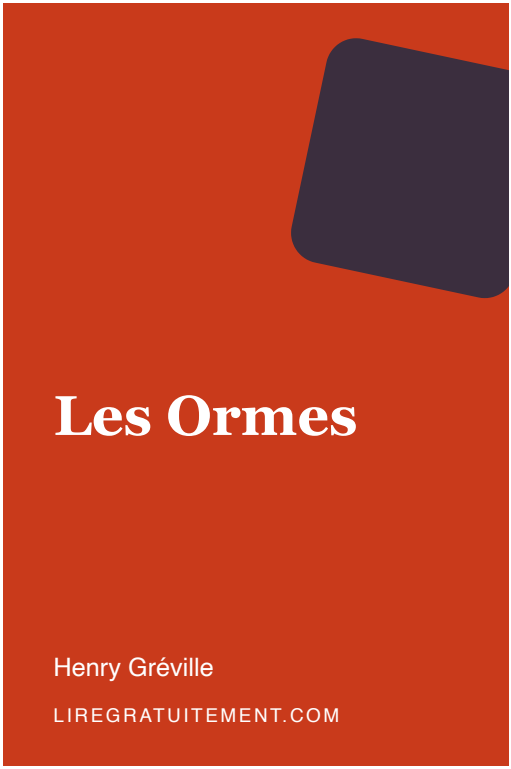


Les Ormes

Henry Gréville

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chapitre 1

La nuit descendait sur la grande-vallée dont les lignes austères se profilaient sur le ciel gris d'ardoise.
Tout était gris : le fond des ravins, où coulaient avec une brume opaline les ruisseaux gris cendré ; les grandes prairies, sur la pente des coteaux, gris plus foncé, et pourtant d'une transparence telle que les moindres accidents de terrain s'accusaient par des changements dans la nuance. Les hautes avenues d'ormes ou de hêtres, aux branchages touffus, traçaient des lignes majestueuses d'un gris sombre sur les cultures, et tout en haut, près de l'horizon, sombre et cependant plus clair, la lande désolée se détachait en une ligne si foncée qu'on l'eût crue noire, si la masse de forêts qui la continuait ne s'était montrée beaucoup plus sombre encore. Pourtant, rien n'était noir, car un corbeau pensif, arrêté sur la girouette de l'église, se détachait sur le fond comme une tache d'encre sur du papier blanc.

Une trouée claire dans le ciel laissait tomber une lueur étrangement mélancolique sur une des sinuosités de la vallée, où s'étendait un vaste pâturage. Soudain, une teinte rosée se répandit dans l'espace, la trouée s'embrasa et devint rouge cerise ; les nuages pommelés se marbrèrent de la même nuance, répandant sur le paysage une splendeur sinistre. Les arbres parurent plus noirs, les objets colorés plus clairs, la vallée sembla s'étendre, au loin, grandie et prolongée par cette lumière inattendue, – puis la rougeur disparut, les traînées de braise incandescente s'éteignirent sur les nuages, redevenus d'un gris de plomb, ourlé çà et

là d'une blancheur menaçante, et l'austère pays reprit son aspect de grandeur sombre et désolée dans l'obscurité de la nuit d'hiver.

Une femme enveloppée d'un manteau, la tête couverte d'une épaisse écharpe de dentelle, debout sur le perron du petit château des Ormes, avait regardé le couchant du soleil ; quand la dernière rougeur se fut éteinte au ciel, elle se dirigea vers l'escalier placé au bout de la terrasse et descendit lentement, sans cesser de contempler le paysage qui s'étendait sous ses yeux.

Riche et verdoyant l'été, il offrait, le jour, même en cette saison, une étonnante variété de plans et de couleurs ; mais à cette heure, il ne semblait plus qu'un gouffre profond. Les allées d'arbres qui avaient donné leur nom à la demeure descendaient rapidement vers le fond de la vallée ; les sommets des ormes atteignaient à peine le niveau de la terrasse, puis la sombre masse disparaissait dans la nuit, comme entraînée par son propre poids, en donnant l'illusion d'une chute dans l'abîme. Madame Dannault s'enfonça dans les épais branchages qui formaient, quoique dénudés de feuilles, une voûte presque impénétrable. Là aussi tout était gris, mais on y voyait encore assez clair pour marcher sans difficulté.

Elle dépassa les avenues, ouvrit une grande barrière de bois, qui fermait la propriété, traversa la petite rivière sur un pont de pierre sans parapet, d'une vétusté extrême, et remonta la pente opposée, le tout sans reprendre haleine, sans hésiter un instant. Elle semblait fuir non un danger, mais une obsession intérieure, qu'elle voulait chasser par le mouvement, de même qu'un voyageur harcelé par les moustiques, en doublant le pas, parvient souvent à les laisser derrière lui. Elle gravit la route qui serpen-

tait sur le flanc de la vallée, plus étroite en cet endroit, et gagna le plateau couvert de bruyère qui faisait face au château.

Là, le jour avait laissé quelque clarté, on distinguait facilement les objets. Elle suivit un sentier capricieux tracé par les moutons en liberté sur la lande, arriva à un entassement de rochers qui perçait la terre, et s'assit sur un bloc de granit qui formait une sorte de chaise. De là, elle avait sous les yeux le château des Ormes, enfoui à mi-côte dans un massif de bois, et où quelques fenêtres éclairées au hasard formaient de capricieux desseins sur la façade. Elle détourna la tête avec un mouvement douloureux, comme si cette vue lui eût causé une peine intolérable, et se tournant un peu, reposa ses yeux sur la crête de la grande vallée, qui dessinait sur le ciel une ligne d'une incomparable majesté. Derrière ce rempart de terre et de granit, à la transparence de l'air, à un je ne sais quoi qui ne trompe pas, on sentait que la mer était proche, que les horizons sans limite se déroulaient, aussi loin que l'homme peut porter son regard… Madame Dannault soupira profondément, se leva, et recommença à marcher sur la lande déserte.

La nuit était tout à fait venue, le ciel semblait se resserrer pour couvrir plus étroitement la vallée, les objets voisins paraissaient se rapprocher pendant que les lignes éloignées se perdaient dans l'ombre croissante ; un sentiment de responsabilité, de devoir, d'obligation constante, arracha un second soupir à la promeneuse attardée. Machinalement, elle reprit le chemin du château, comme un prisonnier reprend le chemin de la geôle, après son heure de préau ; mais en descendant la pente qu'elle avait gravie si rapidement et sans fatigue peu auparavant, elle sentit le poids de la vie s'abattre lourdement sur ses épaules, ses pieds refu-

sèrent de suivre la rapidité de son désir, et elle baissa la tête, vaincue par son immense découragement.

— Rien ! jamais ! murmura-t-elle à demi-voix, sachant bien que nul ne pouvait l'entendre et poussée par cet impérieux besoin d'exprimer la douleur qui finit par vaincre les plus braves. Jamais rien qui me console, qui me fasse oublier ! Il faut porter mon fardeau toujours ; à mesure que mes forces baissent, il devient plus lourd… Quand succomberai-je ? quand pourrai-je me coucher par terre et attendre que la roue m'écrase ? Quand Julie sera mariée, seulement alors…

Elle s'arrêta, tordit ses mains dans un mouvement de violence aussitôt réprimé et resta un moment immobile. Une lumière qui passa lentement d'une fenêtre à l'autre sur la façade du château sembla lui faire un signe d'appel ; elle se remit en marche.

— Julie aussi ! Ma propre fille ! Elle que j'aime plus que ma vie, pour qui j'ai tout sacrifié !… Elle ne m'accorde même pas la tendresse banale des enfants ordinaires… Quand son père me fait quelque injustice, je suis bien sûre de trouver dans ses yeux une sorte de triomphe. On dirait qu'elle se réjouit de me voir donner tort… Cela se peut en effet : toutes les fois que je parais avoir tort, est-ce que cela ne lui donne pas raison, à elle ? Pauvre enfant ! quelle sera sa vie !…

Les larmes qui ne voulaient pas couler, étouffant madame Dannault depuis une heure, roulèrent sur ses joues, lentement d'abord et puis à flots pressés, avec l'élan d'un torrent longtemps retenu, pendant qu'elle continuait à descendre dans la vallée.

— Aucune joie, d'aucune sorte ! reprit-elle en cheminant ; la joie entrevue un jour, jadis… Mon Dieu ! qu'il y a longtemps ! – je

l'ai chassée de ma pensée afin de rester pour ma fille ce que je devais être… J'ai purifié mon âme pour ne jamais mentir quand je lui parlerais de devoir et d'honneur, – et tout cela en pure perte… Est-ce qu'un jour quelque chose ou quelqu'un n'aura pas pitié de moi ? Est-ce que je vivrai longtemps comme cela ?

Elle était arrivée au petit pont de pierre. Elle le traversa d'un pied sûr et remonta les avenues en pressant le pas ; mais elle avait beau faire, elle ne pouvait marcher vite. Les degrés de l'escalier de pierre lui paraissaient impossibles à franchir ; arrivée au perron, elle hésita ; la nécessité de rentrer sous le toit qui lui appartenait en propre, qu'elle avait apporté en dot à son mari, lui répugnait au-delà de ses forces. Elle entra pourtant. Dans le vestibule elle rencontra un domestique, qui lui parla avec un certain air de respectueuse commisération.

– Monsieur a fait chercher madame partout ; monsieur a eu un si mauvais accès de goutte ce matin… monsieur a les nerfs un peu agacés…

— C'est bien, Jean, dit-elle en passant rapidement.

Elle traversa la grande salle à manger, puis pénétra dans un salon orné dans le goût moderne, de meubles luxueux et d'objets d'art. Près du feu, dans un large fauteuil à roulettes, M. Dannault sommeillait à demi. Deux grands chiens couchés à ses pieds se levèrent brusquement à l'entrée de leur maîtresse ; ce mouvement réveilla le maître.

— Vous voilà, enfin ! C'est fort heureux, dit-il en toisant sa femme d'un air courroucé. Quelle fantaisie d'aller vous promener à cette heure-ci ! On vous a cherchée partout ! Vous ne pouviez pas rester dans le jardin ?

— Je n'avais pas respiré d'air pur depuis deux jours, dit madame Dannault avec douceur ; sa voix encore mouillée de larmes tremblait légèrement.

— C'est un reproche, n'est-ce pas ? C'est parce que vous êtes restée à me soigner ? Eh mais, pourquoi restez-vous, si cela vous ennuie ? Est-ce que je vous retiens ?

Madame Dannault ne répondit pas. Son regard glissa sur sa fille, qui, assise auprès d'une table, paraissait absorbée dans sa lecture ; Julie resta impassible.

— Et vous êtes toute mouillée, continua le mari du même ton. Votre manteau est couvert de gouttes d'eau ! Il vous faut vous promener par la pluie ! Si vous tombez malade, qui est-ce qui me soignera ?

Madame Dannault regarda son manteau, et sans rien dire passa dans la pièce voisine pour y dépouiller son pardessus.

— Maman a toujours aimé les promenades romanesques, fit doucement Julie, immobile derrière son livre.

Le père grogna en signe d'acquiescement ; madame Dannault rentra, et voyant sur une table les journaux apportés par le courrier du soir, elle en déplia un pour le lire à son mari. La jeune fille, que le son de cette voix troublait dans sa lecture, donna à plusieurs reprises des signes d'humeur et finit par se lever.

— Où vas-tu ? fit son père d'une voix brève.

— Dans ma chambre. Je ne comprends plus mon livre quand maman lit le journal.

— Reste, nous lirons le journal une autre fois ; je ne veux pas que tu t'en ailles.

Madame Dannault replia paisiblement la grande feuille de papier, la mit de côté et prit un ouvrage placé à sa portée.

— On ne dînera donc pas aujourd'hui ? s'écria tout à coup le malade d'une voix tonnante.

Sa femme sonna, et donna des ordres pour presser le dîner. Quand le repas fut annoncé, M. Dannault n'avait plus faim. Il se fit néanmoins rouler à table ; à force de prières et d'instances, sa femme finit par lui faire prendre quelque nourriture. Pendant ce temps, Julie, en enfant gâtée, parlait à tort et à travers, racontait ses impressions du jour, et semblait ne pas plus se préoccuper de l'état de son père que si celui-ci n'eût jamais existé. Après le dîner, M. Dannault voulut faire une partie de piquet ; sa femme s'y prêta avec toute la bonne grâce imaginable, et supporta pendant deux heures les boutades et les accès d'humeur de son irascible mari. Enfin celui-ci déclara qu'il allait se coucher, et se fit rouler dans sa chambre.

Quand les deux femmes se trouvèrent seules, madame Dannault fit quelques pas dans le salon, rangeant çà et là quelque objet en désordre, puis, sans affectation, elle s'approcha de sa fille, qui lisait avidement les dernières pages de son roman, et lui posa doucement la main sur-1'épaule : Julie resta immobile.

— Julie, dis-moi que tu m'aimes, fit la pauvre femme dont le cœur se serrait en elle jusqu'à lui donner l'impression qu'elle allait mourir.

— Eh ! maman, tu le sais bien ! répondit la jeune fille en dégageant son épaule par un geste mutin. Elle devina cependant peut-être à l'impassibilité de madame Dannault que celle-ci se sentait blessée.

– Est-ce qu'on n'aime pas toujours sa mère ? dit-elle en la regardant d'un air gai.

Elle se souleva légèrement sur sa chaise, baisa la joue pâle, qui restait inclinée vers la sienne, et se replongea dans sa lecture. Madame Dannault s'éloigna doucement et gagna son appartement.

Une heure après, Julie venant dire bonsoir à sa mère la trouva sur la chaise longue, le visage enfoui dans un coussin, à l'abri de la clarté des bougies.

— Tu es malade ? dit la jeune fille d'un ton moitié empressé, moitié ennuyé.

Rien n'est plus ennuyeux que les malades, et cette maison en était toujours pleine.

— J'ai mal à la tête, répondit madame Dannault sans bouger.

— Cela passera avec le sommeil. Bonsoir, maman.

— Bonsoir, ma fille.

Julie déposa un baiser sur la joue de sa mère, et se retira chez elle en songeant aux péripéties de son roman.

Quand elle fut seule, madame Dannault s'assit sur le bord de la chaise longue, se prit la tête dans ses mains, et se répéta ce

qu'elle s'était dit le soir, sur la lande déserte : Quand elle sera mariée, peut être aurai-je le bonheur de mourir !

q

Chapitre 2

Julie Dannault avait dix-huit ans ; c'était une jolie fille, svelte sans maigreur, et naturellement coquette, ce qui donnait une grâce délicieuse à ses mouvements. Ses cheveux châtains qui voltigeaient autour de son visage, ses yeux bruns, rieurs et malicieux, son teint d'une fraîcheur éblouissante compensaient ce que la nature lui avait refusé de régularité classique. Dès le premier coup d'œil on la trouvait charmante, et les mères de famille la déclaraient volontiers dangereuse. Son père l'adorait, elle lui ressemblait sous plus d'un rapport : elle tenait de lui cette indifférence pour tout ce qui n'était pas sa propre personne, indifférence plus terrible peut-être qu'un égoïsme raisonné ; de lui, elle tenait encore cette répugnance souveraine à toute contrainte, cette impatience du joug que beaucoup prennent pour de l'originalité ou de l'indépendance de caractère, et qui n'est qu'un manque de discipline morale. Dès le berceau elle avait engagé avec sa mère une lutte acharnée où celle-ci n'avait eu que bien rarement le dessus. Ouvertement ou non, la jeune rebelle se sentait soutenue par son père, qui, plus d'une fois, avait levé de son chef la punition infligée par madame Dannault.

— Entendez-moi, Flavie, lui dit-il un jour en fronçant les sourcils d'un air menaçant, je ne veux pas que vous punissiez cette petite ; c'est déjà trop de la gronder.

— Mais, mon ami, répliqua la jeune femme, elle a des défauts qu'il faut réprimer pendant que son âge s'y prête…

— Des défauts ? Est-ce que je n'en ai pas, des défauts ? Est-ce que vous n'en avez pas, vous ? Tout le monde en a, et chacun en prend son parti… Ce que je ne veux pas, c'est que ma fille soit malheureuse. Vous vous arrangerez de façon à ne pas avoir besoin de la reprendre, voilà tout !

Edmond Dannault n'avait jamais suivi de cours de pédagogie, – il y paraissait d'ailleurs ; fils orphelin de parents riches, il s'était élevé à peu près seul, et comme au collège il avait les poings solides et l'humeur peu endurante, il était facilement devenu un de ces tyrans au petit pied qui mènent toute une classe, moitié par la peur des horions, moitié par cette admiration instinctive du vulgaire pour la force brutale. À trente-cinq ans, il s'était rangé dans le mariage, ainsi qu'il le disait lui-même, et sa femme, malheureusement pour elle, s'était trouvée douce, bien élevée, délicate et raffinée dans ses goûts. Non que Dannault fût grossier dans ses manières ; – c'était bien pis : sous des façons d'homme du monde, il cachait une grossièreté native, qui ne se développait dans tout son éclat que loin des yeux importuns, au sein de la famille. Dans les premiers temps de son mariage, il s'était contraint, par politesse ; la naissance de sa fille lui avait même inspiré une courte reconnaissance pour sa femme, qui avait failli mourir en mettant l'enfant au monde ; mais deux ou trois ans plus tard, une circonstance fortuite avait complètement changé la situation morale de ce ménage mal assorti.

Parmi les amis de Dannault, il s'en trouvait de fort aimables. Les plantes les plus diverses peuvent croître dans le même sol, et se trouver voisines sans que ce soit une affaire de choix. Un de

ces amis était l'hôte assidu de cette maison où l'on dînait bien, et où la grâce de madame Dannault apportait le charme intellectuel sans lequel il n'est pas de véritable hospitalité ; tout à coup, sans motif apparent, il annonça un jour son départ imminent pour l'Indochine, où il allait surveiller les intérêts fort compromis d'un de ses parents.

— Vilain pays où l'on prend les fièvres, grommela Dannault qui envisageait avec déplaisir la perte de cet agréable compagnon. C'est donc absolument nécessaire ? Personne ne peut y aller à votre place ?

— Personne.

Le silence s'était fait, madame Dannault passait lentement ses doigts dans les volants de la robe de sa fille, assise sur ses genoux. Après quelques paroles banales, le voyageur se leva, prit congé et sortit. Le lendemain, Dannault l'accompagna jusqu'au chemin de fer. En rentrant à l'improviste, il trouva sa femme seule, en larmes.

— Qu'est-ce que vous avez ? dit-il en s'arrêtant devant elle.

La pauvre créature ne répondit pas.

— C'est le départ de mon ami qui vous met dans cet état-là ? continua l'impitoyable bourru. Il a bien fait de s'en aller, car… par…

Flavie arrêta un juron sur les lèvres de son mari. Incapable de se contenir, malgré les leçons de l'expérience, incapable de laisser outrager l'absent :

— C'est moi qui lui ai dit de partir, fit-elle.

Elle n'avait pas prononcé le dernier mot qu'elle comprit son imprudence ; la paix de sa vie venait de s'écrouler, comme un château de cartes sous le souffle d'un enfant malin. Sans s'arrêter à l'honnêteté de cet aveu spontané, sans se laisser toucher par l'expiation douloureuse d'un sentiment involontaire, plutôt entrevu qu'éprouvé, Dannault écrasa désormais sa femme sous le poids d'un mépris d'autant plus cruel qu'il était moins justifié. Devant le monde, il eut l'esprit de garder les apparences ; c'est pour le tête-à-tête qu'il réserva toutes ses rigueurs, si bien que madame Dannault eut le plaisir quotidien d'entendre son mari comblé d'éloges par toutes les personnes qu'elle voyait, pendant qu'elle souffrait incessamment de ses duretés. Dannault savait parfaitement à quoi s'en tenir sur l'élévation du caractère de sa femme ; si peu capable qu'il fût de la juger, il connaissait la noblesse de ses sentiments, mais il était de ceux qui estiment nécessaire de fouetter son chien pour s'en faire aimer, de rudoyer son cheval pour s'en faire obéir, et de se montrer désagréable envers sa femme pour s'en faire respecter.

L'ami absent prit les fièvres, et il en mourut moins d'un an après son arrivée. C'est avec une satisfaction presque féroce que Dannault l'annonça à Flavie. Il avait peut-être espéré lui arracher encore quelques larmes, qui lui serviraient à affirmer son autorité conjugale, mais il fut déçu.

— Vous ne pleurez pas ? dit-il un peu surpris, voyant que sa femme restait fort pâle, mais ne témoignait aucune agitation.

— Cet homme n'existait plus pour moi depuis le jour où je lui ai dit de partir, répondit-elle sans se troubler. Il n'est pas plus mort aujourd'hui qu'il ne l'était alors.

Dannault sortit en frappant violemment la porte ; avec son despotisme, il devait s'avouer vaincu. Cependant, il eut le bon goût de ne plus faire allusion à cet incident, et si le cœur de Flavie fut froissé cinquante fois par jour, au moins la pudeur de ses oreilles fut-elle ménagée.

La petite fille grandit dans cet intérieur qu'on ne saurait appeler orageux, car jamais on n'y voyait éclater de conflit : les bourrasques venaient toujours du même côté ; la victime baissait la tête, attendait et supportait, puis le calme renaissait pour un moment. Rien de cette vie ne fut perdu pour Julie. L'enfance a une disposition instinctive à opprimer le faible, que les parents ont fort à faire pour réprimer : madame Dannault se trouva complètement impuissante dans une lutte où elle était vaincue d'avance. Sa fille prit naturellement l'habitude de la traiter comme un être sans importance, fait pour subir tous les ennuis et toutes les mortifications, et en même temps, par une inconséquence très fréquente, fait pour tirer tout le monde d'embarras ; à la fois, une sorte de souffre-douleur et de deus ex machina.

Mais madame Dannault, toute résignée qu'elle fût à subir son destin, n'était ni faible ni irrésolue quand il s'agissait de son devoir ; après de longues méditations, elle prit le parti rigoureux de ne jamais laisser passer une faute de sa fille sans une semonce appropriée. Elle choisit son moment, évita de blâmer l'enfant devant le père, retarda parfois très longtemps le moment de la réprimande, jusqu'à ce que l'occasion lui parût favorable, et alors, sans se laisser émouvoir par les larmes, les rebuffades ou les rébellions de Julie, elle lui parla d'un ton ferme.

À la longue, la jeune fille cessa de se révolter, et reçut ces sermons comme on reçoit une averse ; cependant toute la semence

ne fut pas perdue : une partie des vérités que madame Dannault s'efforçait d'inculquer à sa fille germa dans cet esprit indépendant, plutôt sous l'influence de la sagesse mondaine que sous celle d'une morale vraiment élevée. En apparence Julie devint semblable aux jeunes filles pour qui le mot mère est le synonyme de tout ce qui est cher et vénérable. En réalité, elle se dit que sa mère, d'ailleurs pleine de vertus, était fort ennuyeuse ; il le fallait bien, puisque c'était l'avis de M. Dannault.

C'est dans cet intérieur paisible à la surface. troublé au fond, que Flavie se trouvait prise comme dans un engrenage. Née pour aimer tout autour d'elle, depuis son mariage qui avait précédé de peu la mort de sa mère, elle n'avait jamais pu donner l'essor à son âme. À la naissance de Julie, elle avait versé toute sa tendresse, concentré tonte sa joie dans ce berceau, où elle voyait la consolation, le dédommagement d'une vie manquée…

Hélas ! il lui semblait maintenant avoir eu une autre Julie, morte toute petite, qu'elle avait adorée, qui l'avait chérie… Dans le deuil de son amour maternel, elle cherchait presque à croire à cette illusion, moins cruelle que la réalité.

C'est ainsi que toujours plus lasse et plus préoccupée, Flavie voyait passer les jours et s'envoler sa jeunesse.

Sa jeunesse ! Ce mot raisonnait creux à ses oreilles, comme le son d'un grelot. Elle n'avait point été coquette ; le triste roman à peine entrevu, clos par l'exil et par la mort, l'avait garantie à jamais des rêveries malsaines. Elle n'avait pas eu de jeunesse et ne le regrettait pas. À quoi bon les regrets ? N'avait-elle pas assez de chagrins réels, sans aller en forger de chimériques ?

Cependant un soir à la nuit tombante, en traversant le grand salon des Ormes, elle s'arrêta stupéfaite, soudain émue : distraite et trompée par le demi-jour, elle avait cru voir Julie, venant à sa rencontre… Non, c'était bien elle-même, qu'elle apercevait dans une glace. Un peu plus grande, un peu moins svelte, mais aussi jeune dans sa démarche élégante et noble, c'était elle-même, si semblable à sa fille !

Indiciblement agitée, elle s'approcha de la glace et se regarda. Son visage était presque aussi jeune que sa tournure ; quelques plis sous les yeux indiquaient bien des larmes secrètes ; la bouche avait pris une expression de mélancolie que ne connaissent point les visages de vingt ans ; mais les tempes étaient jeunes et fraîches, les cheveux soyeux et abondants, le teint pur…

— Quel âge ai-je donc ? se demanda Flavie ; j'avais à peine dix-huit ans lorsque ma fille est née… Elle s'écarta doucement du miroir avec un geste lassé. Qu'importait son âge ? Elle n'avait plus d'âge. Dans quelques années, elle serait grand-mère. Qui est-ce qui sait l'âge des grand-mères, et à qui cela importerait-il de le savoir ?

q

Chapitre 3

L'accès de goutte de M. Dannault n'avait pas eu d'autres suites. Cependant, il paraissait plus pensif qu'autrefois, et regardait souvent sa fille avec des yeux pleins de souci.
Un soir, il appela sa femme dans sa chambre.

— Julie a dix-sept ans, c'est l'âge que vous aviez quand je vous ai épousée, dit-il. Il faut la marier.

Madame Dannault leva sur son mari son beau regard triste.

— Elle est bien jeune, dit-elle, et encore bien peu sérieuse…

— L'âge et la gravité lui viendront, répondit le père avec quelque brusquerie. Je veux la voir mariée ; je ne vivrai pas longtemps.

Sa femme le regarda avec un sentiment de frayeur. La pensée qu'elle pouvait perdre son mari ne lui était encore apparue que dans le brouillard d'un avenir lointain.

— Je me sens très mal, reprit-il, et je suis sûr d'avoir peu de temps à vivre. Je ne veux pas vous blâmer, Flavie, vous n'avez en vous aucune méchanceté ; on peut même vous rendre cette justice que votre caractère est accommodant ; mais vous n'avez pas les qualités qui font qu'une mère peut remplacer un père quand il s'agit d'établir son enfant. J'ai beaucoup médité sur ce sujet ; donc, nous allons retourner à Paris, et cet hiver je marierai Julie. Vous la conduirez dans le monde, – ce ne sont pas les relations qui nous manquent, – elle a une jolie dot…

— Je ferai ce qui vous plaira, répondit faiblement madame Dannault.

— Alors, c'est entendu, préparez-vous à partir. Il faut que nous soyons à Paris pour le premier de l'an. Je n'ai pas de temps à perdre.

En prononçant ces derniers mots, il détourna la tête pour cacher à sa femme l'émotion qu'il ressentait ; l'idée qu'il pouvait le

plus difficilement supporter était à coup sûr celle de sa propre mort. Fort émue elle-même, Flavie se leva et posa affectueusement la main sur le bras de son mari. En ce moment de trouble et de chagrin, elle ne se souvenait plus que d'une chose : cet homme lui avait donné son nom, depuis dix-neuf ans elle marchait à ses côtés dans la vie, et il parlait de mourir.

— Mon ami, dit-elle, enhardie par la pensée qu'elle accomplissait un devoir, mon ami, j'espère à force de soins et d'affection chasser les idées noires qui vous poursuivent. Puisque vous le désirez, nous nous occuperons de marier Julie. J'aurais bien aimé la garder deux ou trois ans de plus pour mettre encore quelques pensées sérieuses dans sa petite tête ; mais puisque vous le désirez autrement…

Dannault regarda sa femme : elle vit dans ses yeux plus de confiance et d'amitié qu'il ne lui en avait témoigné depuis bien longtemps.

— À quoi bon ? répondit-il avec un regard qui portait plus loin que ses paroles ; elle est volontaire, vous le savez, enfant gâtée… J'ai peut-être là quelque chose à me reprocher, mais ce qui est fait est fait : je voulais être aimé d'elle, préféré à tout…

— Vous avez réussi, dit tristement madame Dannault.

Il la regarda attentivement et détourna les yeux avec un soupir.

— Elle est certainement plus docile – et elle ne l'est guère pourtant – qu'elle ne le sera plus tard, reprit-il ; la vie est une épreuve, il faut la commencer de bonne heure. Il resta pensif, puis se pencha vers sa femme et baisa son front encore sans

rides. – Je suis fatigué, ajouta-t-il en la repoussant doucement, je vais essayer de dormir. Bonsoir.

Elle se retira, mais avant de refermer la porte, elle vit son mari la suivre des yeux avec une sorte de tendresse et de regret, comme s'il avait compris tout à coup ce que cette femme résignée avait subi de douleurs silencieuses, pendant les années qui venaient de s'écouler.

Lorsque les défauts d'un homme sont non dans son cœur, mais dans son caractère, il n'y a pas de changement durable à espérer ; l'humeur grondeuse de Dannault avait besoin de se déverser sur quelqu'un : l'habitude était prise pour lui de choisir Flavie à cet effet ; dès le lendemain, il recommença ses taquineries, ses petites persécutions et ses boutades impérieuses. Les préparatifs du départ lui donnèrent maints sujets de mécontentement, si bien que madame Dannault, toute lasse qu'elle fût, considéra presque comme un soulagement la nécessité de sortir et de recevoir, qui au moins à Paris lui épargnerait les désagréments d'un tête-à-tête tel que celui qu'elle endurait aux Ormes.

q

Chapitre 4

« M. et madame Dannault resteront chez eux le mardi soir, du 15 janvier au 15 avril. »

L'arrivée du petit carré de bristol qui portait ces quelques mots souleva des propos sans nombre dans plus d'un salon ; les jeunes femmes n'étaient pas fâchées de voir s'ouvrir une maison

de plus, pour s'y livrer à ces coquetteries soi-disant innocentes qui sont la principale occupation des jolies désœuvrées. Les mères pourvues de filles à marier s'en réjouirent également, car Julie ne pouvait épouser à la fois tous les prétendants qui allaient se présenter, et l'on sait que rien ne met les hommes en goût de mariage comme les préliminaires d'un mariage. Mais tout en se promettant de prendre beaucoup de plaisir chez madame Dannault, les bonnes langues se mirent en mouvement sur son compte.

Les femmes qui font des confidences n'aiment point celles qui gardent le silence. Flavie n'avait jamais rien confié à personne ; ses chagrins étaient de ceux qui cherchent le silence et l'obscurité. Une seule personne l'avait devinée, et celle-là savait aussi garder le silence ; l'amitié très sincère que lui avait inspirée madame Dannault ne s'était point manifestée par des actes, mais seulement par cette approbation tacite que l'on devine à merveille, et qui vous donne tant de courage dans les moments difficiles. Flavie était sûre d'avoir en madame Lenoissy une amie et au besoin un défenseur.

En effet, il avait fallu la défendre, cette femme dont la vie éclatait au grand jour, car la vertu inattaquable, au-dessus du soupçon, est un spectacle bien désobligeant pour les âmes qui, trouvant son service trop pénible, se sont enrôlées ailleurs.

— Elle ouvre sa maison ? disaient les personnes charitables : c'est afin de pouvoir recevoir quelque adorateur dans le nombre sans qu'il y paraisse.

— Mais non ! s'écriait madame Lenoissy tout indignée, c'est pour marier sa fille !

— Elle veut marier sa fille ? si jeune ? C'est bien cela ! C'est pour s'en débarrasser.

Que répondre à de tels propos ? madame Lenoissy haussa les épaules et en aima Flavie davantage.

Cependant chacun se rendit à l'invitation de M. et madame Dannault ; la maîtresse de logis et sa fille obtinrent toutes deux dans le monde un grand succès de beauté. Julie, qui s'y attendait pour son propre compte, fut très surprise de voir sa mère entourée de tant de respects et d'attentions. Elle s'était si bien accoutumée à la compter pour peu de chose que d'abord elle s'en étonna, puis en fut flattée dans son amour-propre. Quelques légers mouvements de jalousie se mêlèrent bien à des sentiments meilleurs, mais ils furent de courte durée. Julie était trop persuadée de sa suprématie pour redouter beaucoup les succès des autres.

Les dîners de madame Dannault obtinrent une célébrité bien méritée, et ce qui fut plus sensible à Flavie que les éloges du monde, son mari lui rendit justice à plus d'une reprise. À mesure qu'il s'humanisait à l'égard de sa femme, par un mouvement de bascule facile à comprendre, il se montrait plus exigeant envers sa fille, dont les défauts devenaient plus apparents, ou simplement avaient plus d'occasions de se montrer.

Julie jouissait de cette existence nouvelle avec un plaisir extraordinaire, les hommages la grisaient comme un vin capiteux ; la pensée qu'elle n'avait qu'à choisir parmi ces hommes élégants et riches, que sa propre beauté, sa propre richesse la rendaient désirable, à peu près comme un beau diamant étalé rue de la Paix, dans un écrin de velours, la certitude qu'elle pouvait disposer d'elle-même, et accorder ce diamant à celui qui lui en paraissait

digne, – digne selon son caprice et son humeur, car elle ne songeait pas à d'autres mérites qu'à ceux qui se font voir au grand jour, – tout cela lui montait à la tête et lui tournait l'esprit.

Elle était impitoyablement coquette, – coquette comme ne peut l'être qu'une jeune fille ignorante de l'amour et de la peine qu'il cause, ignorante aussi du soin de sa propre dignité, qui perd toujours quelque chose à ce contact trop direct avec l'amour-propre masculin. Au milieu des cinq ou six hommes qui n'attendaient qu'un encouragement pour faire une démarche définitive, elle s'arrangeait pour garder la même distance, sans jeter entre eux de brandon de discorde, et l'hiver s'écoula sans qu'elle eût fait son choix.

Pâques tombait tard cette année-là et fut le prétexte de quelques sauteries attardées ; deux mariages qui avaient pris les devants sur celui de mademoiselle Dannault occasionnèrent quelques grands dîners. À l'un de ces festins de gala, – où personne ne mange, où tout le monde s'ennuie, où l'on dépense un argent fou, pour le plaisir de la livrée, qui banquete avec la desserte et les vins des plus hauts crus, – madame Dannault se trouva près d'un homme jeune encore, au visage noble et sérieux, dont la conversation la captiva sur-le-champ. Il ne parlait ni comme un savant, ni comme un artiste, et cependant on sentait à sa façon de penser qu'il était bien près d'être l'un ou l'autre. Ce n'était pas à coup sûr ni un homme de bourse, ni un oisif sans emploi, car il parlait incidemment de ses travaux, qui devaient être intellectuels ; il n'avait rien du fonctionnaire, et le ruban imperceptible de sa boutonnière pouvait avoir été gagné aussi bien dans un hôpital que sur un champ de bataille. Madame Dannault se laissa aller au plaisir de l'écouter, et chose plus rare, à celui de

répondre. Lorsque le dîner fut terminé, elle s'approcha de sa discrète amie, madame Lenoissy, et lui demanda le nom de ce voisin si peu ordinaire.

— On me l'a présenté avant le dîner, dit-elle, mais vous savez que dans ces occasions-là on n'entend jamais les noms.

— Comment, vous n'avez pas reconnu Marcel Avellin ?

Flavie resta un instant interdite.

Le nom de Marcel Avellin était dans toutes les bouches depuis l'apparition récente d'un curieux volume où, sous prétexte de recherches historiques, il venait d'édifier tout un nouveau système de philosophie ; on se querellait dans le monde littéraire pour savoir s'il était plus poète qu'historien ou plus philosophe que poète. Quel qu'il fût, il était désormais consacré comme l'un des hommes les plus intéressants de l'époque, on l'invitait partout, et ses anciens volumes, jadis oubliés dans les greniers de son éditeur, s'écoulaient maintenant par centaines, grâce au nouveau travail qui venait de faire tant de bruit autour de lui. Les célébrités ne sont pas rares, et toute femme qui reçoit ne peut se dispenser d'en avoir deux ou trois dans son salon ; mais Avellin n'était célèbre que de la veille, et puis décidément il n'était pas comme les autres.

— Je ne m'étonne plus, dit madame Dannault avec un demi-sourire, s'il parle bien, et que je me sois ainsi laissé charmer. Mais savez-vous qu'il est encore plus intéressant que son livre ?

Emportée par la surprise et le plaisir de sa découverte, elle avait parlé plus haut que de coutume.

— Il ne cause guère en public, répondit madame Lenoissy avec une intention de prudence à peine indiquée dans son regard abaissé et dans sa voix assourdie ; c'est que vous l'aurez particulièrement séduit. Elle sourit et ajouta gaiement : – Voilà le gendre qu'il vous faudrait.

— Il est bien sérieux pour Julie, murmura madame Dannault en suivant du regard le jeune homme, et pourtant il est charmant. Quel âge a-t-il ?

— Trente-quatre ou trente-cinq ans. Vous savez que c'est à cet âge-là qu'on les marie, et puis un savant, cela reste toujours jeune, – le monde n'a pas prise sur eux pour les corrompre, – un poète vit avec des idées élevées.

— Marcel Avellin ! répéta Flavie lentement et comme en se parlant à elle-même, j'ai tant aimé son livre ! Et je l'ai compris en entier, je vous assure, ajouta-t-elle en se tournant vers sa vieille amie.

— Je vous crois sans peine, répondit celle-ci. Voyez, on l'amène à votre fille. Elle n'est pas si naïve que vous, elle savait fort bien que c'était l'auteur du livre en vogue, et elle a voulu se le faire présenter ; regardez, est-elle assez jolie, – et le sait-elle assez ! – Elle veut lui tourner la tête. Dites-moi, sérieusement, vous plairait-il pour gendre ?

— Ce serait trop beau ! répondit doucement madame Dannault. Ne plaisantons pas avec ces choses-là.

Elle se rapprocha de sa fille avec un étrange sentiment de crainte et d'espérance. Plus d'une fois, le jeune homme avait tourné les yeux de son côté, elle sentait qu'il parlait d'elle à Julie,

et elle avait peur que celle-ci, par son indifférence filiale, ne rompît l'influence de son charme. Mais la jeune fille était bien disposée ce jour-là ; en outre, elle était flattée d'avoir vu sa mère accaparer pendant le dîner l'attention de cet homme si remarqué ; elle fut aussi aimable qu'elle pouvait l'être, et elle pouvait l'être plus que personne.

Quelques instants après, Avellin, assis entre les deux femmes, avait repris la conversation du dîner ; il se laissait aller au plaisir de communiquer sa pensée à une âme neuve et sincère ; Julie ne l'écoutait pas, et ne s'inquiétait point de le comprendre ; l'essentiel était qu'aux yeux de l'assemblée nombreuse et choisie, elle parût recherchée par la célébrité du jour. Au moment du départ, le jeune historien, s'arrachant avec peine au plaisir qu'il éprouvait, demanda la permission de se présenter chez madame Dannault, et l'obtint.

— Maman, quand il viendra, invite-le à dîner, glissa rapidement Julie à l'oreille de sa mère, au moment où, en quittant le salon, elles recevaient de lui un dernier salut.

Dix jours après, Marcel Avellin dîna chez M. et madame Dannault.

q

Chapitre 5

Le rôle d'une maîtresse de maison serait trop facile si elle pouvait n'inviter à s'asseoir à sa table que des personnes sympathiques ; dans la bonne humeur communicative que présentent les plaisirs

complexes et multipliés d'un repas élégant, on peut trouver les éléments d'un bonheur intellectuel à peu près aussi parfait, quoique moins idéal que celui que les anciens espéraient dans les Champs-Élysées. C'est après un tel dîner que les causeries sont plus brillantes, et, si l'occasion s'y prête, plus personnelles, plus intimes. Jamais dans une grande salle où se pressent deux cents personnes, on ne parlera de soi et des autres comme on le fait dans un coin de canapé, sous les feuilles d'un palmier, près d'une corbeille pleine de fleurs sans parfum, et que la chaleur fait mourir avec des enroulements d'une grâce délicieuse.

Mais le charme de ces moments est un piège terrible, pour peu qu'à l'élément choisi se mêle quelqu'une de ces personnalités dangereuses que l'on invite parce qu'il faut bien les avoir quelquefois, ou parce qu'elles se font inviter et qu'il deviendrait désobligeant de ne pas comprendre leur désir, d'ailleurs parfois clairement exprimé, et c'était ici le cas.

— Nous avons lundi M. Avellin à dîner, avait dit un jour de visite Julie, vaine de cette supériorité nouvelle.

— Vraiment ? Oh ! invitez-nous aussi, je meurs d'envie de le connaître. Mais peut-être êtes-vous au complet ? Alors pour la prochaine fois, n'est-ce pas ?

Madame Dannault avait eu grande envie de s'excuser : elle considérait cette soirée que Marcel Avellin leur donnait comme un jour qui compterait dans sa vie ; elle s'apprêtait à recevoir cet hôte comme les anciens recevaient les demi-dieux, lorsque ceux-ci voyageaient sur terre.

La dernière phrase de madame Tirouin la décida à supporter l'ennui qui s'imposait à elle. S'il fallait avoir chez elle ces hôtes

ennuyeux, autant valait cette fois-ci que toute autre ; elle n'avait que dix couverts pour ce dîner ; quel prétexte offrir pour un refus ? Julie la regardai, étonnée de son hésitation.

— Nous serons charmés de vous voir, ainsi que votre mari, dit-elle en se levant pour partir.

Madame Tirouin reconduisit ses visiteuses en les accablant de ses protestations de reconnaissance et d'amitié, puis elle revint à son fauteuil en souriant de l'habileté avec laquelle elle avait remporté cette victoire.

Cette femme qui n'était ni jeune, ni jolie, ni riche, ni intelligente, ni bonne, avait su se faire recevoir par une quantité de personnes qui lui étaient infiniment supérieures sous tous les rapports ; elle ne manquait jamais une occasion de pénétrer plus avant dans l'intimité de ceux auxquels elle avait su imposer sa présence. Une invitation à quelque bal, lancée avec trois cents autres, amenait une visite, qui provoquait un dîner, puis les petites visites intimes suivaient bientôt.

Madame Tirouin ne se laissait jamais rebuter. On était sorti ? Oh ! cela ne faisait rien, elle reviendrait un autre jour ! Et elle revenait, le jour officiel n'étant pas favorable à ses petits épanchements sans importance. Elle revenait si bien qu'elle se trouvait introduite à toute heure par les domestiques qui prenaient volontiers sous leur protection cette femme si polie ! Lorsqu'on en était là, il n'y avait plus moyen de s'en débarrasser, car elle était trop habile pour se montrer gênante : elle voulait pouvoir venir à son gré, mais elle ne venait pas souvent, réservant les privilèges qu'elle s'était acquis pour des occasions vraiment importantes. En agissant de la sorte, elle avait fini par pénétrer bien des se-

crets. Inévitablement dans le cours de ses relations, elle arrivait un jour ou l'autre à tel moment où ses amies dans un mouvement d'humeur, d'irritation nerveuse ou de chagrin réel, lui confiaient quelque peine, quelque grief ; elle le soignait comme son propre enfant, venait en prendre des nouvelles, – et quand il le fallait, le laissait tomber au plus profond de sa mémoire comme une pierre dans un puits, mais, s'il ne remontait pas plus que les pierres ne reviennent à la surface de l'eau, il n'était pas perdu pour cela. Habilement, par un mot jeté au hasard, madame Tirouin savait prouver à son imprudente amie qu'elle n'avait rien oublié ; dès lors les deux femmes étaient liées, soit par la crainte d'une indiscrétion, soit par ce pacte secret qui s'établit entre deux personnes qui ont médit d'une troisième, et qui renforce leur alliance par l'amour-propre ou par la simple méchanceté.

Madame Tirouin avait un nombre extraordinaire d'amies, qu'elle n'aimait guère et qui ne l'aimaient pas non plus, mais qu'elle voyait assidûment. Elle recevait constamment des invitations à dîner, et se rejetait sur l'exiguïté de son logis pour ne pas traiter elle-même ; mais le vendredi, elle avait chez elle durant toute l'après-midi des artistes qui venaient chanter un morceau, ou des poètes qui disaient des vers, amenés là par ce pacte mystérieux et tacite qui la mettait à l'abri de tous les refus.

Elle traînait derrière elle dans le monde un mari inutile, peu encombrant d'ailleurs, dont elle ne se séparait jamais après sept heures du soir ; c'était son porte-respect. Le brave homme acceptait ce rôle sans objection ; enfermé tout le jour dans une administration, il aimait les bons dîners, les fauteuils moelleux, et les nuits de bal ; une petite sieste paisible dans un coin moins éclairé remplaçait fort bien pour lui le sommeil plus profond du lit. C'é-

tait un de ses dons : il dormait également bien partout et dans toutes les positions.

Madame Tirouin en voulait particulièrement à Flavie. Non seulement celle-ci ne lui avait fait jamais la plus petite confidence, mais elle avait muré devant elle les fenêtres de sa vie privée. Aussi la moindre occasion de pénétrer dans cet intérieur fermé était-elle saisie avec ardeur par la chercheuse de secrets domestiques. Pendant que madame Tirouin se félicitait d'avoir extorqué l'invitation à dîner qui allait lui faire connaître le héros du jour, Flavie pensait avec regret que la présence de cette femme allait détruire une partie du plaisir qu'elle s'était promis.

Le jour venu, cependant, madame Dannault reprit un peu de gaieté. Pendant que sa fille terminait sa toilette, toujours fort longue, elle passa dans la salle à manger pour inspecter le couvert, et de là au salon, déjà éclairé. Ses yeux se portèrent avec satisfaction sur l'ensemble harmonieux qui l'entourait, et elle se rendit cette justice que peu de maisons à Paris offraient un spectacle aussi doux au regard.

On n'eût pu dire en quoi consistait le charme de cet arrangement qui ne se distinguait par rien d'extraordinaire, mais tout y donnait aux sens un plaisir véritablement artistique, provoqué sans doute par un sentiment exquis des rapports entre les objets. Pas une nuance fausse, pas un ton disparate ne choquait le regard, qui se perdait dans mille détails charmants et revenait bientôt aux grandes lignes du mobilier élégant et somptueux, sous son apparente simplicité. Des petits coins favorables à la lecture ou à la rêverie se trouvaient partout ; on devinait à les voir que Flavie elle-même les avait arrangés ; tout y portait la marque de son goût pur et raffiné, de même que dans le service

et dans l'ordonnance de sa maison tout était frappé au coin de son bon sens et de sa calme dignité.

— C'est joli ici, se dit-elle, et ramenée au souvenir de l'hôte qu'elle attendait : j'espère que cela lui plaira, ajouta-t-elle.

La porte s'ouvrit, et Marcel Avellin fut annoncé. En voyant Flavie seule, il s'aperçut qu'il s'était trompé d'une demi-heure et s'en excusa aussitôt.

— Je ne sais pas pourquoi je m'en excuse, dit-il l'instant d'après en regardant avec un sourire charmé le doux visage de madame Dannault ; je bénis au contraire une erreur qui va me permettre de causer avec vous un instant comme on ne peut le faire dans un salon peuplé de gens qui s'amusent. Avez-vous remarqué, madame, combien certaines idées, – les idées sérieuses, veux-je dire, – deviennent difficiles à exprimer quand le milieu ne s'y prête pas ? Non seulement on ne trouve point de mots pour les rendre, mais les idées elles-mêmes s'envolent, et on ne peut les retenir…

Il causait, et Flavie l'écoutait, charmée. Dans la vie solitaire de son cœur et de son intelligence, elle avait pensé tout ce qu'il lui disait, et beaucoup d'autres choses encore, mais sans pouvoir se formuler à elle-même les phrases qui lui auraient exprimé sa pensée, restée dans un état vague et indéfini. Voici que cet homme éloquent parlait comme la voix de sa propre intelligence, agrandie, ailée, qui planerait sur elle en essayant de l'entraîner dans l'espace.

Julie entra, et Marcel Avellin ne fut plus qu'un homme du monde, aimable et charmant, préoccupé de plaire à une brillante jeune fille. Les invités arrivèrent bientôt, et parmi eux madame

Lenoissy, dont la bonté et les cheveux blancs étaient pour Flavie le plus bel ornement de ses petites fêtes.

Le dîner fut parfait ; M. Dannault, visiblement flatté de recevoir son hôte, se montra sous son meilleur jour ; une telle atmosphère de cordialité régnait parmi l'assistance que madame Tirouin elle-même, avec sa bonhomie jouée, ne pouvait y faire raisonner de fausse note. Il y a des jours où tout réussit à souhait, où tout le monde s'entend, où la paix semble régner avec la joie sur le coin de terre qu'elles bénissent de leur présence… De tels jours sont rares et n'ont guère de lendemains, – mais ils font époque dans la vie des âmes tendres. Madame Dannault devait garder jusqu'à son dernier jour l'impression de cette soirée unique.

Marcel Avellin avait ressenti quelque chose d'analogue, car lorsque après le dîner on se dispersa dans le salon, il s'approcha de Flavie, seule en ce moment.

— Quel salon merveilleux ! lui dit-il, et quel charme singulier dans toute votre maison ! on dirait qu'elle s'empare de nous comme un parfum, comme une atmosphère qu'on respire sans le savoir… Vos amis doivent y revenir souvent, madame ? …….

— J'ai beaucoup de relations et peu d'amis, répondit-elle, sans se rendre compte du motif qui la poussait à parler à cet étranger comme si elle le connaissait depuis longtemps ; madame Lenoissy m'aime, et je le lui rends ; en dehors d'elle…

Elle s'arrêta : le regard curieux de madame Tirouin venait de lui couper la parole.

— Pour ma part, reprit Avellin, ce je ne sais quoi qui fait le charme de cette maison m'attire si bien que je n'ambitionne pas de plus grand bonheur que d'être admis à y revenir.

— Quand vous voudrez, dit Flavie à demi-voix, vous y serez toujours le bienvenu.

Elle quitta son hôte, qui alla s'asseoir près de Julie. Celle-ci était d'humeur folâtre ; fort en beauté ce soir-là, elle était capable de tenir les propos les plus fous. Au fond de son esprit un peu étroit, elle avait un trésor de drôlerie inépuisable, et, d'ailleurs, dans la bouche des jeunes filles, les choses les plus ordinaires prennent parfois un éclat et un charme bizarres ; Marcel Avellin n'était pas ennemi du rire ; il rit bientôt lui-même à belles dents, et se sentit de plus en plus saisi par ce contentement de soi-même et des autres qui à certains moments de notre existence nous fait voir la vie tout en bleu.

Un peu plus tard dans la soirée, Julie alla s'asseoir un instant près de madame Tirouin. Dans ce grand concert de sympathies, celle-ci était souvent seule et devait se sentir un peu négligée ; personne n'avait besoin d'elle, et les conversations l'effleuraient sans se poser.

— Eh bien ! ma chérie, dit-elle à la jeune fille, vous voilà un prétendant de plus, sans doute. Quel accueil allez-vous faire à celui-là ? Le ferez-vous languir comme les autres ?

En ce moment, Marcel ramené près de Flavie par une irrésistible attraction, lui parlait avec un sourire sérieux et presque affectueux. Julie tourna les yeux de leur côté.

— Oh ! celui-là ! dit-elle étourdiment, je pense bien que ce n'est pas pour moi qu'il vient ici ! C'est l'amoureux de maman !

La physionomie de madame Tirouin se décomposa et se recomposa avec une rapidité prodigieuse. Seule, madame Lenoissy avait eu le temps de remarquer ce changement, et effrayée par ce qu'elle avait vu, elle s'avançait vers le petit groupe.

— Il admire beaucoup madame Dannault, reprit l'adroite amie, c'est fort naturel. Elle est très belle, votre maman… N'est-ce pas, madame ? continua-t-elle en s'adressant à madame Lenoissy. N'est-ce pas que la maman de Julie redevient plus belle et plus jeune tous les jours ?

— Je l'ai toujours vue comme cela, fit tranquillement la vieille dame ; quand on mène une vie pure et calme, le visage reste reposé ; nulle femme plus que madame Dannault n'a droit à ce privilège.

— Elle a eu une existence fort paisible, en effet, répondit madame Tirouin, qui n'était pas sans se douter du contraire. Elle avait l'air un peu triste, ces dernières années, mais maintenant elle semble commencer une vie nouvelle, qui lui redonne la jeunesse et la beauté…

La belle parleuse s'était fait un visage impénétrable : les yeux clairvoyants de madame Lenoissy ne purent rien y déchiffrer ; elle emporta cependant de ce court entretien un sentiment d'insurmontable défiance contre celle qu'elle avait elle-même désignée sous ce surnom : l'amie de tout le monde.

— C'est vrai, maman, que tu es très belle, dit Julie à sa mère lorsque les derniers invités se furent retirés.

M. Dannault venait de rentrer dans sa chambre. Au milieu du grand salon, encore éclairé par toutes les bougies des lustres et des appliques, Flavie, dans sa robe blanche, se détachait sur le fond riche et sombre des meubles et des tentures, avec la grâce sculpturale d'une Mnémosyne ; légèrement appuyée d'une main à la tablette de la cheminée, elle relevait les feuillages d'une corbeille que la chaleur avait flétris. La grande pendule de Boule sonna lentement deux heures.

— Allons dormir, il est grand temps, dit madame Dannault.

Mais Julie ne se laissait jamais évincer.

— Tu es très belle, maman, c'est positif, madame Tirouin a grand-raison de le dire. Si tu voulais te faire faire la cour… Mais tu n'aimes pas cela !

— Julie ! fit la mère sur le ton du reproche.

— Oui, je sais, les vertus domestiques, les convenances sociales, l'honneur de la maison, etc.

De plus en plus surprise, madame Dannault regardait sa fille ; ce ton léger, ces paroles irrévérencieuses la frappaient pour la première fois, et cependant elles ne devaient pas être nouvelles dans la bouche de Julie.

— Voyons, maman, continua celle-ci, tu sais bien qu'on peut être la plus honnête femme du monde et ne pas détester les hommages ! Parce que tu vis comme une quakeresse, ce n'est pas une raison pour qu'on ne puisse pas plaisanter avec toi.

— Je souhaite, pour toi, ma fille, dit doucement Flavie, que ton mari… quand il sera choisi, aime également ce genre de

plaisanterie.

— Mais ils parlent tous comme cela, maman ! Cela ne les empêchera pas d'être de bons maris, pas plus que cela ne m'empêchera d'être une bonne femme ! Je t'assure qu'ils sont tous pareils… Si tu les écoutais seulement ! Mais cela non plus ne t'amuse pas. Rien de ce qui est amusant ne t'amuse.

Peut-être, en effet, étaient-ils tous tels que les dépeignait Julie… Pas tous, non ; Marcel Avellin ne devait ni goûter, ni même comprendre cette manière de plaisanter, et c'est à lui que Flavie avait pensé.

— Allons dormir, répéta-t-elle doucement. Poussée par un sentiment inexplicable où la tendresse, le reproche et la pitié se fondaient avec une sorte d'irritation, elle se pencha sur sa fille et la prit par la taille en la regardant jusqu'au fond de ses yeux. Julie répondit à ce regard par une sorte de bravade railleuse, accompagnée d'un petit éclat de rire.

— Voilà maman qui regrette de ne plus pouvoir me mettre en pénitence, dit-elle sans se soustraire à l'étreinte maternelle. Il n'y a plus moyen, maman ! Je suis une grande fille, je vais me marier.

— Avec qui ? demanda la mère, la scrutant toujours de son regard, qui devenait de plus en plus tendre et douloureux.

— Avec qui ? – Au fait, c'est une question qui vaut qu'on y pense. Que dirais-tu de M. Marcel Avellin ?…

Les mains qui tenaient la taille svelte de Julie se resserrèrent plus étroitement derrière elle.

— T'a-t-il parlé de mariage ? demanda madame Dannault, le cœur plein d'une émotion si grande qu'elle se sentait envie de pleurer.

— Pas encore ; mais en l'encourageant… Avoue-le, maman, cela t'ennuierait, tu le trouves trop bon pour moi ; une perfection comme toi serait tout au plus digne…

— Julie, dit lentement madame Dannault en desserrant ses mains qui tombèrent à son côté, si M. Avellin te demandait en mariage, ce serait pour moi le plus grand bonheur, car avec lui je te saurais à l'abri de tous les dangers dont l'appréhension empoisonne ma vie.

Julie se jeta au cou de sa mère, cette fois véritablement touchée.

— Tu es une bonne mère, lui dit-elle, la meilleure des mères… Mais vous me feriez mener une singulière existence, entre vous deux, gens parfaits, moi, pauvre petite chèvre capricieuse… En auriez-vous en réserve pour moi, de ces entraves !

— Allons dormir, dit pour la troisième fois madame Dannault, qui reconduisit sa fille jusqu'à la porte de sa chambre, où elle la quitta avec un baiser.

q

Chapitre 6

Par quel travail subtil et mystérieux l'idée du mariage se glisse-t-elle dans l'esprit d'un homme que ses goûts et ses habitudes ont

garanti jusqu'à trente-cinq ans de l'oisiveté et du dangereux cortège qui l'accompagne ? Autant le mariage se présente comme le but naturel de l'existence à un jeune homme qui aime, autant il doit sembler inquiétant à celui qui s'est déjà créé des travaux et des devoirs. L'idée d'avoir près de soi à toute heure un être qui partagera votre vie et qui peut-être ne partagera pas vos goûts, la pensée que l'on peut associer irrévocablement à ses peines comme à ses joies quelqu'un qui ne se souciera peut-être ni des unes ni des autres, ce doute terrible, que rien ne peut résoudre, éloigne bien des hommes du mariage, et vraiment il faudrait être sévère pour les en blâmer.

Plus que tout autre, Marcel Avellin aurait dû éprouver ces hésitations, ressentir ces terreurs. La fortune assez considérable que lui avaient laissée ses parents lui avait donné toute facilité pour les hautes études, presque inabordables quand la préoccupation du pain quotidien condamne le chercheur à des travaux mercenaires. Du premier vol, il s'était fixé sur les cimes de l'esprit humain, et avait trouvé là de quoi le charmer et le retenir jusqu'au bout de sa carrière.

Cependant, Avellin n'éprouva pas une minute d'hésitation. Un soir, en sortant de chez madame Dannault. il eut brusquement la révélation de la vie intime.

Minuit sonnait à Saint-Augustin ; une série de timbres rapprochés ou lointains répétèrent pendant un moment les douze coups, au point de dominer même ce roulement de voitures qui semble faire planer sur Paris le grondement d'un orage toujours suspendu. Au lieu de regagner sa demeure, Avellin se dirigea vers le parc Monceau, et longea paresseusement les grilles du jardin, fermé à cette heure. Une soif subite de joies intimes, d'épanche-

ments discrets, de longues causeries, venait de s'emparer de lui. Dans un cadre harmonieux, il voyait se détacher l'élégante silhouette de Julie assise au piano, pendant que la douce voix de madame Dannault accompagnait de pensées graves la musique que jouait la jeune fille.

— C'est la famille, c'est le bonheur ! se dit Marcel, soudain aveuglé par une lumière qui éblouit son âme. On a parlé des périls du mariage..., mais une femme élevée par madame Dannault ne peut être que l'image de toutes les vertus.

Profondément ému, il s'appuya à la grille du parc, les yeux perdus dans la sombre verdure. L'eau du petit lac miroitait à peine et réfléchissait faiblement deux étoiles, à travers les branchages déliés des grands arbres. Deux étoiles... tel serait le destin de Marcel : sa femme pour l'aimer, et sa belle-mère pour saisir tout d'un coup les idées élevées qu'il n'enseignerait que peu à peu à l'esprit moins profond et moins cultivé de Julie...

— Je serais trop heureux, se dit-il. Une semblable félicité est-elle réalisable ?

Le lendemain, il se rendit chez madame Lenoissy, et la pria de faire pour lui les démarches préliminaires d'une demande en mariage.

— Pourquoi donc ? lui dit la vieille dame ; allez droit à M. Dannault et demandez-lui la main de sa fille.

— Et madame Dannault ? demanda Avellin. Croyez-vous qu'elle consente ?

— Elle, c'est une sainte, répondit madame Lenoissy. Elle voudra tout ce qui pourra être bon pour sa fille, et les maris tels que

vous sont rares. Je réponds de son consentement.

Le jeune savant se présenta chez M. Dannault et fut bien accueilli, sous réserve toutefois de l'opinion de Julie elle-même, qui devait être le juge suprême en cette circonstance.

Lorsque la jeune fille rentra avec sa mère, M. Dannault lui fit part de la proposition qui venait de lui être faite.

— Madame Marcel Avellin ? fit Julie avec une petite moue, cela sonne assez bien, et puis on aurait des places pour les séances de l'Académie. Est-ce qu'il sera de l'Académie, M. Avellin ?

— Rien n'est plus probable, dit M. Dannault d'un ton solennel.

Julie garda le silence. Sa mère la regardait attentivement ; une lueur inquiète dans les yeux, elle attendait qu'une parole sérieuse sortît de cette bouche d'enfant gâtée. Sa fille la regarda en dessous, puis revint à l'examen de ses bagues sans que le jeune visage changeât d'expression ; après un moment de méditation, elle dit d'un ton calme :

— Et si je refusais ?

Les paupières de Flavie s'abaissèrent lentement, et elle resta muette, sentant le coup d'une grande douleur s'enfoncer dans son âme ; un petit mouvement lui échappa, tant la peine était aiguë ; il fut recueilli par sa fille qui l'observait.

— Bah ! fit-elle en se levant, ce n'est point si pressé, il peut attendre, ce monsieur ! Bien d'autres ont attendu avant lui, et peut-être attendront encore après !

Elle se leva, et courut dans la pièce voisine, où l'on entendit aussitôt des gammes rouler sur le piano. M. Dannault, mécontent, regarda sa femme d'un air de reproche, comme il le faisait toutes les fois que sa fille lui causait de l'ennui ; mais ce regard fut perdu pour Flavie, qui, les yeux baissés, concentrait en elle-même son regret et ses craintes. Après le dîner, quand le père se fut retiré dans son appartement, Julie s'approcha de sa mère, qui brodait patiemment une tapisserie au petit point, et lui prit la tête dans ses deux mains, de façon à l'obliger à lever les yeux.

— Tu es furieuse contre moi, lui dit-elle brusquement.

Madame Dannault se dégagea sans effort, reprit son aiguille qu'elle avait laissée échapper, et dit avec douceur :

— Pourquoi ?

— Parce que je ne me suis pas immédiatement précipitée aux genoux de ton protégé, en le remerciant de l'inestimable faveur qu'il veut bien me faire.

— Julie, fit madame Dannault d'un ton ferme, tu as été mal élevée, et ce n'est pas absolument ma faute ; tant que tu t'es bornée à me manquer de respect, je l'ai subi, ne pouvant faire autrement ; mais si tu manques de respect à des gens qui valent mieux que toi et que moi, je ne serai pas si indulgente.

— Eh, mon Dieu ! ne te fâche pas ! fit la jeune fille en s'asseyant : elle retira l'ouvrage des mains de sa mère et le mit de côté. Décidément tu n'entends pas la plaisanterie ! Alors tu veux que j'épouse ce… ce littérateur de renom, – c'est ainsi qu'on dit, je crois ?

— Je ne veux rien : c'est à toi seule de décider.

— Mais, pour entrer dans tes idées, ma sage mère, tu estimes que je serai heureuse si j'unis mon sort au sien ? Vois comme je m'exprime élégamment ! C'est l'Académie qui me gagne déjà.

— Je t'ai dit toute ma pensée, fit Flavie en reprenant son ouvrage.

— Mais tu ne m'as pas dit ce que tu en penses pour toi-même ! Cela te flatterait d'être la belle-mère de M. Avellin ? Tu dirais : mon gendre l'académicien… Il ne sera plus jeune, dans ce temps-là. Mais cela ne fait rien ! Tu as toujours eu des goûts romanesques, ce que l'on appelle des penchants élevés… Ça se dit, des penchants élevés ? Mais s'ils penchent, comment font-ils pour être élevés ? Maman, parle donc, tu aimerais bien d'être sa belle-mère, dis ?

Madame Dannault fit trois points à sa tapisserie, et dit lentement :

— J'en conviens.

— Eh bien, reprit Julie en souriant, on pourra… mais non, cela te ferait trop plaisir !

Flavie se leva, plia son ouvrage, le mit dans la grande cassette qui servait à le renfermer, et se dirigea vers sa chambre. La jeune fille lui barra le passage de ses bras étendus.

— Maman, ne t'en va pas ainsi. Réponds-moi ! Il me semble que mon mariage est une chose assez grave pour que tu te donnes la peine de m'écouter.

— Parle sérieusement alors, dit Flavie en joignant ses mains devant elle avec un geste lassé ; mais tu ne pourras jamais parler sérieusement de M. Avellin, tu ne l'aimes pas.

— Qu'en sais-tu ? fit la jeune fille en s'asseyant sur la chaise que sa mère venait de quitter. Elle ferma les yeux et leva vers madame Dannault son joli visage couvert de rougeur. Flavie s'approcha vivement et scruta du regard les traits délicats qu'éclairait un sourire délicieux ; mais les yeux restaient clos, et sans le regard, comment pénétrer l'expression d'un visage ?

— Tu ne l'aimes pas, dit-elle avec regret, puisque tu peux plaisanter avec ces choses sacrées, presque saintes…

Julie ouvrit les yeux et reprit son expression habituelle de malice dédaigneuse.

— Mais, maman, il y a mille manières d'aimer ! la tienne est un peu… pontificale ; la mienne ne lui ressemblerait pas du tout. Si j'épousais quelqu'un, ce serait pour le pousser de ci, le tirailler de là, lui faire changer d'humeur dix fois le jour, le taquiner, le consoler, le rendre fou de temps en temps, et lui faire chérir sa folie tout le reste de l'année !

Flavie sourit ; assurément bien des femmes aiment ainsi, et bien des hommes aiment à être aimés de cette façon. Avellin avait assez vu Julie, et celle-ci prenait trop peu la peine de cacher ses défauts pour qu'il eût demandé sa main s'il avait rêvé un autre idéal d'épouse. Il l'aimait donc telle qu'elle était ! Et puis l'amour et ensuite la maternité accomplissent de si étranges miracles !

— Tu l'aimes, vraiment ? demanda la mère attendrie, sentant son âme se fondre dans la joie nouvelle de découvrir dans le cœur de son enfant, fermé jusque-là, le germe d'un sentiment qui ne fût pas égoïste.

— Certainement, puisque je l'épouserai. Quand lui fera-t-on savoir qu'il peut venir ?

— Demain. Julie, dis-moi, es-tu sûre de l'aimer ? Sûre de le rendre heureux ? D'être une bonne femme pour lui, une bonne mère pour ses enfants ?

— Je n'en sais pas si long, fit-elle en se levant ; j'ai envie de l'épouser, voilà tout. Madame Marcel Avellin… Cela fera bien sur des cartes de visite. Est-ce que tu me donneras les Ormes, maman ?

Madame Dannault réfléchit.

— J'aime les Ormes. J'y suis née…Je le donnerai à vos enfants… Mais vous irez y passer la lune de miel si vous voulez.

Cette pensée évoqua dans le cœur de la mère tout un cortège d'idées et de souvenirs, et elle couvrit ses yeux de la main. Si tôt, dans quelques semaines, sa fille ne lui appartiendrait plus ; mais lui avait-elle jamais appartenu ? Qui sait si mariée à Avellin, Julie ne serait pas plus véritablement sa fille qu'elle ne l'avait été jusqu'alors ? Celui-là ne pourrait apprendre à la jeune femme que le culte de tout ce qui est grand et élevé.

— Sois heureuse, mon enfant, dit-elle à Julie en l'embrassant avec une nouvelle tendresse.

Durant toute la nuit, Flavie, qui ne pouvait dormir, repassa dans sa pensée sa propre vie de femme mariée, et c'est avec une profonde quiétude, avec une reconnaissance sans bornes que vers le jour elle remit dans son cœur la destinée de sa fille aux mains de Marcel Avellin, après quoi elle s'endormit d'un calme sommeil.

q

Chapitre 7

Le jour du mariage arriva, après tous les ennuis préliminaires indispensables, et Julie put se déclarer satisfaite, car l'assemblée fut brillante et nombreuse. Un lunch réunit les amis de la famille chez M. et madame Dannault, les jeunes époux devant partir le soir même pour la Normandie, où leurs parents les rejoindraient quinze jours plus tard.

Flavie était radieuse. Complètement perdue dans l'extase de son bonheur maternel, elle s'occupait des mille détails de cette fatigante journée avec une grâce inconsciente qui se trahissait dans ses moindres mouvements.

— Madame Dannault est extraordinaire, et sa maison ne l'est pas moins, dit à madame Lenoissy un vieil ami de la famille, en s'asseyant près d'elle. Le grand salon, rempli de fleurs et de verdure, égayé par les robes claires ou somptueuses des femmes, avait l'air d'une vaste corbeille.

— Madame Dannault n'a pas sa pareille au monde, dit la vieille femme avec un sourire charmé.

— Pas même pour marier sa fille, fit l'amie de tout le monde en s'approchant. Elle s'assit sur un pouf auprès des causeurs, et continua : – Marcel Avellin était un des partis les plus recherchés, à cause de son grand mérite ; votre amie a eu la main heureuse.

— C'est Julie qui l'a choisi elle-même, me suis-je laissé dire ? demanda le vieillard.

— Oh, bien entendu ! Mais madame Dannault avait mis dans sa tête que ce serait son gendre : elle avait raison, d'ailleurs ; elle n'eût jamais pu trouver mieux, quoique pour la fortune… M. Avellin n'a guère plus de quinze mille francs de rente, mais madame Dannault n'avait pas besoin de regarder à la fortune.

Plusieurs personnes s'étaient rapprochées et écoutaient, car on est toujours friand de tout ce qui a trait à un mariage.

— Ce que femme veut, Dieu le veut, continua madame Tirouin, enchantée de se voir un auditoire, – et le mariage s'est fait à la satisfaction générale.

La robe blanche de la jeune mariée se montrait non loin de là ; la belle parleuse appela la nouvelle madame Avellin.

— Mon petit ange, dit-elle avec ces inflexions câlines que possèdent admirablement les femmes qui n'aiment rien ni personne, venez un peu ici qu'on vous admire ! Mais est-elle belle ! est-elle jolie !

Julie souriait d'un air enchanté ; l'encens, même grossier, ne l'avait jamais effarouchée.

— Vous êtes contente, dites ? reprit madame Tirouin ; ce mariage vous rend heureuse ?

— Oh ! moi ! dit la jeune femme avec une petite moue, je n'ai rien à dire…

Marcel s'approchait en ce moment, elle le vit, et ses yeux pétillèrent de malice.

— Comment, reprit l'amie de tout le monde, sans voir le nouveau marié et sans comprendre le regard d'avertissement que lui jetait madame Lenoissy, vous vous êtes laissé marier contre votre gré ?

Marcel sourit à son tour, la dernière conversation qu'il avait eue la veille avec Julie lui avait laissé l'assurance qu'elle l'épousait de son plein gré. Julie lui fit une petite grimace irrésistible.

— Je suis une victime, dit-elle en riant ; chacun sait que je me suis mariée pour faire plaisir à maman.

Tout le monde se mit à rire, car la jeune mariée avait aussi peu que possible l'apparence d'une victime. Seule madame Lenoissy vit plus loin que l'heure présente, et son regard, quittant les nouveaux époux qui s'éloignaient côte à côte, alla chercher Flavie. Celle-ci se penchait sur M. Dannault qui, visiblement fatigué, s'était étendu dans un fauteuil, et fermait les yeux pour mieux s'isoler. Madame Dannault s'était mise entre les invités et son mari comme une sorte de barrière, afin de lui ménager une minute de silence et de repos. Ses yeux rencontrèrent ceux de sa vieille amie, et elles échangèrent un sourire.

— Pauvre femme, pensa madame Lenoissy, elle se croit arrivée au terme de ses peines, et voilà ses véritables épreuves qui vont

commencer.

Les invités se retirèrent, et un grand calme succéda au brouhaha des compliments. Pendant que Julie changeait de toilette, Marcel se trouva seul dans le salon où l'intuition de l'avenir lui était venue soudainement un soir. C'est là, dans ce milieu élevé, intelligent, qu'il avait compris toutes les joies qui lui manquaient ; c'est là que le destin se plaisait à les lui donner.

— Je suis prédestiné, se dit-il, le cœur plein de gratitude ; j'aurai eu tout ce que la vie peut donner de bonheur.

Les époux partirent bientôt, et Flavie, lassée par cette journée d'extrême fatigue, dut encore passer la nuit debout près de son mari, qui eut, coup sur coup, deux crises effrayantes. Au petit jour, le médecin de la famille, appelé par elle, lui dit que la vie du malade était désormais une question de hasard ; elle pouvait se prolonger plusieurs mois, ou se briser le lendemain ; les efforts et la tension d'esprit des derniers temps avaient certainement contribué à affaiblir encore ce fil déjà si ténu.

— Je ferai de mon mieux, dit simplement madame Dannault.

Les quinze jours convenus s'écoulèrent. Avellin écrivait régulièrement deux fois par semaine, et Julie ajoutait au bas de sa lettre quelques mots affectueux ou amusants. Lorsque le moment fut venu d'aller rejoindre les jeunes gens, M. Dannault exprima sa pensée à sa femme.

— Je sais où j'en suis, lui dit-il, je sais que mes jours sont comptés ; je ne vais pas m'exposer à un voyage qui abrégerait ma vie, et qui causerait à ces enfants les émotions les plus désa-

gréables. Allez les rejoindre, restez quelques jours avec eux, et revenez ici. Je m'arrangerai très bien sans vous.

Flavie aurait préféré rester, car elle redoutait tout à toute minute, mais il y avait moins que jamais lieu de discuter les ordres de son mari. Aussi, après avoir demandé par télégramme qu'on lui envoyât de grand matin une voiture à la station du chemin de fer, elle partit par le train de nuit.

Après un lever de soleil splendide, au milieu de vapeurs légères, le temps s'était couvert ; elle traversa les quelques kilomètres qui séparaient la station du château, au milieu d'une atmosphère grise, humide, presque froide, qui, venant après une nuit passée en wagon, la faisait frissonner, et remplissait son âme d'une vague tristesse.

Lorsqu'elle arriva aux Ormes, tout y dormait encore. Elle traversait la cour à pied afin de ne pas éveiller les hôtes endormis. Le chien qui l'aimait la salua de son mieux ; mais averti par un geste de sa maîtresse, sa bienvenue fut silencieuse. Elle trouva la porte ouverte et entra.

Dans la salle, sa vieille bonne qui jadis l'avait servie jusqu'à son mariage, promue depuis au rang de femme de charge, l'attendait près du feu de bois qui, été comme hiver, brûle le matin et le soir dans les hautes cheminées normandes. Le bon sourire, le regard affectueux de la vieille femme réchauffèrent le cœur de Flavie. Elle laissa tomber son manteau pendant qu'Agathe lui servait une tasse de café bouillant, et les souvenirs de sa jeunesse montèrent tout à la fois à son cœur et à ses yeux, comme un essaim d'enfants aux genoux d'une aïeule.

La vieille horloge, dans le coin à gauche, sonna lentement six coups avec un bruit d'échappement formidable, et au même instant, l'horloge de l'église, un peu plus bas, au flanc du coteau, répéta l'heure matinale. Que de fois, à cette heure, dans cette salle, à cette place même où elle était assise, Flavie avait bu une tasse de lait, appuyée contre la table que sa tête dépassait à peine ! Elle fuyait le décorum que son père recherchait, et toutes les fois qu'elle pouvait s'échapper pour venir dans cette salle basse, vide le plus souvent, mais où l'âtre fumait sans cesse, où la soupe aux choux, préparée pour les gens de service, envoyait sa bonne odeur le long de la crémaillère luisante de suie, Flavie sentait la force et la vie de la maison, de ce que les Anglais traduisent par le mot home,s'emparer d'elle jusqu'à la faire pleurer. Elle aimait bien le vieux petit manoir avec ses jardins bizarres, ses bois épais, ses appartements antiques. Mais ce qu'elle aimait le mieux, c'était la salle, qui concentrait en elle toute l'existence de la ferme et du château.

— Comment vont-ils ? demanda-t-elle à la vieille Agathe, qui la regardait d'un air de chien heureux.

— Ils vont très bien. La demoiselle, la jeune dame, veux-je dire, se lève tard, encore plus tard que de votre temps ; mais le jeune monsieur son mari n'est jamais long à se montrer après six heures. Je pense bien que vous ne serez pas longtemps sans le voir. N'allez-vous point vous coucher un brin pour vous reposer ?

— Non, dit Flavie, mais je vais arranger ma toilette. Peut-on monter sans les réveiller ?

— Je crois bien ! Ils ont leur chambre tout au bout du corridor ; on vous a gardé la vôtre d'ordinaire. On a bien fait,

n’est-ce pas ?

Flavie approuva du geste, et, escortée de la vieille femme, monta lentement l’escalier de chêne qui craquait malgré leurs précautions. Chose étrange ! dans cette demeure patrimoniale, berceau de ses souvenirs, Flavie aujourd’hui, en présence du sommeil de ses enfants, se sentait presque une étrangère.

q

Chapitre 8

Fidèle aux promesses des matins embrumés, le soleil brillait dans un ciel bleu pâle, à peine voilé d’une légère vapeur flottante ; une impalpable rosée s’était déposée sur les feuillages, leur prêtant un éclat incomparable, et les chemins creux dans les sentiers ombragés semblaient tapissés de velours, tant les gouttelettes d’eau formaient un réseau serré de perles transparentes.

Flavie était sortie dès le matin, tout de suite après son arrivée. Elle avait hâte de chasser par la marche au grand air l’impression douloureuse qui l’avait saisie à son entrée dans la vieille demeure. Après une longue promenade, elle était revenue à l’endroit le plus gai, le plus ensoleillé de tout le coteau ; c’était la petite église du village et le cimetière qui l’entourait.

C’était une riante église et un riant cimetière ; les murs en pierre grise et le porche lui-même étaient envahis par des rosiers grimpants dont les fleurs retombaient avec une profusion inouïe. Flavie s’arrêta pour les voir, baignée elle-même dans la clarté matinale, si douce et si ardente à la fois. Le cimetière était plein

de fleurs où butinaient les abeilles ; de grands buissons de chèvrefeuille couvraient les tombes abandonnées, jetant çà et là leurs branches fleuries comme un opulent manteau sur cette indigence. Quelques tombeaux en marbre blanc, rehaussés d'or, témoignaient que l'orgueil humain ne perd point ses droits devant le néant ; mais ces monuments eux-mêmes, brillants et dorés, n'évoquaient aucune idée pénible. Un peu lassée par sa longue marche, Flavie s'assit sur une pierre tombale, en face du porche, et regarda la paisible vallée qui s'étendait au-dessous.

Le bruit de la barrière qui retombait lui fit lever les yeux, et dans la lumière dorée, l'air heureux, marchant vite, elle vit venir à elle Marcel, qui lui tendait les deux mains. Elle se leva, fit un pas, mais il l'avait déjà rejointe et s'était assis près d'elle sur la pierre, en gardant dans les siennes les mains qu'il avait prises. Un grand flot d'émotion monta soudain à la gorge de Flavie, au moment où elle réalisa la pensée que cet homme était désormais son fils… son fils ! Elle n'avait encore jamais pensé à cela. La loi, les mœurs, tout s'accordait pour lui donner ce titre ; le mari de sa fille ne devenait-il pas son enfant ? Elle avait donc quelque chose de plus dans la vie, de nouveaux droits, de nouveaux devoirs ? Ce jeune savant assis à côté d'elle n'était plus l'étranger qui l'avait quittée quelques semaines auparavant dans le salon du boulevard Malesherbes. Désormais, il lui appartenait, par un lien sacré, indestructible… Elle avait donc quelqu'un à aimer, qui l'aimerait, elle le sentait d'avance ? Elle voulait parler, et ne le put.

— Je ne pourrai jamais vous dire maman ! fit Marcel avec un sourire, en laissant aller les mains de sa belle-mère. Vous appeler madame, ce serait bien dur. Me permettrez-vous de vous donner votre petit nom ? Au fond, nous sommes presque du même âge !

– Quelle idée ! fit madame Dannault en reprenant son calme, vous êtes un jeune homme, je suis une vieille femme… On ne se figure pas le gouffre que quatre ou cinq ans de plus de notre côté mettent entre la jeunesse d'un homme et nous autres ! Dites-moi, êtes-vous heureux ?

— Parfaitement heureux, mais vous nous manquiez !

Flavie regarda son gendre d'un air de doute. Elle ne se figurait pas bien sa fille souffrant de son absence.

— Je vous assure, continua Marcel, que vous m'avez manqué plus de vingt fois par jour. À tout moment je me tournais vers vous pour vous faire admirer quelque chose… Ce pays est merveilleux, le savez-vous ?

— J'y suis née, et je n'en connais pas de plus beau, répondit simplement madame Dannault.

— Vous voilà venue, c'est bien. Il n'était que temps.

– Et Julie ? demanda la mère en regardant la route qui descendait du château vers l'église.

— Elle dort. Quelle dormeuse ! fit Marcel en souriant. Moi, je suis un marcheur matinal ; j'ai déjà battu tous les sentiers…

— Je suis bien sûre qu'il y en a que vous ne connaissez pas encore ! répondit vivement Flavie. Avez-vous descendu certain chemin creux. qui prend à mi-côte dans l'avenue des hêtres….

— Non ; il y a un chemin là-dedans ?

Elle se leva et traversa rapidement le cimetière ensoleillé, il la suivit et fut bientôt à ses côtés. Comme ils marchaient sous le

couvert des grands arbres aux branches bizarrement contournées qui formaient au-dessus de leurs têtes une sorte de mystérieuse charpente, ils échangèrent un sourire de contentement.

— Je vous assure, répéta Marcel, que vous me manquiez plus que je ne le croyais moi-même ; c'est en vous voyant là que je sens la différence… J'aimais ce pays, mais il va me sembler cent fois meilleur. Julie y est-elle née comme vous ?

— Non ; Julie est une Parisienne pur sang ; elle supporte les beautés de la nature ; mais si vous arrivez à la faire s'extasier devant un paysage, vous aurez accompli un acte extraordinaire. Elle est rebelle à l'admiration, en général, vous savez !

— Je m'en suis déjà aperçu, fit Marcel en riant. Elle raille admirablement les dispositions romantiques que j'ai apportées dans mon rôle d'époux. Rien n'est plus drôle que de l'entendre déclamer des vers d'amour : elle y met une note comique incroyable.

— Oui, elle a beaucoup d'esprit, un esprit très parisien ; les fillettes attrapent cela en pension, comme la coqueluche ou la scarlatine…

— Vous n'avez jamais eu ce côté-là, vous ?

— Jamais. Aussi Julie ne ménage pas mon tempérament sentimental. Elle a raison, évidemment… Tenez, aviez-vous vu cela ?

Elle s'était arrêtée dans une sorte de trouée ouverte dans une haie vive. Complètement couvert par les arbres qui se rejoignaient en berceau, un sentier s'enfonçait dans les herbes en descendant rapidement comme s'il dégringolait dans la vallée. Flavie s'y engagea, relevant de la main au-dessus de sa tête les branches

pendantes des ronces fleuries, afin que Marcel pût la suivre. Il avança le bras au-dessus d'elle pour lui rendre le même service, et bientôt ce fut lui qui la précéda, car on ne pouvait passer qu'un à un. Après quelques pas, le sentier fit un détour et s'élargit un peu. La voûte de feuillage était si légère que le soleil la pénétrait sans peine et jetait sur l'herbe des taches lumineuses qui dansaient avec les rameaux.

— J'ai eu nombre d'aventures dans ce chemin, dit Flavie ; j'y ai perdu un livre, une fois… j'étais bien petite, c'était les Contes de fées… Je reverrai toujours ce vilain petit bouquin bleu, très laid, dont les pages étaient usées aux coins… Je n'en ai jamais eu d'aussi beau ni d'aussi précieux, depuis. Pensez un peu ! C'est là-dedans que j'avais appris à lire, et j'y lisais toute seule ! Et Riquet à la Houppe hantait mon imagination. Bien des fois je me suis arrêtée ici… Elle indiquait un endroit du sentier où une touffe d'herbe plus épaisse et plus verte révélait la présence d'une source cachée. Il me semblait que là surgirait de terre quelque prodige enchanté, je ne savais lequel, et, tout en méditant, je perdis mon livre. Je ne m'en aperçus qu'après être rentrée à la maison. Je voulais à toute force retourner pour le chercher, mais il faisait nuit, et l'on me coucha, malgré une résistance assez vive, je vous assure. Je me réveillai plusieurs fois dans la nuit ; l'obscurité me renvoyait à mon sommeil. Enfin, vers cinq heures, une lueur grise passa sous les rideaux fermés ; je me levai tout doucement, je pris le strict nécessaire en fait de vêtements, et sans réveiller ma mère qui dormait dans la pièce voisine, je me glissai jusqu'au bas de l'escalier. C'est là seulement que je m'arrêtai pour m'habiller. Pays béni ! les portes n'étaient jamais fermées ! Je me précipitai dehors comme si j'avais commis un crime, et je

courus toute hors d'haleine jusqu'à ce cher petit sentier, mon ami de tous les jours… Mon livre était là !

Elle indiquait de la main un coin plus tranquille encore que le reste de cet asile ignoré ; un grand coudrier dont les racines avaient été jadis mises à nu par les pluies formait une sorte de grotte, où un très petit enfant pouvait à la rigueur se blottir.

— C'est là que je faisais Robinson, continua Flavie en descendant plus lentement le sentier où l'aube et le soleil continuaient à jouer avec une molle douceur.

— Vous étiez donc petite ? fit Marcel, intéressé.

— Je pouvais avoir six ans…

— Toute seule ainsi dans les bois et les champs ?

— Qui eût voulu faire mal à la petite demoiselle des Ormes ? reprit Flavie en s'arrêtant. Tout le monde me connaissait et m'aimait, les bêtes elles-mêmes…

Ils étaient seuls au milieu d'une oasis de verdure que les détours du chemin fermaient de tous côtés. Dans les prés voisins on entendait les faucheurs aiguiser le fer de leurs faux avec un mouvement cadencé, qui était presque une chanson. Marcel promena son regard tout autour de lui.

— Quelle solitude ! dit-il, et ce n'est pas l'isolement. Je comprends que vous vous soyez grisée de poésie.

— Moins ici que là-haut, sur la lande, reprit-elle en continuant son chemin. Ici c'est mon domaine enfantin ; j'y trottinais sans aide alors que je savais à peine me tenir sur mes jambes, et si je tombais, c'était dans l'herbe épaisse ; ma mère me laissait beau-

coup de liberté ; elle disait qu'il est bon que l'enfant soit seul lorsqu'il est honnête et pur ; cela lui apprend la vie, il pense et agit par lui-même. Lorsque, un peu plus âgée, j'ai voulu repasser par les mêmes endroits, il n'y avait plus moyen, c'était trop étroit ou trop bas… Souvent j'en ai eu regret.

Ils débouchèrent sur une route plus large et plus fréquentée ; Marcel se tourna avec un soupir vers l'Éden qu'ils venaient de traverser.

— Déjà fini ? dit-il ; c'est dommage !

— Vous y reviendrez, maintenant que vous connaissez le chemin. Et mon vieux pont, y ai-je passé des heures, à regarder les petits poissons jouer sous l'arche unique…

Le pont n'avait point de parapet ; entièrement revêtu de lierre, à quelques pas de distance, il faisait l'effet d'une liane jetée d'une rive à l'autre, si bas qu'elle effleurait presque l'eau. La petite rivière coulait paresseusement avec des remous joyeux qui semblaient s'être donné pour tâche de l'arrêter dans son cours, et s'en allait toute languissante à travers les prairies, sous les saules ; à mi-côte, l'église et le cimetière plein de roses recevaient les rayons du soleil avec un air de satisfaction indolente. Au-dessus, le château presque perdu dans la verdure semblait un nid…

— Oui, j'aime cette eau, ces herbes, ce lierre, dit Flavie en baissant la voix. Ici, tout fait partie de moi-même, et je fais partie de tout. C'est pour cela, mon ami, que je ne vous ai pas donné les Ormes ; je n'ai pas le courage de m'en séparer, même pour les remettre en vos mains…

Marcel suivait sa propre pensée en souriant.

— Je vous vois toute petite en ce pays, dit-il ; vous étiez haute comme cela, – il abaissait sa main presque jusqu'à ses genoux. – Vous aviez de grands yeux profonds, des cheveux toujours en désordre qui tombaient dans vos yeux. et qui vous faisaient gronder ; vous étiez très sage, et vous reveniez toujours les mains pleines de fleurs.

— C'est vrai, fit Flavie surprise, comment le savez-vous ?

— Je ne sais pas… Je me figure que cela devait être ainsi.

Madame Dannault sourit vaguement. Elle aussi voyait flotter devant ses yeux la vision d'une enfant qui, alors, espérait bien être heureuse… qui ignorait même qu'on pût ne pas être heureuse.

— Rentrons, dit-elle avec un soupir.

Au bruit des pas dans l'escalier de chêne, Julie entrouvrit la porte de sa chambre. Sa jolie tête coiffée d'un petit bonnet extraordinaire apparut et fit un signe joyeux ; puis la jeune femme se montra tout entière, traînant derrière elle les plis d'un somptueux peignoir.

— Bonjour, maman ! dit-elle en embrassant gaiement madame Dannault. Quelle drôle d'idée de voyager de nuit ! Enfin, si cela t'amuse… Allons déjeuner bien vite.

q

Chapitre 9

Après le repas, Avellin emmena sa femme et sa belle-mère dans la bibliothèque. C'était une vaste pièce, entièrement tapissée de livres, garantis contre la poussière par des vitrages qui cédaient à la moindre pression, et roulaient sans bruit dans leurs coulisses.

— Vous m'aviez annoncé une belle bibliothèque, dit Marcel à Flavie, mais je ne m'étais rien imaginé d'aussi complet.

— C'est que mon père était un grand fureteur en toutes choses, répondit-elle ; je ne crois pas qu'il ait laissé inexplorée quelque branche des connaissances humaines ; vous trouverez ici, non des nouveautés, mais une quantité de livres de fonds, tout à fait remarquables.

— J'espère bien y faire quelque ouvrage digne de ce cadre ! fit Avellin.

— Vous n'allez pas vous mettre à travailler, je suppose ? dit Julie avec une moue.

— Pourquoi pas ? Quelques heures le matin, pendant que vous dormez, répondit en souriant le jeune époux.

— Je ne veux pas qu'on travaille, reprit l'enfant gâtée. Puisque vous aimez les promenades, vous avez le droit de vous promener, mais pour travailler, c'est autre chose !

Marcel souriait sans avoir l'air de la prendre au sérieux ; la jeune femme sortit d'un air boudeur et alla s'asseoir sur un banc du parterre, où l'on put la voir battant l'air de son petit pied, avec tous les signes de la mauvaise humeur. Marcel descendit en cou-

rant, s'approcha de sa femme avec tendresse et l'emmena doucement sous les allées du parc.

— Tant que cela amusera Marcel, tout ira bien, pensa Flavie ; mais quand il voudra travailler sérieusement, cela n'ira pas du tout.. Pourtant, ils s'aiment !

Flavie s'aperçut qu'elle ne savait rien de l'amour. Ce que peuvent se dire deux êtres qui s'aiment et que la loi donne l'un à l'autre, elle l'ignorait absolument. De combien de brouilles et de raccommodements peut consister un bonheur troublé, elle ne pouvait se le figurer. Elle avait en elle-même un idéal de l'amour, mais il ne ressemblait en rien à celui de Julie ; c'était une sérénité de l'âme, un détachement de la terre, qui lui aurait fait passer par-dessus les petites misères de l'existence sans les voir, sans les soupçonner même. On pouvait aimer autrement, c'était certain... Elle soupira et rougit, honteuse de se trouver après dix-neuf ans de mariage plus ignorante de l'amour que ne l'était sa fille, mariée depuis moins d'un mois. – Qu'importe, se dit-elle, comment ils sont heureux, pourvu qu'ils le soient ! Pourvu qu'ils le soient toujours !

Les jeunes gens ne revenant pas, elle se rendit au salon, ouvrit le piano et se mit à jouer. Son talent plus solide que brillant, au rebours de celui de Julie, n'avait aucune virtuosité, mais il lui permettait d'interpréter tous les maîtres, de façon à rendre leur pensée. Elle joua longtemps, puis referma l'instrument quand ses doigts furent fatigués, et soudain se ressouvint du passé.

Elle avait beaucoup souffert en ce lieu même, à cette place où elle était assise ; lorsque les soirs d'hiver elle fuyait le château pour respirer et pleurer librement, c'était sous le poids d'un far-

deau insupportable ; elle revenait les membres las, le cœur endolori… Maintenant, la vieille maison semblait s'être rajeunie au contact de la jeunesse des époux : les fenêtres souvent fermées jadis, maintenant grandes ouvertes, laissaient pénétrer des flots de poussière dorée, avec les insectes bourdonnants, qui entraient comme un coup de vent, et sortaient aussitôt de même ; toute la joie de juillet, cette joie faite d'abondance et de chaleur, de la floraison qui continue et de la moisson qui commence, faite de parfums, de mouvement et de vie, se répandait dans les hauts lambris, dans les salles sombres, dans les chambres longtemps fermées, désormais ouvertes à la grande lumière, au vent qui court et secoue les rideaux, aux odeurs qui montent du parterre… Est-ce que la vie de Flavie allait aussi s'ouvrir aux joies de l'été, comme sa maison ?

La voix de Marcel lui répondit sous la fenêtre ; il revenait riant avec Julie. Madame Dannault se recula un peu, afin de n'être pas vue ; ils passèrent, elle appuyée à son bras, une ombrelle à la main pour se garantir du soleil, lui l'air heureux et ouvert, libre et à l'aise dans son léger costume d'été en drap clair qui flottait autour de lui…

— C'est mon fils ! J'ai un fils ! se dit Flavie, prise par un sentiment de reconnaissance et de joie qu'elle n'avait jamais encore ressenti. Un vieux désir inassouvi lui remonta du cœur aux yeux avec des larmes : elle avait tant désiré un fils, autrefois ! Dans les rêves de sa maternité encore indécise, elle s'était fait une fête de la pensée de ce fils attendu, devenu grand, qui lui donnerait le bras et qui veillerait sur elle, la dominant de toute la tête et la regardant avec une fière tendresse. La petite fille avait été la bienvenue, mais ce fils tant souhaité, tant rêvé, est-ce maintenant que

le destin le lui donnait ? Et leurs enfants, quand leurs enfants viendraient… Ah ! c'est par ceux-là qu'elle serait aimée ! Rien ne distrairait ces petites âmes de l'amour qu'elle voulait leur inspirer ; ils seraient à elle, à elle plus qu'à leur mère, elle le sentait d'avance. Lorsque les petits bras se noueraient à son cou, lorsque les lèvres fraîches chercheraient sur sa joue la place préférée pour s'y poser, l'existence n'aurait plus pour Flavie ni angoisses, ni lassitudes… Ce grand besoin de caresses, qui sommeille au fond de tous les cœurs, qu'elle n'avait jamais pu contenter, car sa fille lui avait toujours échappé, serait enfin satisfait quand elle serait grand-mère.

— Eh bien, maman, où te caches-tu ? fit la voix de Julie dans la pièce voisine.

Madame Dannault essuya ses yeux baignés de larmes heureuses, et confuse de son émotion, elle resta dans l'ombre du coin retiré où elle s'était assise.

— Ici, dit-elle.

Au son de sa voix qui la trahissait, Marcel s'avança vivement, devançant sa femme.

— Vous ne souffrez pas ? lui demanda-t-il, inquiet, en s'arrêtant devant elle.

— Non, mon ami, je suis parfaitement heureuse, répondit Flavie.

— Ah ! vous ne connaissez pas encore ma mère, fit Julie en s'asseyant auprès d'elle ; c'est quand elle est contente, qu'elle a l'air le plus bouleversé. Je vois qu'elle est enchantée.

Marcel regarda sa belle-mère d'un air de doute, elle le rassura d'un sourire. En ce moment même, les railleries de sa fille n'avaient plus le pouvoir de contrister madame Dannault.

Huit journées délicieuses s'écoulèrent ainsi. Le temps s'étant mis à la pluie, les promenades matinales que Marcel avait pris l'habitude de faire en compagnie de sa belle-mère, pendant le sommeil prolongé de Julie, furent remplacées par deux ou trois heures de travail dans la bibliothèque.

Bientôt Flavie osa s'intéresser aux recherches de son gendre, et fort au courant des ressources de la bibliothèque, elle put faire pour lui bien des recherches dans des ouvrages d'histoire ou de philosophie. C'est là, assis en face l'un de l'autre, séparés par la grande table de chêne, recouverte de drap vert, que Julie les trouvait d'ordinaire un peu avant le déjeuner.

Avec sa verve incisive, elle les plaisantait sur leurs goûts scientifiques, et les emmenait vers la salle à manger en témoignant un dédain profond pour l'encre et les livres. Un jour, cependant, elle alla plus loin.

— Tu donnes de fâcheuses habitudes à mon mari, dit-elle à sa mère, pendant un moment où elles étaient seules ensemble. Si tu l'accoutumes à ce qu'on lui tienne compagnie pendant qu'il travaille, la vie ne sera plus tenable pour moi, non seulement à Paris, mais partout…

Flavie se sentit tout à coup affligée comme un enfant injustement grondé. Dans ce cœur sensible, la moindre blessure devenait une torture. Elle baissa la tête, et dit humblement : « C'est bien. » À partir de ce moment, elle n'eut qu'un désir : quitter les Ormes, et elle écrivit à son mari qu'elle se tenait à sa disposition.

Le lendemain après-midi, une dépêche arriva. M. Dannault réclamait sa femme sur-le-champ ; celle-ci avait juste le temps de prendre le train à la station prochaine, si elle voulait être à Paris le lendemain matin. Elle fit atteler en hâte et partit. Elle arriva à la station au moment où le train s'arrêtait devant le quai, et monta dans un wagon où elle se trouva seule. À quelques kilomètres de là, une échappée de vue laissait apercevoir les Ormes, pour qui savait les reconnaître ; non le château lui-même, masqué par les bois, mais le clocher de l'église et le petit cimetière apparaissaient comme un décor d'opéra-comique. Flavie baissa la glace, sans souci du vent qui lui chassait la pluie au visage, et regarda le paysage aimé jusqu'à ce qu'une tranchée du chemin de fer le dérobât brusquement à sa vue.

— Ô mon cher pays ! pensa-t-elle, quand vous reverrai-je ? Ai-je laissé là le bonheur le plus pur que j'aie goûté en ma vie ?

Elle releva la glace et resta immobile, perdue dans une méditation vague, à la fois douce et douloureuse. Au bout d'un moment, elle s'aperçut que son visage était mouillé, et pensa que c'était la pluie, mais ce n'était pas l'eau du ciel qui coulait lentement sur ses joues, c'étaient les pleurs de ses yeux.

M. Dannault attendait sa femme, plus tyrannique, plus quinteux que jamais, et visiblement décidé à lui faire payer le congé qu'il lui avait accordé. Après quelques questions bourrues, il intima à Flavie l'ordre de s'occuper de sa maison, fort négligée en son absence, et de ne plus penser à aller se promener sans lui. Madame Dannault reprit le joug avec sa résignation habituelle, mais son ancienne mélancolie, qu'elle avait sentie retomber sur elle dès son entrée dans l'appartement, était adoucie par le singulier sentiment d'une solidarité nouvelle avec quelqu'un qui l'aide-

rait désormais. Le poids était aussi lourd, mais elle n'était plus seule à le porter ; elle se disait que son gendre, s'il ne pouvait la secourir effectivement dans les misères infimes de son existence, la soutiendrait au moins moralement de son estime et de son affection.

Son affection, oui ! Quelqu'un enfin l'aimait sur la terre, elle en était sûre !

q

Chapitre 10

L'été s'écoula tant bien que mal ; M. et madame Dannault passèrent six semaines aux eaux, puis retournèrent à Paris, que M. Dannault ne quittait plus qu'avec une extrême répugnance. Ils restèrent dans leur appartement chaud et poussiéreux, en attendant que l'automne, avec ses courtes journées et son demi-jour pluvieux, rallumât le feu dans l'âtre, et rendît à leur demeure son aspect normal, sous son revêtement habituel de tentures et de tapis.

On revint peu à peu, quelques amis se montrèrent, puis un soir d'octobre, Julie entra frileusement dans le salon, frissonnant sous son manteau de fourrures.

— Nous voilà ! dit-elle en embrassant son père et en se laissant embrasser par sa mère. J'ai cru que nous ne reviendrions jamais ! Marcel se trouvait bien là-bas : pourvu qu'il pût écrire du matin au soir, la vie ne lui pesait guère ; moi, je m'ennuyais à en mourir. Le Casino était fermé, et ce n'est pas gai de voir la mer

devant ses yeux tout le temps ! Aussi, j'en veux à mon mari ; je le lui ferai payer cet hiver !

Elle riait en parlant, mais son rire avait quelque chose de sec et de mauvais. Elle avait maigri et paraissait plus grande ; ses lèvres amincies laissaient trop voir ses gencives, ses dents blanches semblaient trop longues.

— Qu'est-ce que tu faisais de ton temps, pendant que ton mari travaillait ? demanda Flavie en regardant sa fille avec une vague inquiétude.

— Que veux-tu qu'on fasse à Dieppe ? On se promène sur la plage, on monte au château, on grimpe sur la falaise et l'on revient.

— Toute seule ?

Julie haussa les épaules avec un geste rapide et ennuyé.

— Mais non ! dit-elle, pas toute seule ! On va en bandes ! Il y avait assez de monde au commencement, mais à la fin nous n'étions plus que deux ou trois intrépides…

— Des amis ?

— Non, de nouvelles relations, tu ne les connais pas.

Elle se tourna vers son père et lui demanda des nouvelles de sa santé avec une insistance un peu affectée. Dannault, heureux de la revoir, car il l'aimait vraiment et avait plus souffert de son absence qu'il ne voulait se l'avouer à lui-même, la fit asseoir tout près de lui pour la voir à son aise, et lui fit toute une série de questions, auxquelles la jeune femme répondit de bonne grâce.

Marcel parut au bout de quelques instants ; Flavie le trouva plus beau, plus mâle, plus affermi dans la vie, pour ainsi dire qu'elle ne l'avait encore vu ; sous son aspect de douceur facile, se devinaient maintenant la fermeté et la souplesse d'un ressort d'acier. Ceci était nouveau chez lui ; comme il arrive souvent avec certaines qualités que nous avons au dedans de nous, sans que personne les soupçonne plus que nous-mêmes, il avait fallu la lutte journalière, lutte courtoise et impitoyable, pour faire ressortir l'énergie que ce caractère pouvait apporter dans la résistance.

Avellin se montra irréprochable avec son beau-père, tendre et affectueux avec sa belle-mère, aimable et bon avec sa femme, et cependant, au bout de cinq minutes, il fut évident pour les parents de Julie que celle-ci avait trouvé un maître. Il se gardait bien de faire parade de son autorité, mais on le sentait dans sa manière d'être, et même dans l'extrême douceur avec laquelle il s'adressait à la jeune femme. Flavie pensa secrètement qu'il avait dû sentir sa patience éprouvée plus d'une fois, avant de se décider à affirmer ses droits.

Julie s'installa dans son appartement, prit un jour et se mit à faire des visites tout comme si elle n'avait jamais quitté Paris, et comme si elle n'avait jamais été une autre personne que madame Avellin. Elle expédia rapidement ses visites de noces, et entra de plain-pied dans la vie très mouvementée qu'elle avait toujours rêvée. Son jour ne lui suffisant pas, elle eut des lunchs dans l'après-midi, si bien que le timbre de la porte ne cessa plus de résonner. Le cabinet de travail de Marcel, situé près de l'antichambre, malgré ses tentures de drap et ses lourds rideaux à triple doublure, laissait entrer tous les bruits ; l'après-midi, les chuchotements du valet de chambre, les questions à voix brève des visiteuses ; le

matin, les discours prolixes et polis des fournisseurs, du tapissier qui venait faire marcher les stores récalcitrants, de l'horloger qui remontait les pendules, du fleuriste qui changeait les fleurs des jardinières, de la couturière qui essayait les robes, tout cela se condensait dans cette pièce étroite et sombre comme dans un tambour. Dans le salon enfin, Marcel, levé avant huit heures, entendait les domestiques battre les meubles, brosser le tapis, préparer le feu dans la cheminée, à grand tapage de pelle et de pincettes…

À travers ses notes, si laborieusement prises, il entendait des lambeaux de conversation à demi-voix, plus irritants qu'un bruit avoué ; entre les lignes de son travail, ces lignes si harmonieuses, si bien équilibrées, il voyait glisser les traînes soyeuses des robes, qui frôlaient sa porte,… et il attendait, la plume levée, espérant que le silence allait se faire, l'esprit tendu, l'intelligence lassée par cet arrêt constant dans la pensée, qui rompait à tout instant le fil de sa logique serrée…

Un mois, deux mois, trois mois, s'écoulèrent ainsi ; puis vint le nouvel an, avec une série toute neuve de devoirs mondains, de visites, de soirées, de dîners. Pâques arriva sans avoir rien changé à ce torrent de dissipation. Marcel avait beau se lever matin, si tard qu'il se fût couché, son livre n'avançait pas.

Un jour, Julie souffrante ayant déclaré qu'elle ne sortirait pas de sa chambre et ne recevrait personne, Avelin s'enferma dans son cabinet, après avoir donné à ses gens les ordres les plus rigoureux, et reprit tout le travail qu'il avait fait depuis six mois, afin de le lire à tête reposée. Quand il eut terminé sa lecture, il serra le manuscrit dans son bureau, et se rendit chez sa belle-mère.

— Chère amie, dit Marcel en s'asseyant, je vous arrive tout effaré d'une découverte que je viens de faire, et je vous conjure de vous montrer indulgente pour mon effarement. Je me suis assuré tout à l'heure d'une chose dont j'avais jusqu'ici une intuition vague, et qui maintenant ne souffre plus de doutes.

— Vous m'effrayez ! dit Flavie en le regardant ; il souriait, mais un battement nerveux se faisait voir dans une de ses joues, et il était plus pâle que de coutume.

— Il n'y a rien d'effrayant dans mon fait, et je vous demande pardon de vous causer cette émotion inutile. Je ne puis plus travailler.

Madame Dannault baissa la tête : depuis leur retour à Paris, elle se demandait comment son gendre s'y prenait pour mener de front tout ce qu'on appelle « plaisirs » et ses études. Il comprit sa pensée et reprit sur-le-champ :

— Ce n'est pas le temps matériel qui me manque, c'est la tranquillité. Avant mon mariage, je sortais beaucoup le soir ; ne dînant pas chez moi, j'avais cent prétextes pour favoriser ma flânerie. Ce qui m'inquiète aujourd'hui est beaucoup plus grave ; je ne puis plus travailler chez moi. C'est un brouhaha perpétuel, un va-et-vient dont vous n'avez pas l'idée. Je suis un peu maniaque, j'en conviens ! Je ne puis travailler sans un silence au moins relatif. Je viens de relire ce que j'ai fait depuis mon mariage… C'est bon à jeter au feu !

Flavie jeta sur lui un regard suppliant ; il y répondit par un sourire, mais répéta :

— Bon à jeter au feu.

— C'est très grave, en effet, reprit madame Dannault en regardant malgré elle la bûche qui flambait dans la cheminée. En êtes-vous sûr ?

— Vous comprenez bien, mon amie, qu'on ne se résigne pas à jeter six mois de sa vie dans l'abîme, sans s'être assuré que le sacrifice est nécessaire. Les questions qui m'occupent ne sont pas de celles qui se traitent entre deux portes, ou bien pendant qu'on prend le café au salon. Elles exigent la méditation à tête reposée et l'emploi d'une ferme volonté… Dans l'existence que je mène, il n'y a point à rechercher ces conditions-là. Cependant, si je croyais le mal sans remède, je ne serais pas venu vous troubler de mon ennui. Ne pensez-vous pas que vous pourriez donner à Julie quelques conseils ? Venant de vous, elle ne saurait manquer d'en tenir compte. Pour ma part, je ne sais si j'ai débuté par quelque maladresse, mais je n'ai pas d'autorité chez moi, cela est hors de doute. Julie ne me dit jamais non, mais elle ne fait absolument que ce qui lui plaît. Voudriez-vous lui parler ?

Madame Dannault resta consternée. Elle avait bien pensé que le jeune ménage passerait par cette crise, mais elle avait compté sur la fermeté de Marcel pour y mettre un terme. Si le mari lâchait pied, que pouvait-elle tenter à elle seule, elle qui, pendant dix-huit années, avait vainement tâché de se faire aimer et respecter ?

Cependant elle ne pouvait se refuser à ce que lui demandait son gendre, et le lendemain matin, elle se rendit chez Julie avec la pensée qu'elle allait faire dans un abîme inconnu un saut désespéré.

L'appartement résonnait de ses bruits habituels, ce qui fournit à Flavie une commode entrée en matière.

— Est-ce que ton mari peut travailler dans tout ce tintamarre ? dit-elle au moment où le bruit de tapis violemment secoués au dehors venait mourir à ses oreilles.

— Marcel ! Il prétend que non… mais il s'y fera. C'est l'affaire de quelques mois. Il grogne de temps en temps, mais tu sais, maman, ce qui importe, c'est de ne pas laisser prendre à son mari des habitudes despotiques.

Madame Dannault pensa que certaines femmes auraient eu grand besoin d'être soumises au même régime, mais elle ne dit mot de sa réflexion.

— Je ne crois pas, dit-elle avec douceur, que ton mari s'habitue jamais à être privé de silence et de calme quand il travaille, et réellement, Julie, crois-tu que l'on puisse travailler dans de telles conditions ? Plus que ceux de tout autre, ses travaux à lui réclament le recueillement de la pensée. Depuis que je suis ici, on a sonné dix fois. Ne pourrais-tu organiser autrement ta vie ?

— Me sacrifier aux fantaisies de mon mari ? Changer mes habitudes ? Et pourquoi les miennes plutôt que les siennes ? répondit Julie. Vois-tu, maman, je l'ai déjà remarqué plus d'une fois, tu es pour ton gendre d'une partialité…

Bouleversée, Flavie regarda sa fille : celle-ci allait et venait dans sa chambre, touchant à tous les objets avec des mouvements nerveux et irrités. Elle se tourna vers sa mère comme si elle attendait une réponse mordante…

— Julie, dit madame Dannault d'une voix grave, le mariage est une association où chacun apporte des droits et des devoirs. Ton mari te laisse libre de faire tout ce qui te plaît, ne demandant en échange que ton affection. Ne penses-tu pas que cette affection devrait se manifester par quelques prévenances dont la première serait de lui assurer le repos nécessaire à son travail ?

Julie haussa les épaules.

— Mon Dieu ! dit-elle, voilà bien du bruit pour peu de chose ! On est du monde ou on n'en est pas ! J'en suis, il en est, nous en sommes et nous devons nous arranger de façon à vivre comme vivent ceux qui en sont ! Après tout, qui est-ce qui exige que Marcel travaille ? Est-ce que ce qu'il en fait n'est pas pour son plaisir ?

— Julie !

— Eh oui ! je sais bien : je suis la femme d'un homme illustre, et cet homme doit rester illustre, n'est-ce pas ? Aussi je ne m'oppose pas à ce que Marcel continue ses travaux, mais à condition qu'il ne m'immole pas à ses livres ! Le temps du despotisme conjugal est passé, je crois !

— Écoute, Julie, dit madame Dannault, trouvant tout à coup en elle une fermeté qu'elle ne se connaissait pas ; il y a dans ton ménage un despote qui veut tout sacrifier à ses goûts, un égoïste qui ne songe qu'à soi, et cet égoïste, c'est toi. Ne te fâche pas ; c'est inutile, je ne me mettrai pas en colère. J'ai encore un mot à te dire : il m'en coûte, mais je dois parler. Tu reçois ici sur le pied de l'intimité des hommes qui l'an dernier t'ont fait la cour, qui t'auraient épousée si tu l'avais voulu. Ton mari ne s'en doute pas, et ce n'est pas moi qui irai le lui dire, mais, comme mère, je dois

t'avertir, et je le fais aujourd'hui. Tu te prépares pour l'avenir de gros ennuis, et plus que des ennuis, – des chagrins. – Souviens-toi de ce que je te dis.

Elle posa un baiser sur le front de Julie stupéfaite et sortit. Quand elle se trouva seule avec ses réflexions, elle fut effrayée de ce qu'elle avait osé, et se demanda si son audace n'aurait pas un résultat contraire à ce qu'elle avait cherché. Mais il était trop tard maintenant, et d'ailleurs n'avait-elle pas accompli son devoir ?

— Quel malheur, dit-elle, que le devoir en lui-même n'apporte pas plus de consolation !

q

Chapitre 11

Marcel de son côté avait fait des réflexions, et son esprit accommodant lui avait suggéré une solution qu'il crut être excellente. Le lendemain, à l'heure du déjeuner, il se préparait à aborder la question, lorsqu'il vit sur le visage de sa femme une expression d'humeur concentrée qui fouetta comme d'un coup de cravache toutes ses bonnes dispositions.

Après quelques préliminaires, ému plus qu'il ne voulait le paraître à la pensée d'engager la lutte :

— Je crains, dit-il, ma chère enfant, que nous ne soyons forcés de changer d'appartement.

— Déménager ? fit Julie en le regardant stupéfaite, au moment où nous avons dépensé une somme énorme pour nous installer

ici ? Vous n'y pensez pas !

— J'y pense plus que vous ne croyez, répondit-il en s'efforçant de ne pas prendre garde au ton agressif de sa femme. Je me suis convaincu que tout travail est impossible dans les conditions où nous sommes, et comme le travail est l'essence même de ma vie, comme c'est lui qui m'a fait ce que je suis, et ce que veux rester… Pardon, reprit-il, je m'échauffe inutilement sur un sujet où vous et moi ne pouvons qu'être d'accord. Cet appartement a tous les mérites, mais il ne m'offre pas le silence et la paix qui me sont nécessaires ; par conséquent, dès que vous serez remise, nous en chercherons un autre, et nous nous y installerons lors de notre retour à Paris, après notre séjour aux Ormes.

— Je n'irai pas aux Ormes cette année, dit froidement Julie en regardant son assiette ; on s'y ennuie à périr.

— Et moi, je vous affirme que je n'irai ni à Dieppe, ni à Trouville, ni à aucun de ces endroits où il est impossible d'avoir une minute de tranquillité.

Elle le regarda, il ne baissa pas les yeux.

— Vous me déclarez la guerre ? C'est ma mère qui vous a monté la tête, fit-elle avec un sourire railleur. Au moins cela n'a pas été long.

Marcel garda le silence un instant : il se rendait compte qu'entre cette femme malade, nerveuse, fatiguée par sa maternité prochaine, et lui, la partie n'était pas égale, et il avait honte d'être le plus fort, ayant raison. Il reprit avec douceur :

— Ma chère enfant, entre un mari et une femme qui s'aiment, il ne peut être question de guerre, et votre mère n'a rien à voir ici.

Vous avez des goûts qui ne sont pas les miens : c'est regrettable pour nous deux ; mais avec de la bonne volonté, tout peut s'arranger. Pendant cet hiver, depuis que nous sommes mariés, à vrai dire, j'ai renoncé pour vous plaire à mes habitudes. À mon tour, je vous demande un léger sacrifice. Donnez-moi cet été pour mes études, et cherchons ensemble un appartement qui réponde à vos goûts mondains en même temps qu'à mon besoin de solitude. Cela ne doit pas être impossible à trouver ; il existe des hommes qui travaillent comme moi, qui sont mariés comme moi, et qui ont obtenu la paix autour d'eux. Cherchons leur secret, et nous le trouverons. Mais surtout, ma chère Julie, considérez-moi, je vous en conjure, comme un ami qui veut vivre heureux en vous rendant heureuse ; vous semblez me traiter comme un ennemi dont il faut subir la loi, parce qu'il est le plus fort ; j'en suis affligé : croyez moi, car je suis sincère !

Il s'était levé et lui avait tendu les mains ; elle lui donna la sienne sans le regarder.

— Alors, il faut déménager ? dit-elle avec un soupir qui faisait semblant d'être résigné.

— Évidemment.

— Eh bien, mon ami, quand vous voudrez, vous êtes le maître !

Marcel jeta sa serviette sur sa chaise, sortit de la salle à manger en fermant la porte avec douceur, ce qui lui coûta quelque effort, prit son chapeau dans l'antichambre, et s'en alla. Le parc Monceau était devant lui, il y entra, poussé par un irrésistible besoin de marcher pour calmer l'agitation de son sang par un exercice violent. Après avoir fait deux ou trois tours dans les allées les

moins encombrées de nourrices et d'enfants, il s'arrêta machinalement, les yeux fixés sur un objet brillant qui l'hypnotisait… Il revint à lui, et s'aperçut qu'il regardait avec attention le petit lac, dont l'eau miroitait sous le soleil, qui perçait à travers les branches. C'est là, de l'autre côté de la grille, qu'un soir, un an auparavant, il avait vu se refléter deux étoiles, les deux étoiles qui devaient éclairer sa vie… L'une de ces étoiles se ternissait rapidement ; restait l'autre ; mais que pouvait celle-ci sans celle-là ?

Il se dirigea néanmoins vers le boulevard Malesherbes et sonna chez madame Dannault. Le timbre ne résonna point ; il recommençait, lorsque la porte s'ouvrit discrètement, et le vieux valet de chambre lui parla à voix basse. M. Dannault était au plus mal depuis la veille au soir ; madame n'avait pas voulu qu'on prévînt madame Avellin, de peur de lui donner une commotion nuisible dans l'état où elle se trouvait. Les médecins étaient venus, on était en consultation ; il était à craindre que monsieur ne passât point la nuit prochaine.

Marcel entra dans la salle à manger et attendit que Jean eût annoncé sa présence à Flavie. Cinq minutes s'écoulèrent qui lui parurent un siècle, puis un bruit étouffé de pas et de voix se fit entendre dans le salon ; c'étaient les médecins qui s'en allaient. La porte se referma sur eux, et Flavie parut sur le seuil de la salle à manger. On voyait qu'elle avait passé la nuit sans dormir ; sa toilette d'intérieur était cependant d'une convenance irréprochable, mais dans les plis fripés de la dentelle on devinait les longues heures d'attente anxieuse, au bord d'une chaise, penchée sur un visage dont les traits méconnaissables semblent se mouler de minute en minute sur le masque rigide de la mort.

— Quelques heures encore, dit-elle d'une voix lente et lassée, un jour, deux jours, peut-être, et puis ce sera fini. Elle joignit ses deux mains devant elle, mais ce geste même était un effort ; les mains se desserrèrent et s'en allèrent le long de sa robe. – Empêchez Julie de venir. Comment va-t-elle ?

— Bien, je vous remercie, répondit machinalement Marcel. Pour la première fois il avait conscience d'une autre Flavie ; ce n'était plus la femme aimable et bonne qui accueillait avec tant de grâce ceux qui venaient passer un moment près d'elle ; ce n'était pas non plus la compagne intelligente et modeste des Ormes, qui parlait avec un charme irrésistible de cent choses éprouvées ou devinées, et qui entraînait avec elle dans les profondeurs de son âme pure un ami, désireux de la mieux connaître ; c'était un être blessé, lassé, brisé, qui traînait paisiblement son fardeau de responsabilités trop lourdes, un être prêt à succomber sous ce poids, et qui dans sa douleur s'occupait encore des autres pour leur épargner un souci.

— Vous êtes bien fatiguée ? fit Marcel ému de compassion. Voulez-vous que je vous remplace cette nuit ?

— Oh ! non ! Julie saurait que son père est si mal… Demain matin, si vous pouvez, à l'heure de votre travail, et puis alors, votre présence sera peut-être nécessaire…

— Mais maintenant, insista Marcel, je puis rester ; vous prendriez un peu de repos…

— Maintenant non ; il me reconnaît, il me demande… Il est bon avec moi en ce moment… Ces dernières heures me consolent de toute une vie, je ne veux pas en perdre une minute. N'est-ce pas, mon ami, que c'est une grande joie de se voir rendre justice à

l'heure où l'on n'espérait plus… à l'heure où l'on ne trompe plus personne, pas même soi-même… C'est une consolation que je n'attendais pas !…

Elle parlait comme dans un rêve, plutôt pour elle que pour Marcel. Il l'écoutait ému, comprenant pour la première fois ce qu'avait été cette vie, souriante à la surface, pleine en dessous d'horribles déchirements.

— Adieu, mon ami, dit-elle. Faites prendre de ses nouvelles, je ne puis envoyer personne, j'ai besoin de tout mon monde. Et surtout ne dites rien à Julie !

Elle disparut sans bruit, comme elle était apparue, et Marcel crut presque avoir eu une vision. Lorsque, ayant redescendu l'escalier, il se retrouva sur le boulevard, en plein soleil, au milieu des gens oisifs et affairés, il eut l'impression d'un homme qui, au sortir d'un cloître obscur, rentre parmi les vivants.

Il fallait empêcher Julie de venir voir sa mère : peu de chances se présentaient pour que la fantaisie lui en prît ; mais avec elle, c'est précisément des idées invraisemblables qu'il fallait se méfier. Marcel retourna donc vers sa maison ; comme il approchait, il aperçut sa femme sur le seuil ; elle était fort pâle et semblait lassée. Sans lui dire un mot, il lui prit le bras qu'il passa sous le sien, et l'emmena dans le parc. L'après-midi était claire et ensoleillée ; les enfants, richement vêtus, s'amusaient gravement, ainsi qu'il convient à des bébés qui appartiennent aux meilleures familles ; leurs petits tas de sable eux-mêmes avaient grand air, ainsi que les nourrices empanachées de rubans.

Julie marchait avec quelque peine et se sentait très fatiguée ; son mari la fit bientôt asseoir sur un banc ; elle se mit à tracer des

ronds sur le gravier du bout de son ombrelle, sans parler et sans lever les yeux. La douceur de ce mari qu'elle avait offensé, contre lequel elle éprouvait une sorte de rancœur, la blessait comme un reproche direct ; cependant, que pouvait-elle dire ? Un malaise physique l'envahissait aussi et ajoutait à son humeur ; elle avait envie de pleurer, de battre, et par moments de se cramponner au bras de Marcel, comme à son appui légitime, à sa consolation due et véritable. Il lisait ces changements sur son visage, car elle avait conservé cette mobilité de traits qui avait été l'un de ses charmes les plus puissants. Après un long silence, il se leva, et lui tendit la main.

— Rentrons, dit-il, vous vous tenez à peine.

Elle rentra, en effet, et dès qu'elle eut gagné sa chambre, son mari envoya chercher le médecin. Dix fois pendant la soirée et la nuit, Avellin pensa à faire prendre des nouvelles de son beau-père, mais il n'eut jamais le temps ni la possibilité de mettre ce projet à exécution. Enfin, le soleil à son lever, entrant par les fenêtres de la chambre d'enfant, éclaira dans son berceau un petit garçon qui ressemblait à Flavie. Julie dormait déjà du meilleur sommeil.

— Faut-il faire prévenir les parents de madame ? demanda la femme de chambre.

— J'y vais ! fit Marcel en prenant son chapeau. Il avait besoin de mouvement et d'air pur plus que de repos. Il s'arrêta pour contempler la petite face rouge qui reposait sur l'oreiller, et la regarda longtemps avec un sentiment nouveau fait de pitié, de tendresse, de crainte, d'espoir et presque de respect.

— Est-ce là ce qu'on appelle l'amour paternel ? se demanda-t-il ; c'est bien étrange ! Et il sortit encore confus d'une telle secousse.

Marcel avait presque oublié la gravité de l'état de M. Dannault. Pendant qu'il montait l'escalier, la mémoire lui revint, avec plus d'un lieu commun philosophique sur les vicissitudes de l'existence ; il sonna, Jean lui ouvrit, et il vit à la figure du vieux serviteur que la mort n'était pas entrée dans la maison. Madame ne s'était pas couchée, monsieur avait toute sa connaissance, mais personne ne pouvait dire combien de temps cela durerait. Guidé par le fidèle domestique, Marcel fut introduit dans la chambre du malade.

Assise dans un fauteuil, au pied du lit, mais toute droite, comme si elle eût été sur un tabouret, Flavie parlait tranquillement au mourant, qui ne la quittait pas des yeux, bien qu'il ne la vît qu'indistinctement. On eût dit à l'aspect de cette chambre que quelque fantaisie bizarre avait poussé le maître du lieu à veiller au lieu de dormir, mais nul ne se fût douté que l'hôte attendu était la mort. Rien n'était dérangé, aucun objet sur les meubles ne trahissait la maladie ; sur la table, près du lit, on voyait seulement une fiole et une petite cuiller, et encore se dissimulaient-elles derrière la carafe du verre d'eau. La fenêtre venait d'être ouverte et refermée, car l'air était sain et pur, et le gai soleil du matin jetait un rayon oblique sur le parquet… Flavie se retourna vivement au bruit de la porte.

— Vous ! dit-elle en se levant tout d'une pièce.

M. Dannault fit un faible mouvement.

— Vous avez un petit-fils, dit doucement Avellin en prenant les mains de sa belle-mère. Julie est très bien, l'enfant est superbe.

Flavie le regardait de tous ses yeux sans mot dire, et serrait fortement les mains qui la tenaient, mais elle n'en avait pas conscience. Tout à coup elle quitta son gendre et se dirigea vers le lit.

— Vous ne craignez pas la commotion ? dit Marcel à voix basse.

Elle répondit par un geste négatif.

— Cela ou autre chose, dit-elle, peu importe, et je sais qu'il sera content. – Mon ami, fit-elle en se penchant vers Dannault, vous êtes grand-père.

Les yeux du mourant brillèrent, puis le regard s'éteignit.

— Julie ? fit-il de ses lèvres dont il ne sortit aucun son.

Elle le regardait attentivement et comprit.

— Elle va bien ; c'est un fils, un beau petit garçon.

Dannault fit un mouvement ; elle passa une main sous sa tête qu'elle reposa doucement sur une place plus fraîche de l'oreiller.

— Vous êtes content ? demanda-t-elle en essuyant le front que couvrait une sueur glacée.

— Très content, dit-il ; la joie lui avait rendu l'usage de la parole. C'est Marcel qui est là ?

Marcel s'approcha.

— Dites à ma fille que je l'aime ; je l'ai toujours mieux aimée… Il s'arrêta avec une sorte de honte, et sa main errante sur le drap chercha la main de sa femme, qui vint au-devant de lui. – Pardon ! fit-il en serrant les doigts de Flavie, avec un regard suprême.

C'est en ce moment que Marcel comprit ce qu'avait été la vie de sa belle-mère, entrevue la veille, et qui se dévoilait si clairement aujourd'hui, dans ce repentir tardif. Saisi d'admiration et de pitié, il prit l'autre main, qu'il porta à ses lèvres avec un respect ému. Le mourant se parlait tout bas à lui-même, et ses paupières retombaient lourdement sur ses yeux déjà éteints pour le monde…

— Allez, dit Flavie, je resterai seule, je n'ai pas peur. Dites à Julie que nous l'aimons bien, que son père est indisposé, que je le soigne… Elle croira que je la néglige, mais cela ne fait rien.

— Elle dort, fit Avellin, elle dormira longtemps, elle n'a pas besoin de moi. J'ai pitié pour vous ; laissez-moi rester…

— Non, répondit-elle avec un mélange de douceur et de fermeté ; j'ai porté mes fardeaux seule toute ma vie, je préfère être seule jusqu'au bout. Dites à Jean de se tenir tout proche, cela suffira. Elle se pencha de nouveau vers son mari, essuyant la sueur mortelle, et lui murmurant de douces paroles d'amitié et de consolation, qu'il percevait parfois, et qui devaient jusqu'à la fin lui donner la dernière jouissance que puisse goûter un homme qui va mourir : la satisfaction de penser qu'on l'aime et qu'il sera regretté.

q

Chapitre 12

Avellin rentra chez lui brisé de fatigue et d'émotions. Avant de se jeter sur le divan de son cabinet pour y prendre une heure de repos, il entra dans la chambre de son fils. La nourrice était arrivée, et le nouveau-né suspendu à son sein y enfouissait complètement son visage mignon. Marcel ne put percevoir de l'enfant que la rondeur de sa tête sous son bonnet, et le paquet de vêtements immaculés qui dérobait le petit corps. Abasourdi par ces secousses multipliées, il s'endormit à son tour d'un sommeil à peu près aussi réparateur que celui d'un homme qui passe pour la première fois de sa vie une nuit en prison.

À midi, il se réveilla en sursaut, avec une impression bizarre ; il croyait avoir commis un crime, mais ne se le rappelait pas, et par conséquent il ne pourrait jamais se défendre devant le tribunal qui l'attendait. En se retrouvant sur son séant, il reprit le sentiment de la réalité. Après avoir établi un peu d'ordre sur sa personne, il se hasarda dans la direction de la chambre de sa femme. Celle-ci avait d'avance pris ses précautions pour s'entourer de tout le personnel imaginable en pareille circonstance ; elle avait une véritable garde du corps qui ne la laissait approcher qu'à bon escient.

Quelques pourparlers aboutirent cependant à procurer à Marcel une entrevue avec sa femme, mais il était si étonné de ce procédé qu'une fois entré, il ne trouva plus un mot à lui dire ; toutes les bonnes paroles qu'il avait dans le cœur et sur les lèvres s'arrêtèrent à la vue de ces visages étrangers qui le regardaient curieusement. Plus que tout autre, Avellin avait de ces délicatesses exquises qui rendent difficile l'expression d'une pensée intime, au

point que parfois on ne peut se décider à la révéler, même à l'être qu'on aime le mieux au monde. Ici, l'expression de ses sentiments nouveaux d'époux devenu père ne put décidément trouver jour devant la femme inconnue qui lui avait marchandé la porte, et qui le gardait à vue, comme s'il était un détenu en présence du juge d'instruction. La vague impression de crime et de prison pesait encore sur lui, et il ressentait à moitié l'idée d'une culpabilité mal définie ; il se borna donc à demander à Julie des nouvelles de sa santé, qu'elle lui donna d'ailleurs d'assez bonne grâce, après avoir interrogé du regard l'Argus qui se tenait respectueusement debout au pied du lit.

— A-t-on prévenu ma mère ? demanda-t-elle à Marcel, qui lui répondit affirmativement. Elle ne s'est pas encore montrée ! À quoi pense-t-elle ? À sa place, il me semble que je serais venue, ne fût-ce que par bienséance !

Marcel réprima un mouvement trop vif.

— Votre père est malade, dit-il, votre mère ne peut le quitter. Ils vous envoient tous les deux l'assurance de leur tendresse et de leur joie… Votre père est très content, Julie, très heureux…

Il s'arrêta, ému à la pensée de la scène dont il avait été témoin le matin, et regarda sa femme avec des yeux attendris.

— Je le pense bien ! répondit-elle ; il ne manquerait plus que cela !

— Monsieur, dit la garde d'un ton le plus péremptoirement respectueux, il ne faudrait pas fatiguer madame.

Julie se retourna du côté du mur ; Avellin prit son chapeau et alla chez sa belle-mère.

Le timbre de la porte sonnait comme jadis ; les fenêtres étaient ouvertes, le jour rentrait à flots… Il n'eut pas besoin de faire de questions pour comprendre que le silence n'était plus nécessaire. Flavie vint à lui, calme comme de coutume, les yeux secs et comme brûlés par la fatigue et l'insomnie ; elle portait le même peignoir bleu, ses cheveux châtains seuls venaient d'être rattachés soigneusement.

— C'est fini, dit-elle de sa voix douce. Il s'est éteint sans souffrance, heureusement.

Elle restait debout, Marcel la fit asseoir.

— Depuis quand n'avez-vous pas dormi ? lui demanda-t-il soudain.

— Je ne sais pas… Les deux dernières nuits, je ne me suis pas couchée, mais voici déjà quelque temps qu'il ne dormait pas avant cinq heures… Cela ne fait rien. Je vais m'habiller ; envoyez chercher une voiture, nous allons voir Julie.

Elle était déjà debout, et d'un geste lassé, presque éperdue, elle cherchait les dossiers des chaises pour s'y appuyer sur son chemin ; il la prit presque dans ses bras et la conduisit vers un canapé, où il la força de s'étendre, puis il agita une sonnette qui se trouvait sous sa main.

— Préparez le lit de madame, dit-il à la femme de chambre qui apparut les yeux rouges ; déshabillez-la et faites-la coucher sur-le-champ.

— Le lit de madame est prêt, monsieur, fit la vieille femme d'un air offensé ; je l'ai proposé à madame, mais madame n'a pas voulu.

— C'est ce que nous allons voir, fit Marcel d'un ton calme. Je vous en prie, Flavie, soyez raisonnable.

Elle leva sur lui son regard mouillé de pleurs. S'il était bon pour elle, elle était certainement sans défense ; et puis pour la première fois, il venait de l'appeler par son petit nom… Depuis un an bientôt que c'était convenu entre eux, il ne l'avait encore jamais fait. Avait-il réservé cette caresse de la voix pour un moment de détresse et d'abandon ? Elle se laissa guider par lui jusque dans sa chambre à coucher, où il pénétrait ainsi pour la première fois.

— Donnez-moi les papiers nécessaires, dit-il. vous ne devez vous occuper de rien !

Pendant qu'elle obéissait, au moyen des flacons qu'il avait trouvés sur la cheminée il lui prépara un verre d'eau avec de la fleur d'oranger. Quand elle lui remit les documents indispensables, il lui présenta le breuvage calmant. Elle l'accepta de sa main presque avec un sourire. Il la baisa au front, comme un enfant docile, et la quitta en recommandant aux domestiques de ne permettre sous aucun prétexte qu'on dérangeât leur maîtresse. Puis, prenant une voiture, il commença aussitôt cette insupportable série de démarches qui doit avoir été ordonnée par quelque législateur à l'âme tendre, désireux de noyer le chagrin des survivants dans une telle dose de dégoûts et d'ennuis qu'ils aspirent avec ardeur à revenir enfin du cimetière.

Quand Flavie se réveilla de son sommeil d'accablement, le soir s'avançait ; la lueur grise qui semble faite de poussière, une heure après le coucher du soleil, dans les appartements parisiens, déjà privés de lumière, même en plein jour, cette lueur mélancolique

et atténuée lui donna un avant-goût de son propre tombeau. Rappelée aussitôt au sentiment de la réalité, elle se leva, sans sonner sa femme de chambre, et s'habilla lentement ; elle tordit ses cheveux après y avoir passé le peigne, et se regarda machinalement dans la glace obscure, où elle ne distingua rien, puis elle sortit de sa chambre. Sous la porte voisine filtrait la lueur jaune d'un cierge ; une voix monotone murmurait des prières… Elle s'arrêta, frémissante, se disant qu'elle devrait aller voir la dépouille mortelle de celui qui avait été son mari… Vaillante dans la lutte, elle n'avait pas connu de défaillance, mais à cette heure une insurmontable horreur s'empara de Flavie. « Non, non, fit-elle tout bas, en étendant les mains avec un geste suppliant, non, pas maintenant ! » Après avoir vécu si longtemps près de la mort prochaine, elle avait une soif instinctive de la vie. Se guidant par l'habitude, elle passa dans les grandes pièces vides, très sombres. Arrivée près de l'office, elle ouvrit la porte, et son apparition fit pousser un cri d'effroi aux domestiques rassemblés autour de leur dîner.

— Une voiture, dit-elle. Je vais voir ma fille.

Vainement les serviteurs qui l'aimaient insistèrent respectueusement pour lui faire prendre quelque nourriture ou pour atteler le coupé, elle ne voulut rien entendre. Enveloppée dans un manteau noir, la tête abritée sous un chapeau de dentelle dont la femme de chambre avait en hâte enlevé un bouquet de roses, elle se fit conduire chez sa fille, brisée encore, et renouant avec peine la chaîne de ses souvenirs.

Là aussi la sonnette était emmitouflée et ne rendait qu'un vague son ; introduite dans la salle à manger, madame Dannault y trouva Marcel, que ses courses avaient retenu jusqu'alors loin

du logis, et qui se faisait servir un dîner tardif. Elle s'assit en face de lui et l'interrogea sur une quantité de détails. Tout en répondant, il avait fait placer une assiette devant elle, l'avait servie, et machinalement elle avait commencé à manger. Julie allait bien ; le nouveau-né ne demandait qu'à vivre cent ans ; l'enterrement aurait lieu le lendemain à trois heures ; les lettres de faire part avaient été envoyées. De temps en temps Marcel la regardait avec un bon sourire qui lui réchauffait le cœur. Elle avait bien fait de venir, pensait-elle en frissonnant à l'idée de la triste maison, là-bas, où l'attendait une triste veille. Enfin, comme on servait le café, la garde entra d'un air solennel, et dit d'un ton cérémonieux :

— Madame a appris que la maman de madame était arrivée, et elle la prie de venir la voir.

Marcel jeta sa serviette et se leva pour suivre sa belle-mère, qui se hâtait déjà. Julie devait ignorer la mort de son père ; on ne l'en informerait que beaucoup plus tard. Ils entrèrent ensemble dans la chambre de la jeune femme. L'enfant endormi reposait près d'elle dans un nid de dentelles et de broderies, et à demi appuyée sur le coude, elle le regardait en souriant. À cette vue, Flavie sentit son cœur se fondre en une pensée de commisération pour celui qui dormait maintenant d'un sommeil éternel. Pourquoi ne lui avait-il pas été donné de voir son petit-fils ? Elle s'approcha vivement du lit afin de cacher ses larmes, et embrassa tendrement sa fille, puis se pencha sur l'enfant ; celui-ci du moins ne la verrait pas pleurer.

— Enfin ! dit Julie en reposant la tête sur l'oreiller d'un air moitié boudeur moitié content. Depuis midi que je t'attends, maman, est-ce que tu n'aurais pas pu venir plus tôt ?

— Impossible, dit la veuve avec douceur. Je t'assure, Julie, que j'ai fait tout ce que j'ai pu…

— Mon père va mieux ? demanda la jeune femme ; puis, sans attendre de réponse : – N'est-ce pas que c'est à moi que bébé ressemble ? Je ne trouve pas du tout qu'il ressemble à Marcel.

Flavie répondit une phrase quelconque. Nul entretien n'était possible en présence de la garde qui se tenait respectueusement debout au milieu de la chambre, attendant avec une patience aussi courageuse qu'évidente le moment désiré où les hôtes s'en iraient. Flavie ne voulut point obliger cette personne admirable à se tenir trop longtemps debout, et elle sortit presque sur-le-champ. La nourrice avait pris le nouveau-né dans ses bras et se retirait aussi, le jeune père la suivit, entraînant avec lui madame Dannault. Dans la grande belle chambre de l'enfant brûlait un joli feu clair, qui donnait autant de gaieté que de chaleur ; une lampe avec un abat-jour répandait une lumière discrète sur le berceau pomponné de bleu et sur quelques objets qui brillaient doucement. Ici, Flavie se sentit chez elle, et souriant à la nourrice qui souriait timidement en réponse, elle tendit les bras ; la jeune femme y déposa le petit ; sous ce fardeau si léger, qu'elle serrait contre son cœur, la veuve sentit son âme se détendre ; elle approcha du sien le petit visage calme, tiède et doux comme la plus tendre feuille de rose. Qu'il y avait longtemps, mon Dieu ! qu'elle n'avait porté un enfant dans ses bras ! Que de jours et de nuits d'angoisse depuis le temps où elle tenait ainsi Julie, toute petite, encore sans malice, qui cherchait le sein de ses lèvres inconscientes ! Celui-là serait-il pour elle le fils souhaité, jamais obtenu ? Était-ce cet enfant d'un jour, endormi sous son regard, qui la guiderait dorénavant dans son chemin ? Était-ce au bras de

celui-là qu'elle marcherait, non plus mère encore joyeuse et forte, mais grand-mère en cheveux blancs, courbée et ralentie par l'âge… Était-ce toi, petit Pierre, qui serais la joie et la consolation de la vieillesse de Flavie ?

— Vous voilà grand-mère, lui dit en souriant Marcel qui la regardait, ému et attentif, car il lisait sur son visage la moitié au moins de ses pensées. Elle se tourna vers lui, sans plus retenir ses pleurs.

— Oh ! n'est-ce pas, vous voudrez bien que je l'aime ? Vous ne serez pas jaloux de moi ? Vous permettrez qu'il m'aime aussi ? C'est de lui que j'attends maintenant toutes mes joies… Si vous saviez, Marcel, je n'ai pas été heureuse… jamais… Mais avec ce petit être à aimer, j'oublierai toute ma vie… vous me le permettrez, dites ?

Elle releva, pour s'essuyer les yeux, les coins du lange brodé qui flottait sur l'enfant, et regarda son gendre ; jamais celui-ci n'avait vu sur un visage humain cette expression ardente et résignée. Il se pencha vers elle, et par un mouvement irraisonné, serra dans la même étreinte son fils et celle qui le portait.

— Vous méritez d'être heureuse, lui dit-il, vous le serez.

Elle soupira profondément, posa un baiser délicat sur la joue du petit être toujours endormi, et reporta sur Marcel ses yeux pleins de doute, de prière et de douleur.

— Croyez-vous, disait ce regard, que je puisse être jamais heureuse ? Mais celui de son gendre exprimait tant de confiance qu'elle se rasséréna.

— Il faut que je rentre, dit-elle en rendant l'enfant à la nourrice.

— Je vais vous reconduire, fit Marcel. Il y a quelques ordres à donner chez vous, j'aime autant ne pas vous en charger.

— Quelle pénible journée pour vous ! dit Flavie d'un ton de regret.

Il la regarda étonné ; en effet, elle ne songeait plus à son propre chagrin, à sa propre fatigue ; involontairement il pensa que sous ce rapport elle était bien différente de sa fille. Ils regagnèrent tous deux le boulevard Malesherbes, et avant de quitter la triste maison, Marcel, pressentant que Flavie n'irait pas prendre de repos sans avoir rendu une visite au défunt, ouvrit doucement la porte de la chambre mortuaire et entra ; elle le suivit silencieusement.

La pièce n'était en rien différente de ce qu'elle avait été le matin ; un cierge brûlait sur la table, auprès d'un crucifix et d'un bénitier. Une religieuse avait remplacé Flavie dans le fauteuil au pied du lit, c'était tout. Le visage du défunt était plus calme encore qu'au moment où Marcel l'avait vu pour la dernière fois. Après un instant de contemplation muette, la veuve s'approcha et baisa le front de son mari ; au même moment, Marcel la prit par la main et l'entraîna doucement ; elle ne fit pas de résistance.

— Vous n'y retournerez pas ? lui dit-il, quand il l'eut ramenée dans sa chambre, seule pièce éclairée de tout l'appartement.

Elle fit un geste négatif. Y retourner, pourquoi ? Elle y était allée par devoir, comme elle avait fait toutes les actions de sa vie ; son devoir accompli, elle pouvait se reposer.

— Vous laisserez de côté toutes les questions d'affaires ; nous nous en occuperons plus tard, ensemble, c'est entendu ?

Elle fit un signe d'acquiescement, trop heureuse de se reposer désormais sur un ami solide et sûr.

— Bonsoir, fit-il en lui tendant la main, je serai ici de bonne heure.

Il la quitta, et cependant toute la nuit et durant la journée du lendemain Flavie garda l'impression qu'elle n'était pas seule.

Quand Marcel rentra chez lui, minuit sonnait ; avant de regagner sa chambre, il entrouvrit doucement la porte de celle de sa femme ; elle venait de s'éveiller sans doute, car dans l'ombre des rideaux, à la lueur de la veilleuse, il aperçut ses grands yeux ouverts. Il allait entrer, s'approcher d'elle et lui dire tout bas quelqu'une des paroles que depuis le matin il refoulait dans son âme ; au léger grincement de la porte sur ses gonds, la garde à demi endormie se souleva un peu dans son fauteuil d'un air indigné. Julie referma les yeux et tourna la tête du côté du mur. Marcel entra chez lui.

Cependant la minute d'après il pénétra dans la chambre de son fils, et marcha résolument jusqu'au berceau. Le petit dormait de tout son cœur ; la nourrice aussi, derrière les grands rideaux de cretonne à fleurs… Le père n'osa embrasser son enfant, dans la crainte de l'éveiller, mais il frôla du doigt la joue veloutée ; le dormeur fronça les sourcils et fit une petite grimace très drôle. Souriant, mais les yeux soudain humides, Marcel retourna dans sa chambre, en songeant à ce berceau, à cette vie nouvelle, qui allait désormais s'épanouir auprès de la sienne, et ramené par une transition insensible à une autre pensée bien chère :

— Pauvre Flavie ! dit-il.

q

Chapitre 13

Six mois s'étaient écoulés depuis le jour qui avait rendu madame Dannault veuve et grand-mère. Elle y pensait en montant l'escalier de l'appartement de sa fille, et le cœur battant un peu plus que de raison, elle s'arrêta devant la porte avant de sonner.

Après avoir passé aux Ormes cinq mois entiers, elle était revenue le jour même, deux heures à peine auparavant. Un peu de tristesse lui restait de son voyage solitaire, et de son arrivée. La veille, elle avait écrit à Julie pour lui annoncer qu'elle serait à Paris à cinq heures de l'après-midi, et lui demander à dîner pour ce premier jour. En arrivant à la gare, elle n'avait vu aucun visage connu. Chez elle, dans le nouvel appartement qu'elle s'était choisi après la mort de son mari, ni lettre ni télégramme. Un peu inquiète, elle avait fait à la hâte une sévère toilette de veuve, puis elle était partie, pour voir ses enfants, et voici que sur le seuil elle s'arrêtait, n'osant entrer…

Elle sonna, et la porte s'ouvrit.

Un grand valet de pied qu'elle ne reconnaissait pas lui ôta son manteau et lui demanda son nom, puis, la précédant jusqu'au second salon, il l'annonça à voix haute.

Un mouvement se fit dans le groupe disséminé devant le foyer, la conversation vive et mordante s'arrêta soudain, et Julie

se leva, toute surprise, au moment où sa mère se présentait dans l'embrasure de la porte.

Pendant une seconde, elles restèrent vis-à-vis l'une de l'autre, Flavie dans son deuil de laine aux plis rigides, sa fille étincelante de jais miroitant, comme une grande escarboucle, sous les feux des candélabres allumés sur la cheminée.

— Maman ! fit Julie bientôt remise de son trouble, pourquoi ne nous as-tu pas prévenus ? Tu vas bien ?

Il y avait là trois ou quatre hommes qui formaient un demi-cercle devant les sièges brusquement quittés ; ils s'inclinèrent en ouvrant un passage à madame Dannault qui s'assit en face de sa fille.

— Permets, maman, dit la jeune femme avec une hâte un peu maussade : M. Gerbault, M. de Chabriant… M. de Liotais…

Une légère hésitation dans la voix de Julie désignait plus particulièrement ce dernier à l'attention de madame Dannault. Elle le regarda avec une sorte d'intérêt.

C'était un tout jeune homme, à peine majeur, fort bien de sa personne, avec cet air audacieux qui est souvent l'indice d'une timidité réelle et gênante. Sous le regard de Flavie, il se troubla un peu, et fixa les yeux sur un candélabre dont les six bougies devaient l'aveugler.

— Tu n'as donc pas reçu ma lettre ? demanda madame Dannault.

— Non ! Tu m'avais écrit ? fit Julie dont le visage s'empourpra. Près d'elle sur un petit bureau d'ébène, la lettre encore non déca-

chetée, très reconnaissable à sa large bordure de deuil, gisait sur le parchemin blanc d'un buvard. Le mouvement mal réprimé qui accompagnait cette phrase attira l'attention de Flavie ; elle rougit plus fort que la coupable, et son cœur se serra sous une douleur nouvelle. Depuis le matin, Julie n'avait pas trouvé le temps de lire la lettre de sa mère !

Alléguant l'heure tardive, les visiteurs prirent congé ; en effet, la pendule marquait sept heures un quart. L'un après l'autre, ils s'inclinèrent et disparurent dans le salon voisin. Madame Avellin s'était levée tout en causant et se tenait debout sur le seuil ; le jeune Liotais se retira le dernier ; Flavie, qui le suivait d'un œil distrait, crut remarquer qu'il partait à regret. Un imperceptible temps d'arrêt se produisit entre le moment où il avait prononcé le mot d'adieu et celui où son pas se fit entendre dans la pièce voisine : le temps d'échanger un regard peut-être… et Julie revint vers la cheminée, le teint coloré, les yeux brillants, jolie à ravir, avec quelque chose de provocant que sa mère ne lui connaissait pas jadis.

— Tu as repris ton jour ? demanda Flavie.

— Il le faut bien ! on ne peut pas vivre comme des loups ! répondit la jeune femme. En parlant, elle avait fureté sur le petit bureau ; quand elle se rassit en face de madame Dannault, celle-ci s'aperçut que la lettre avait disparu. La même douleur que l'instant d'auparavant, mais plus aiguë, plus intense, étreignit le cœur de la mère. Autrefois, Julie était mauvaise, mais elle n'était pas menteuse… et ce costume brillant, si peu semblable au deuil, ces salons éclairés, cet air de fête… Comme le père avait été vite oublié, ce père partial pour l'enfant jusqu'à être cruel envers la mère ! Et c'est la mère qui se souvenait…

Marcel entra les mains joyeusement tendues, heureux de revoir sa belle-mère que trois mois auparavant il avait laissée aux Ormes, souffrante et fatiguée.

— La solitude vous fait grand bien, lui dit-il, car vous voici plus fraîche et plus belle que jamais. Mais pourquoi ne nous avoir pas prévenus de votre arrivée ? Nous aurions été à votre rencontre ?

— La solitude est en effet mon amie, répondit madame Dannault, elle m'aime et je l'aime. Je suis bien heureuse de vous revoir, Marcel. Mon petit-fils va bien, j'espère ?

Personne ne parla de la lettre, et Avellin n'en eut jamais connaissance.

Madame Dannault ne fut pas longtemps avant de s'apercevoir que Julie entendait vivre à sa guise. Loin de lui imposer des devoirs, il semblait que sa maternité l'eût affranchie de toute contrainte ; elle en avait fait une consécration officielle de son indépendance, et prétendait en user largement. Le petit garçon connut bientôt sa grand-mère et se montra infiniment plus tendre envers celle-ci qu'envers sa mère qui le caressait peu et le tenait rarement dans ses bras. Comment, en effet, s'embarrasser d'un bébé quand on est si bien mise ! D'ailleurs, l'enfant lui-même n'aimait ni les plis cassants de la soie, durs à ses membres potelés, ni les broderies de jais où il égratignait sa peau délicate ; il préférait les joues tièdes de Flavie et ses mains dégantées, toujours prêtes à jouer avec lui.

Si Marcel Avellin était un époux comme il n'en manque pas, c'est-à-dire tenu à distance par une épouse bien décidée à ne point s'imposer la chaîne volontaire et despotique de l'amour qui

fait abnégation de lui-même, en revanche il était un heureux père ; maître Pierre ne faisait à personne un accueil aussi favorable qu'à ce grand savant, redevenu pour lui tendre et caressant comme l'enfance même. Plus d'une fois, à la vue de leurs jeux, Flavie sentit ses yeux se mouiller de larmes. La « nursery » de Julie n'avait point connu ces joies ; M. Dannault ne s'était jamais départi de sa réserve de bon ton même en présence de sa fille au berceau. S'il eût vécu pour être grand-père, il eût peut-être perdu son beau calme, car les petits-enfants ont des secrets mystérieux pour dérider les grands parents les plus austères ; mais la paternité n'avait certainement pas eu ce pouvoir.

En revanche, Julie, nourrie du lait de sa mère, n'avait jamais ouvert les yeux, jamais poussé un cri sans voir le doux visage maternel se pencher vers le sien avec une tendre parole… Et pourtant Julie n'avait jamais aimé sa mère ! Peut-être, par une loi mystérieuse, Pierre adorerait-il la sienne, qu'il voyait si peu ?

Tenant son pied nu dans sa main rose, rougie par l'effort, l'enfant couché sur le dos au milieu d'un large coussin regardait un soir en l'air avec une étrange fixité, comme s'il cherchait au plafond le mot de quelque énigme. Assis à terre, à droite et à gauche de lui, Marcel et Flavie se parlaient des choses du jour, sans le quitter des yeux ; tout à coup le petit garçon parut avoir trouvé ce qu'il cherchait, car d'un mouvement brusque il essaya de se remettre sur son séant, et n'y pouvant parvenir, s'exprima de façon à se faire comprendre. Après l'avoir convenablement assis, madame Dannault rabattit la petite robe sur les pieds rebelles où ni bas ni souliers ne voulaient jamais tenir plus d'une minute, puis elle embrassa sous le menton le jeune impatient, afin de faire passer ce que cette cérémonie pouvait avoir à ses yeux de trop

autoritaire. Très grave, Pierre reçut le baiser, tira la manche de son père pour attirer son attention, et désignant Flavie de son index potelé :

— Maman ! dit-il très distinctement avec une sorte de solennité.

— Oh ! le chérubin ! s'écria la nourrice enthousiasmée, c'est la première fois ! Et votre papa, mon petit cœur, où est-il ?

Pierre regarda son père d'un air entendu, puis se retourna vers madame Dannault, en répétant : – Maman.

Les paupières de Flavie s'abaissèrent sur ses yeux, pour contenir les larmes qui montaient à flots pressés, larmes où la joie se mêlait à la tristesse et à un vague remords, comme si elle s'emparait d'un bien qui ne lui appartenait pas. Quand elle ouvrit les yeux, elle rencontra le regard de Marcel, qui souriait comme s'il eût pensé que cette joie était bien légitime. Troublée, avec une singulière émotion qui lui rappelait les impressions de sa jeunesse, entre ses larmes et un sourire hésitant, elle se pencha vers le petit garçon.

— Cher petit ! fit-elle en l'embrassant.

Heureux et grave, Pierre continuait de promener ses regards de l'un à l'autre ; tout à coup, agitant ses petites mains, il les appela tous les deux dans une même caresse. Marcel se penchait pour y répondre, Flavie se recula un peu, et le père seul reçut le baiser de l'enfant.

— Papa ! dit celui-ci d'un air de triomphe, comme s'il révélait un secret depuis longtemps contenu, débordant à la fin de sa petite âme trop pleine.

Ce fut un cri de joie dans la nursery :la femme de chambre sur le seuil s'y mêla comme les autres, et Pierre fut enlevé dans les bras de la nourrice en extase.

— Qu'y a-t-il donc ? On entend votre tapage jusque dans l'antichambre ! fit la voix de Julie dans le corridor. Elle entra avec un froufou de soie et s'arrêta au milieu de la vaste pièce.

— S'il était venu quelqu'un, dit-elle d'un ton mécontent, on aurait pris une singulière idée de la maison. Comment, Marcel, vous étiez là ? Toi aussi, maman ? Je ne m'en serais jamais doutée !

L'enfant effrayé se tenait immobile au bras de la nourrice interdite et regardait sa mère avec des yeux plus boudeurs que tendres.

— Il a dit papa ! fit Avellin, comme pour s'excuser.

— La belle affaire ! Pensiez-vous qu'il ne parlerait jamais ? riposta Julie en tirant ses gants sur son poignet.

— Il a dit maman aussi, madame ! s'écria maladroitement la nourrice, croyant attendrir le cœur de sa maîtresse, qu'elle pouvait supposer tant soit peu jalouse.

— Ah ! dit sèchement madame Avellin. À qui donc ?

— À moi ! répondit Flavie en souriant timidement pour se faire pardonner.

— Eh bien, tant mieux ! fit la jeune femme en se détournant avec un suprême dédain. Qu'il parle, enfin ! mais je vous en prie, n'en faites pas un événement ! Si cela continue, ce petit finira par se croire le pivot de la maison ! Vous vous préparez une rude

tâche pour l'avenir : Marcel, vous qui n'aimez pas les enfants gâtés…

Elle sortit, laissant derrière elle une sorte de consternation. Petit Pierre résuma l'impression générale en se renversant en arrière avec des cris de paon, qui ne furent pas faciles à calmer.

Flavie et son gendre, un peu honteux d'avoir été si durement traités en présence l'un de l'autre, retournèrent au salon, où rien ne les engageait à s'asseoir. Après avoir échangé quelques mots, ils entrèrent distraitement dans le cabinet de travail de Marcel, et madame Dannault allait se laisser glisser dans un fauteuil, lorsque tout à coup elle fit un mouvement, comme une personne qui se souvient.

— Eh bien, vous vous en allez ? dit Marcel ébahi.

— Oui, il est temps que je m'en aille, répondit Flavie.

Elle mit rapidement son manteau et son chapeau, et partit sans autre explication. En descendant l'escalier, le cœur gros, indiciblement troublée et mécontente d'elle-même, elle se disait :

— Mon Dieu ! pourvu qu'elle ne devienne pas jalouse ! Elle ne me permettrait plus de le voir ! Et pendant que son cœur honnête se tourmentait ainsi, aucune rougeur ne monta à ses joues, car tout en redoutant la jalousie, elle n'avait pensé qu'à l'enfant.

q

Chapitre 14

Le printemps précoce et charmant cette année-là remplissait les allées du Bois de bourgeons entrouverts et semait les taillis de fleurs élégantes et frêles. Dans certains coins peu fréquentés, du côté de Bagatelle, c'était déjà une neige de pétales blancs qui tombait sur les cavaliers lorsqu'ils effleuraient de leur cravache les branches traînantes des arbustes. Les pelouses de Saint-James, envahies l'après-midi par une nuée d'enfants et de bonnes coquettes, n'appartenaient aux heures matinales qu'aux délicats, connaisseurs de leur charme et de leur solitude. Pendant le mois d'avril, Flavie vint là tous les matins avec la nourrice et Pierre, respirer la bonne odeur des feuilles, qui les grisait pour tout le jour, et leur donnait une joie innocente. Pour accomplir cette promenade, madame Dannault n'avait garde de demander la voiture que sa fille lui eût indubitablement refusée. Ayant renoncé à son coupé depuis son veuvage, elle se servait simplement d'une voiture de place, qu'elle quittait à l'entrée du Bois, et c'est à pied qu'elle accomplissait sa promenade maternelle. Elle semblait si jeune que personne ne l'eût prise pour une grand-mère ; aussi c'est avec une pointe d'orgueil inconscient et très légitime qu'elle voyait les regards des rares promeneuses se fixer avec admiration sur le bel enfant qu'elle accompagnait, et qu'on prenait pour le sien. Parfois, elle en rougissait un peu, se rappelant combien étaient loin les jours où elle était mère pour tout de bon ; le plus souvent elle souriait, et regardait ensuite avec plus de tendresse encore le petit être qui lui promettait, sur le déclin de la vie, tant de joies délicieuses.

Un matin, en sortant de la maison de sa fille encore endormie, madame Dannault trouva son gendre sous la porte cochère. Sur-

pris de voir là sa belle-mère à une heure aussi indue, il fut mis tout à coup au courant de ces promenades qu'il ignorait, ayant pris l'habitude de travailler à la bibliothèque pendant la matinée.

— J'irai vous retrouver là-bas quelque jour, dit-il en souriant ; vous me donnez appétit de verdure, et ce jour-là je vous ramènerai déjeuner à la maison. Ce sera mon école buissonnière.

Flavie sourit, lui fit un signe de tête et le quitta ; il regarda pendant un instant s'éloigner ce petit groupe qui représentait la famille presque entière.

Presque ! Si Julie l'eût voulu, avec quelle joie intime et profonde ce travailleur sérieux, ce penseur à l'esprit ouvert, au cœur bienveillant, eût réuni toutes les richesses de son foyer dans le petit espace que ses bras pouvaient enserrer ! Mais ce rêve jadis caressé s'était évanoui peu à peu, comme une buée légère sur les carreaux transparents ; de même, il s'était aussi condensé en quelques gouttes glacées que Marcel avait senties retomber sur son cœur lorsqu'il avait dû s'avouer que le mariage, tel qu'il lui était échu, ne serait pour lui ni un but ni un refuge, mais seulement une étape sur la route de la vie. Moins chez lui que jamais, dans cette demeure pleine de visages étrangers, à peine entrevue, il éprouvait souvent les impressions d'un visiteur, et parfois celles d'un trouble-fête.

Il traversait le parc Monceau, sous les allées, au milieu des cris d'oiseaux qui éclataient dans la verdure nouvelle, songeant avec mélancolie au présent, se défendant avec une certaine appréhension de penser à l'avenir, lorsqu'une impression de calme et de fraîcheur délicieuse lui vint tout à coup avec un souvenir.

Les Ormes ! Oui, c'était aux Ormes qu'il avait connu la plénitude de la vie intellectuelle et morale. Non pas pendant les premiers temps troublés de son mariage, lors de sa courte lune de miel, mais durant l'été qui venait de s'écouler, lorsque contraint de régler avec Flavie les affaires de la succession de M. Dannault, il avait passé près d'elle quatre ou cinq journées délicieuses. Julie était restée à Cabourg, choisi par elle comme une sorte de plage demi-deuil, plus décente que Trouville, vu la circonstance qui l'obligeait à s'envelopper de crêpe anglais ; rien n'avait troublé la paix profonde, le repos moral absolu qu'il avait trouvé sous les allées de hêtres du petit château.

Les Ormes et Flavie se complétaient l'un par l'autre ; ces grands arbres, ces larges prairies baignées de soleil, cette eau claire qui coulait sans fracas, portant sur son parcours la joie et la vie, – le visage calme et doux de la maîtresse de ce lieu, son cœur généreux ouvert à toutes les grandes impressions, à toutes les pitiés, à toutes les belles tendresses, – voilà ce qui était le repos, voilà ce qui était le bonheur ! Près de Flavie, tout était harmonie et bien-être ; point de notes discordantes, point de tons criards, point de bruits inutiles ; la vie s'accomplissait sous ses auspices avec la régularité que lui impose la nature, sans ponctualité méticuleuse ou gênante, mais dans un ordre parfait. Marcel sentait qu'aux Ormes et près de Flavie, la vieillesse et la mort elle-même ne seraient pas à craindre ; elles viendraient en leur temps, avec la calme majesté des automnes, il les accepterait sans effort, avec la résignation des feuilles, qui, après avoir vécu et frissonné tout l'été, tombent lorsque la vie s'est retirée d'elles.

Tout en songeant, Avellin avait pris machinalement le chemin de la Bibliothèque ; arrivé près de la Madeleine, il s'arrêta,

comme s'il sortait d'un rêve, et regarda autour de lui.

Il se trouvait au milieu d'un amoncellement prodigieux de fleurs et de verdure. Les bottes de roses, de myosotis, de réséda, formaient à hauteur d'homme une double haie protégée contre un soleil trop ardent par les toits des étals peints en vert. Sur ce fond délicat, comme les teintes d'un tapis oriental, se détachaient les calices superbes des grandes tulipes au coloris éclatant. De leurs brillantes robes de satin flambaient des nuances riches et veloutées, semblables aux flammes d'un punch idéal. Les pivoines s'entassaient à terre par brassées, comme des ballots de soie rouge ou rose, et partout, disséminés jusque sous les pieds des passants, s'étalaient des pots de fleurs de toutes tailles, tantôt offrant à portée de la main des roses larges comme des soucoupes et chiffonnées comme du papier de soie, tantôt tapissant le sol de rosiers nains, aussi nombreux qu'un essaim d'abeilles. Autour de cet amas de couleurs tendres ou violentes, la famille distinguée des plantes de serre formait un cadre capricieux, découpé en mille dentelures variées, d'une élégance incomparable.

Une foule presque mondaine s'agitait là, malgré l'heure encore matinale, des jeunes femmes en quête d'une décoration pour leur salon ou des amoureux qui venaient commander un bouquet. Les robes de teintes demi-claires et les grandes ombrelles bariolées donnaient l'impression du mouvement, au milieu de l'immobilité des bouquets. Les marchandes, pour les montrer, faisaient voltiger les rosiers et les pélargoniums, si bien qu'une intensité joyeuse de vie sortait de tout ce que pouvait embrasser le regard.

Avellin contemplait ce tableau de l'air d'un homme qui fait une découverte là où il croyait tout connaître depuis longtemps. Depuis tant d'années, comment n'avait-il jamais eu l'idée de se

donner cette fête des sens délicats ? Vingt fois il était passé par là, sans y voir autre chose qu'un marché aux fleurs ; pourquoi aujourd'hui était-il ébloui de la poésie à la fois naturelle et mondaine, du charme évident et compliqué pourtant de spectacle essentiellement parisien ?

Son esprit interrogé lui répondit les deux noms qui depuis une heure l'accompagnaient en le berçant comme une musique : Flavie, les Ormes, Le besoin de verdure et de fleurs qui faisait du parterre de Normandie une vaste corbeille aux parfums discrets et changeants, qui transformait le salon parisien de madame Dannault en une serre, ce goût irrésistible pour le feuillage vivant et la fleur odorante, c'était une part même de la personnalité de Flavie ; c'est ce qui faisait de sa demeure, quelque part qu'elle habitât, une chose particulière, impossible à imiter.

Un sourire éclaira le visage sévère d'Avellin, pendant qu'il choisissait quelques roses à l'étal le plus engageant : le sort conspirait contre lui ; ces couleurs et ces parfums l'avaient grisé ; tant pis pour la Bibliothèque, il n'irait pas ce jour-là. Son bouquet à la main, il monta dans une calèche à quatre places, qui passait, et se fit conduire à Saint-James. Jamais il ne s'était senti si jeune. Les roses qu'il tenait embaumaient l'air autour de lui, le gai soleil faisait danser les couleurs du prisme dans les gouttes d'eau de la fontaine, sur la place de la Concorde ; les feuilles encore neuves, à peine déroulées, des arbres dans les Champs-Élysées, frissonnaient sous le vent tiède et léger avec un air de gaieté qui le gagnait sans qu'il sût pourquoi. Les Ormes lui trottaient dans la tête, pendant que le cheval montait l'avenue, vers l'Arc de triomphe ; tout en se laissant voiturer, il essayait de se rappeler si c'était à droite ou à gauche que l'on tournait pour aller au moulin

après avoir passé le petit pont… Il s'aperçut de sa préoccupation, et se mit à rire ; ce jour-là, il avait décidément la cervelle à l'envers, mais après tout ce n'était pas un crime que de se donner congé.

Il avait traversé le Bois, le cocher tournait lentement autour de l'étang de Bagatelle, et Marcel n'apercevait rien qui ressemblât à la nourrice de son fils ; une tristesse soudaine lui tomba sur le cœur.

Faudrait-il s'en revenir, ses roses à la main, sans avoir trouvé ceux qu'il cherchait ? Il lui sembla qu'un vent froid venait de s'élever entre les arbres, et que le soleil s'était caché sous un nuage. Non, cependant : la surface de la pièce d'eau se ridait sous un souffle presque insensible, et les ombres des promeneurs se projetaient en taches foncées sur le sable du sentier… Au détour d'un massif, Avellin aperçut le petit groupe ; il fallait de bons yeux pour le découvrir, car les deux femmes cachées à demi dans la tendre verdure étaient encore bien loin, au bout de l'étang ; il sauta à terre, et se dirigea vers le banc.

Madame Dannault rêvait, pendant que la nourrice chantonnait à demi-voix une chanson patoise, qui berçait de son rythme somnolent l'enfant et la chanteuse elle-même. Les yeux perdus un peu haut, entre le lac et le ciel, Flavie pensait vaguement à beaucoup de choses passées, sans s'arrêter à aucune. Malgré les tristesses de son âme, elle sentait depuis quelque temps sourdre en elle une joie latente, dont l'origine restait mystérieuse pour elle-même. L'air était meilleur à respirer, son sommeil était plus facile, elle aimait son appartement nouveau ; ses amis qu'elle avait revus pendant l'hiver se montraient pour elle pleins d'attentions délicates ; madame Lenoissy, n'étant plus gênée par la pré-

sence de M. Dannault, avait resserré bien vite les liens d'une affection déjà si ancienne, et qui s'était fondue en une délicieuse intimité, telle que seules peuvent la connaître les femmes qui ont beaucoup souffert, lorsqu'elles se savent dignes l'une de l'autre. Toutes ces jouissances et le printemps, si doux, si prodigue de vie et de bonheur, mettaient du soleil dans le cœur de Flavie.

— Je vais donc être heureuse ? se demandait-elle avec une joie inquiète. Et Julie qui est gentille et qui n'est pas du tout jalouse de l'enfant, qui me permet de le promener tous les jours…

Un sourire d'une extrême douceur flottait sur le visage de madame Dannault, et Marcel qui s'approchait en fut ébloui. De combien de renoncements avait dû se composer la paix intérieure qui donnait tant de charme à cette figure idéale, dont l'expression était si jeune et si tendre ! Il s'arrêta à deux pas, et ce mouvement attira l'attention de la nourrice, qui poussa un petit cri d'étonnement.

— C'est moi, en effet, dit Avellin en s'approchant. Il faisait si beau que je n'ai pu y tenir. Au lieu d'aller travailler, je suis venu vous rejoindre. Si vous saviez quelle masse de fleurs il y avait à la Madeleine ! On ne pouvait plus passer, c'est ce qui m'a arrêté. Voici la preuve de ma faiblesse.

Il donna à Flavie les roses qu'il avait apportées pour elle, et qui commençaient déjà à se faner, en répandant une odeur musquée très douce. Elle le remercia d'un mot et les attacha à son corsage, sous son mantelet de cachemire.

— Je ne pensais plus que vous êtes en deuil, fit-il un peu ennuyé de n'y avoir pas songé plus tôt. Mais cela ne fait rien, vous les cacherez, et vous en aurez le parfum tout de même.

Il s'assit sur le banc, près de madame Dannault, qui se rangea un peu pour lui faire place. Son arrivée avait tout à fait réveillé Pierre, qui voulut s'exercer à marcher, en s'accrochant aux genoux des grandes personnes. La conversation tomba : la tiédeur de l'air et le reflet du soleil sur l'eau répandaient une langueur somnolente, et puis l'état paisible et doux des esprits ne nécessitait point de discours entre Flavie et son gendre.

— Déjà onze heures et demie ! fit Marcel qui eut l'air de se réveiller en sursaut et qui regarda sa montre. Il est temps de rentrer ; vous déjeunez avec nous, n'est-ce pas ?

— Rentrons toujours, répondit madame Dannault, nous verrons ensuite.

Marcel fit avancer la calèche, et ils retournèrent vers Paris. Comme ils traversaient l'espace sablé qui s'étend devant la porte de Neuilly, ils rencontrèrent un cavalier qui salua Flavie au passage.

— Vous connaissez ce monsieur ? demanda-t-elle à Marcel.

— Non ; et vous ?

— Je crois l'avoir vu chez vous, reprit-elle, avec une nuance d'embarras ; c'est, je pense, M. de Liotais…

— Un des jeunes amis de Julie, répondit Avellin avec un sourire légèrement railleur ; je suis loin de les connaître tous, vous savez.

Tout à coup Flavie se rappela le soir de son arrivée et l'impression pénible qu'elle avait alors éprouvée. C'était bien Liotais ; elle reconnaissait maintenant l'expression hautaine et troublée de ce

beau visage encore si jeune. Plusieurs fois elle l'avait revu, sans avoir jamais l'occasion de lui parler, tant il semblait gêné en sa présence. La joie tranquille qu'elle avait éprouvée jusque-là disparut soudain, chassée par le souvenir des hommes que recevait sa fille, et qui en général ne lui plaisaient point.

— Je ne vois pas assez la société de Julie, se dit-elle avec reproche ; j'ai négligé mes devoirs.

Une sorte de besoin de se punir la saisit : elle eut envie de s'imposer une mortification ; c'en serait une de rentrer chez elle et d'y déjeuner seule. Prétextant une lettre à écrire, elle déclara ses intentions à son gendre, qui en fut très désappointé. Ils étaient tout près de la maison ; pendant qu'il insistait pour la faire changer d'avis, madame Dannault sentit sur elle un regard qui la gênait ; elle leva les yeux et aperçut sur le trottoir de la rotonde, en face d'elle, madame Tirouin qui l'examinait avec une véritable curiosité, sans paraître, d'ailleurs, la reconnaître autrement.

— Je vous assure, dit Flavie à Marcel, qu'il faut que je rentre chez moi.

— Soit ; alors, fit-il, c'est moi qui vais chez vous. Nourrice, vous direz à madame que je déjeune chez madame Dannault.

Il aida la nourrice à descendre, puis remonta gaiement, s'assit à côté de sa belle-mère, et la calèche se remit en route. Les roses de Marcel, qui s'étaient détachées, se trouvaient sur les genoux de Flavie ; elle les respira doucement et les laissa tomber. Involontairement elle tourna la tête vers l'endroit où elle avait vu « l'amie de tout le monde »… Celle-ci, restée à la même place, paraissait attendre le passage de quelque omnibus.

La calèche disparut, et madame Tirouin, enfoncée dans ses méditations, se mit à poursuivre une idée si compliquée que de peur de troubler ses hautes conceptions, elle rentra chez elle en fiacre.

q

Chapitre 15

A tout bon général qui d'ailleurs ne se sent point trop pressé par les circonstances, il faut un certain temps pour développer ses plans d'une façon satisfaisante. C'est pourquoi madame Tirouin laissa s'écouler quatre ou cinq jours avant de se présenter chez Julie. Un bizarre sentiment de rage mal définie l'animait contre madame Dannault ; l'amie de tout le monde éprouvait le besoin de se venger. Se venger de quoi ? Pourquoi ? Et par quelle faveur spéciale était-ce Flavie qui devait être la victime de cette vengeance générale contre une société qui n'avait pas offert à madame Tirouin la place que celle-ci se serait crue en droit de réclamer ? Qui pourra jamais dire la loi mystérieuse en vertu de laquelle certains agneaux sont désignés pour la boucherie, alors que d'autres vivent en paix dans les pâturages ? Flavie avait été élue pour le couteau par la vengeance d'une femme à laquelle elle n'avait jamais fait que du bien. D'aucuns prétendent que la Providence donne le secret de ses prédilections en accablant de misères ceux qu'elle a désignés pour le paradis ; à ce compte-la, Flavie devait avoir une place au premier rang, quand viendrait le jour de la répartition générale.

Un jour, vers cinq heures, Marcel, après une longue séance de bibliothèque, éprouva tout à coup une grande soif d'air pur et de jour lumineux. Le souvenir de l'heure ensoleillée qu'il avait passée l'autre jour près des étangs de Saint-James y était sans doute pour une grosse part. Tout en rêvant de hauts peupliers au feuillage diaphane, il avait traversé la place de l'Étoile et se dirigeait vers l'entrée du Bois, lorsqu'il vit venir à lui une mignonne victoria, qu'il crut reconnaître. Il eût dû la reconnaître en effet, car c'était la sienne, ou du moins celle qu'il hébergeait sous la remise nouvellement adjointe à son appartement ; mais il l'avait si peu vue, qu'il avait le droit de l'oublier. S'était-il jamais assis sur les coussins moelleux de cet équipage ? Il n'en était pas sûr en vérité, et d'ailleurs la chose avait peu d'importance. Julie, qui par la mort de son père avait vu doubler sa fortune personnelle, avait exprimé l'intention d'avoir un cheval et deux voitures ; Marcel n'avait point fait d'objection ; pourquoi en eût-il fait ? Donc, il avait octroyé la victoria et le coupé, assez gracieusement même, faut-il dire pour lui rendre justice.

Mais, entre deux mille, il n'eût certainement pas reconnu l'équipage dont le reçu était dans son secrétaire, si le sentiment de la propriété n'eût été réveillé en lui par la vue de sa femme, correctement assise, un coussin brodé derrière le dos, dans l'élégante petite voiture. Julie était d'une fraîcheur éclatante, si éclatante en vérité que Marcel, se rappelant qu'il portait un lorgnon, dut en même temps faire un petit effort pour ne point l'appliquer à ses yeux, afin d'y voir plus clair. Il regarda sa femme avec plus d'attention, et fut émerveillé de l'éclat de son teint. Assurément, elle était d'un coloris moins parfait dans le jour atténué de leur appartement ; l'âme sans fard de Marcel Avellin supposa que le grand air avivait les couleurs de la jeune femme et lui donnait ce

merveilleux brillant. Il portait la main à son chapeau pour la saluer, et se préparait par la pensée à prendre place à son côté pour rentrer chez lui, lorsqu'il remarqua un jeune et beau cavalier, qui, retenu en arrière un instant, venait de se rapprocher de la Victoria, et s'inclinait respectueusement. Les chevaux avaient ralenti leur allure, au milieu du brouhaha élégant et habilement ordonné d'un superbe retour du Bois. Le jeune savant fronça légèrement le sourcil ; quelque chose qu'il n'eût pu définir le choquait dans cet entretien, presque confidentiel, sous les yeux de tout Paris. Il fit signe à son cocher d'arrêter sa bête, mais le cocher ne le vit pas ; c'était un cocher bien dressé, qui n'entendait que madame et n'avait point d'yeux pour les passants.

Marcel, debout sur le bord du trottoir, fit un pas en avant pour attirer le regard de sa femme. En ce moment, elle échangeait un adieu bref avec le cavalier qui l'accompagnait. Celui-ci s'inclina respectueusement, fit pirouetter son cheval qui couvrit Avellin d'un petit nuage de poussière et de fin gravier ; puis, prenant l'allée des cavaliers, il retourna au petit galop vers le Bois pendant que le cocher, rendant la main, filait grand train vers le parc Monceau.

Julie n'avait pas vu son mari qui, resté sur le trottoir, la suivait des yeux avec un sentiment malaisé à définir, d'autant plus que dans le jeune homme qui caracolait si brillamment à son côté il avait reconnu celui qu'il avait rencontré l'autre matin en revenant avec Flavie. Julie ayant passé tout près de lui, cette fois il put s'assurer que la fraîcheur dont il avait été surpris était tout artificielle. Et puis, être couvert de poussière et recevoir des petits cailloux dans les yeux, grâce à un monsieur qui attirait l'attention de sa femme au point de l'empêcher de le voir, c'était as-

sez pour déranger un tant soit peu l'équilibre des pensées d'un homme qui arrive tout droit de la Bibliothèque. Avellin ne poussa point sa promenade plus avant ; une sourde colère grandissait peu à peu en lui comme les roulements d'abord lointains d'un orage qui s'approche.

Qu'était-il dans sa maison ? Cette question qu'il ne s'était jamais faite clairement se posa devant lui avec une inflexible cruauté, et le passé lui répondit pour le présent. Il n'avait jamais joué de rôle prépondérant dans sa demeure ; maintenant il se trouvait relégué dans l'emploi de simple comparse. Passe encore, si Julie lui avait témoigné une affection sincère ; Marcel avait assez le sentiment de sa haute valeur pour dédaigner les choses purement extérieures ; mais depuis fort longtemps, – depuis la naissance de Pierre, – la jeune femme avait subi plutôt qu'accepté la tendresse de son mari… Tout d'un coup, les yeux d'Avellin se dessillèrent, et il s'aperçut que de jour en jour, poussé peu à peu hors de l'intimité par une pression lente et continue, il s'était laissé mettre au-delà de la vie de sa femme, dans les choses matérielles qui, pour lui, n'avaient pas d'importance.

— Il y a longtemps qu'elle ne m'aime plus ! se dit Marcel, frappé comme de la foudre. Une seconde pensée se présenta à son esprit, complément inévitable de la première : – Et moi, est-ce que je l'aime toujours ?

Le choc brusque de ces deux idées le terrassa. Le parc Monceau lui ouvrait ses grilles hospitalières ; il entra. Ses jambes se dérobaient littéralement sous lui. Marcel s'assit sans s'inquiéter du groupe de bonnes et d'enfants dont il était entouré, ôta son chapeau, passa son mouchoir sur son front et resta hébété.

En face de lui, sur les gazons de velours, la pluie scintillante des pommelles mobiles répandait la fraîcheur avec un joli mouvement de rotation ondoyante qui attirait et fascinait son regard. La poudre dorée de six heures du soir retombait avec lenteur sur les feuillages d'un vert encore tendre et délicat… Marcel se souvint tout à coup de la nuit où dans l'eau tremblotante du petit lac, à peu de distance de là, il avait vu se mirer deux étoiles… Un sentiment d'indéfinissable colère le secoua de la tête aux pieds. Il n'était plus question d'étoiles à présent.

Julie ne l'aimait plus ; c'était de toute évidence. L'avait-elle aimé ? Il ne le pensait pas. Et lui, l'avait-il jamais aimée ? Marcel descendit au fond de lui-même. S'il eût été un mondain, un viveur, épris de la chair, friand de jouissances matérielles, il se fût dit, avec un sourire de fatuité satisfaite : Évidemment !

Avellin ne se contentait pas à si bon compte ; pour un homme tel que lui, l'amour devait être autre chose que l'épanouissement passager d'une fantaisie sensuelle ; il avait vu dans l'amour l'accomplissement d'un rêve fait à deux, où les plus hautes aspirations de l'âme trouveraient à se satisfaire. Avait-il obtenu cela ? Non certes ! L'avait-il cherché ?

La vision du salon de M. et de madame Dannault, au moment où il avait demandé et obtenu la main de Julie, se présenta obstinément devant les yeux d'Avellin. Oui, il avait souhaité, oui, il avait cherché cette harmonie complète, cet équilibre parfait entre les sensations et les sentiments, qui est le bonheur. Il avait cru l'avoir trouvé. Sa conscience soudain inquiétée d'homme droit et loyal se dressa de toute sa hauteur au fond de lui-même et lui dit sévèrement :

— Tu n'as pas le droit de me soupçonner : sans amour, tu n'aurais jamais épousé cette jeune fille, si considérablement plus riche que toi !

Une accalmie se fit dans l'esprit de Marcel, et sa conscience satisfaite se recoucha de tout son long dans le silence. Il avait aimé Julie, c'était convenu ; elle l'avait sans doute aimé, – sans cela l'eût-elle épousé ? Elle n'était pas forcée de le choisir au milieu de tant d'adorateurs plus riches, plus jeunes, plus brillants. Était-ce cela l'amour d'une femme ? Marcel n'était pas très savant sur ce chapitre ; sa jeunesse studieuse l'avait garanti de la passion, tant pour lui-même que du côté des femmes. Il n'avait pas demandé à la vie autre chose que ces tendresses aimables, qui couvrent pour les hommes délicats la brutalité des liaisons de plaisir.

La passion ! Quel être de bonne foi avec lui-même oserait jurer qu'il n'a point désiré de l'éprouver et surtout d'en être l'objet ? N'est-ce pas elle qui vous arrache à toutes les mesquineries de l'existence, qui vous jette dans un monde idéal, fait de tortures inouïes et de jouissances surnaturelles ? Quel homme n'a rêvé d'être aimé passionnément, au-delà du possible, jusqu'à l'égarement, jusqu'au crime ? Souvent, presque toujours, il recule devant la réalisation de sa chimère. Quand la passion l'a pris corps à corps en lui disant : Tu m'appartiens ! il lui demande grâce, se montrant, suivant les circonstances, soit l'être faible qui n'ose pas, soit le vaillant qui ne transige point avec son devoir. Mais l'homme honnête, convaincu, qui fait ce qu'on est convenu d'appeler un mariage d'amour, a certainement souhaité autre chose et mieux que d'avoir dans ses bras une jeune fille pure ; il a

espéré boire la coupe de l'ivresse morale aussi bien que celle des sens.

Non, Marcel n'avait pas connu la passion près de Julie, et elle – il le sentait maintenant – ne l'avait point aimé. C'est pour cela qu'entre eux le lien s'était relâché comme ces rubans enlacés par une main paresseuse qui tombent mollement, séparés sans avoir été réellement noués. Était-ce fini ? Ne fallait-il pas essayer de resserrer étroitement le seul nœud qui pût honorablement conduire à une vieillesse heureuse deux êtres liés par la loi et les convenances ?

À cette pensée, Marcel sentit monter à ses lèvres la nausée d'un suprême dégoût ; c'était pour lui une impression nouvelle, et il la ressentit comme une chose d'habitude. Jamais la femme peinte et fardée qu'il avait vue passer tout à l'heure dans cette voiture, qui était la sienne, préoccupée d'un homme qui n'était pas lui, jamais cette femme ne pourrait lui inspirer le sentiment d'une douceur indicible, pénétrant, enivrant, qu'il sentait s'infiltrer en lui comme le regret d'une chose chère, à jamais perdue… L'avait-il connu, ce sentiment ? Sa mémoire lui répondait non, et son cœur lui disait oui.

Mais il secoua cette impression douce et morbide ; il ne s'agissait point de cela. Avec la précision d'un mathématicien qui, réveillé du sommeil et de la rêverie, jette les yeux sur ses chiffres et plonge aussitôt au plus épais de la difficulté, il se posa deux axiomes : – Je ne puis admettre que Julie se peigne le visage ; il ne faut pas qu'elle s'affiche avec des jeunes gens.

Il remit son chapeau et retourna d'un pas ferme vers son logis. Madame n'était pas rentrée, et il y avait du monde à dîner. Mar-

cel savait fort bien qu'il n'avait invité personne. Ce n'était pas la première fois qu'il lui arrivait d'être ainsi omis sur la liste des invités de sa femme ; il était prévenu d'ordinaire par la vue de son habit noir étendu sur son lit afin d'attirer plus sûrement son regard. Aujourd'hui, ce qu'il avait accepté souvent lui parut une intolérable violation de ses droits. Il sonna, donna ordre d'annoncer à madame qu'il dînait en ville, et reboutonna son pardessus. Comme il sortait de la porte cochère, il se trouva face à face avec Julie qui rentrait.

— Nous avons du monde à dîner, lui dit-elle avec assez de bonne grâce ; elle se sentait jolie et de bonne humeur. Il la regarda plus attentivement encore, et s'aperçut qu'elle était sensiblement plus blonde qu'auparavant. La colère qui grondait en lui tomba soudain sous le coup d'une sorte de compassion.

— Vous ne m'aviez pas prévenu, dit-il avec un peu de froideur, j'ai pris un engagement…

Madame Avellin fort surprise regarda curieusement son mari. Il dînait en ville ? Sans l'annoncer d'avance ? C'était là une habitude à ne pas la lui laisser prendre. Un mari fait bien dans un dîner privé, en face de la maîtresse de la maison, derrière la corbeille de roses et de lilas blanc ; ôtez le mari, l'ordonnance de la table est toute troublée.

— Est-ce que vous ne pourriez pas remettre ? demanda-t-elle avec un joli sourire. Il fit un signe de tête négatif ; elle se mordit les lèvres. Le cocher passa devant eux, en ramenant au pas la victoria légèrement poudreuse ; Marcel songea à la scène de l'avenue, et un peu de couleur monta à ses joues.

— Ce monsieur, dit-il, avec qui vous causiez tantôt en revenant du Bois… – Julie leva ses sourcils d'un air interrogateur, – ce jeune homme qui monte à cheval, est-il au nombre de vos convives ?

Madame Avellin ne put s'empêcher de rougir sous son teint artificiel.

— Monsieur de Liotais ? fit-elle d'une voix moins assurée ; oui, pourquoi ?

— Parce que je l'ai vu tout à l'heure causer avec vous, et j'ai pensé qu'il était fort de vos amis. Vous ne me l'avez pas encore présenté ?

— Je voulais le faire ce soir, répondit-elle. Elle avait repris son assurance, quoique son cœur battit encore un peu trop vite. – Mais puisque vous dînez en ville…

Elle lui fit un petit signe de tête avec un gracieux sourire, et entra dans la maison. Marcel hésita, se demandant s'il la suivrait, puis, mieux avisé, descendit le boulevard et se rendit chez sa belle-mère.

Celle-ci fut surprise de le voir à une telle heure, et plus encore de s'entendre demander à dîner ; elle pensa qu'il devait s'être passé quelque chose d'insolite, et elle ordonna d'ajouter un couvert en face d'elle dans la salle à manger. C'est là, dans la douceur d'un entretien paisible, où nul ressaut inattendu ne venait cahoter ses pensées, que Marcel exprima en même temps à sa belle-mère et à lui-même les sentiments fort confus jusque-là qui l'agitaient en ce jour.

— Je comprends, dit-il pour conclure, que Julie aime le monde ; j'admets qu'elle soit un peu coquette, mais il m'est désagréable d'avoir à dîner chez moi des gens que je ne connais pas, d'être un étranger pour mon propre cocher, et de voir ma femme se mettre du blanc sur le front, du noir sur les yeux, du rouge sur les lèvres et du jaune sur les cheveux !

Flavie resta silencieuse. La vieille Agathe qui avait desservi sans fracas alluma la lampe de la suspension, puis referma la porte ; un souffle de vent très léger venait par la fenêtre entrouverte. Marcel, qui s'était animé en prononçant son petit réquisitoire, se sentit tout à coup rafraîchi et calmé.

— Cela ressemble aux Ormes, dit-il en promenant son regard autour de lui.

Madame Dannault respira plus aisément.

— Cela ressemble aux Ormes, dit-elle, parce que c'est la même disposition ; au fond, rien de moins semblable… Quel malheur que Julie n'aime pas la campagne !

— En effet, reprit Avellin ; si elle partageait nos goûts, je n'aurais pas à vous compter mes doléances, et à vous effaroucher par mes sorties un peu brutales… Mais véritablement, est-il admissible… Je vous demande pardon, j'allais recommencer. Après un silence, il ajouta : – Connaissez-vous ce M. de Liotais que nous avons rencontré ensemble l'autre jour ?

Flavie n'avait garde de l'avoir oublié, elle s'en était même assez préoccupée pour prendre des informations sur le jeune homme, auprès de madame Lenoissy, qui savait tout et qui connaissait tout le monde.

— Je l'ai vu une fois, dit madame Dannault avec un peu de gêne. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Il a dîné ce soir chez nous, répondit Marcel. C'est bien le moins que je sache avec qui l'on me fait dîner ! Julie le voit beaucoup, je crois ; c'est un beau garçon qui monte bien à cheval. Savez-vous quelque chose sur lui ou sa famille ?

Madame Dannault répéta ce qu'elle avait appris. De Liotais se trouvait, à vingt-deux ans, maître d'une fortune considérable. Pas de parents, pas de liaison officielle ; quelques incursions dans le monde de la galanterie, telles qu'on se les doit à soi-même ; aimant la musique et les chevaux ; pas joueur. C'était assez complet, et peu de mères s'inquiètent d'en savoir davantage quand il s'agit de marier leur fille.

Marcel écouta ces renseignements d'un air grave, puis peu après se retira, sur la promesse que lui fit sa belle-mère de voir Julie dans l'après-midi du lendemain pour lui parler raison.

q

Chapitre 16

Les fenêtres de l'appartement d'Avellin étaient brillamment éclairées, Julie tenait cour plénière. Un sentiment de rage mordit le cœur du mari, mais il dut s'avouer que si c'était de la colère, ce n'était pas de la jalousie. Non, il n'était pas jaloux, dans le sens véritable du mot ; aussi longtemps qu'il avait cru sa femme attachée à l'époux qu'elle avait librement choisi, il eût rougi d'être ja-

loux. Mais ce qu'il avait vu le jour même lui inspirait à la fois la méfiance et la colère.

Il entra avec sa clef, sans rencontrer personne ; les domestiques à l'office achevaient de dîner ; la nourrice seule gardait l'enfant dans la chambre fraîche. Le père se pencha sur le petit dormeur, et le regarda un instant avec un sentiment voisin de la tristesse, puis il se retira dans son cabinet de travail.

On causait au salon, la voix de Julie jetait parfois un éclat de rire comme une fusée. Deux ou trois visiteurs se retirèrent emmenant leurs femmes, puis deux autres. N'entendant plus de bruit, Marcel pensa que tout le monde était parti. Après un instant d'hésitation, il ouvrit sa porte et se tint sur le seuil.

Julie était bien jeune, pensait-il ; avait-il fait tout ce qui était nécessaire pour gagner son cœur ? Peut-être n'était-elle coupable, après tout, que d'un pur enfantillage, une innocente coquetterie…

— Si elle veut m'entendre, pensa-t-il tout ému par la douceur d'une réconciliation possible, probable, – j'enverrai demain matin un mot à madame Dannault pour la prier de ne rien dire…

Il semblait à Marcel que sa femme ne pouvait manquer de le comprendre. Un peu séparés par des goûts divers et des occupations incompatibles, ils se réuniraient dans une tendresse commune pour l'enfant, et eux-mêmes, qui les empêcherait de s'aimer ? Tout cela n'était qu'un malentendu.

Il avait passé par la salle à manger et le premier salon, se préparant à traverser le second salon pour frapper à la porte de Ju-

lie, lorsqu'il vit se dresser devant lui un habit noir. Inexprimablement surpris, il s'arrêta net.

Julie, enfoncée dans un fauteuil, s'était redressée brusquement et le regardait d'un air dur, les yeux brillants, les joues pâles, les lèvres entrouvertes. M. de Liotais très pâle aussi, mais irréprochablement correct dans son attitude, avait mis la main sur son chapeau, prêt à s'incliner.

— Vous étiez là ! fit Julie d'une voix rauque. Les sons avaient peine à sortir de ses lèvres desséchées par la terreur.

— Je vous croyais seule, répondit Marcel sans la regarder. Veuillez me présenter notre hôte.

— M. de Liotais, mon mari… dit la jeune femme, qui se leva et renvoya derrière elle les plis de sa traîne par un geste trop nerveux.

Les deux hommes s'inclinèrent cérémonieusement.

— Je m'étais attardé, fit Liotais, je vous prie d'agréer mes excuses, madame.

Julie inclina la tête sans répondre. Une gêne horrible pesait sur ces trois personnages. Le jeune homme, après avoir salué Marcel, se trouvait déjà près de la porte, quand madame Avellin, sentant l'esprit de révolte gronder en elle, se redressa tout à coup d'un air de défi. La couleur était revenue à ses lèvres, et d'une voix très nette : – À demain, dit-elle, nous nous verrons au bois, comme à l'ordinaire, n'est-ce pas, cher monsieur ?

Liotais se retourna et s'inclina encore une fois, puis son pas mourut à l'autre extrémité du salon, et une seconde après, la

porte de l'appartement se referma sur lui.

Julie avait écouté ces bruits avec une concentration extraordinaire. Quand elle fut assurée qu'ils étaient seuls, elle se retourna vers son mari, qu'elle regarda bien en face. Elle était superbe, dans sa robe de dentelle ouverte en carré, un peu trop ouverte, avec ses cheveux clairs, sa peau éclatante et ses yeux d'escarboucle.

— Monsieur, fit-elle, je ne veux pas qu'on m'espionne.

Marcel, frappé dans sa dignité par l'injuste soupçon, se dressa de toute sa hauteur.

— Et moi, madame, dit-il, je ne veux pas que l'on me trompe.

— Puisque vous écoutiez, vous savez bien que je ne vous trompe pas !

Elle lui jeta cela à la face comme un soufflet.

— Je n'ai pas écouté, je n'ai pas entendu, vous me faites une injure, et vous le savez ! riposta Marcel indigné, mais encore maître de lui-même. Je venais ici porteur de paroles de paix…

— Nous étions donc en guerre ? fit Julie avec un rire dédaigneux.

— J'avais quelques reproches à vous faire, continua son mari sans prendre garde à cette interruption ; je voulais vous dire, par exemple, que vos toilettes, votre apparence générale, votre tenue au dehors ne sont pas celles d'une femme sérieuse…

— Je ne suis pas une femme sérieuse ! dit-elle d'un ton moqueur.

— Soit, je suis un homme sérieux, moi, et j'ai le droit d'exiger que ma femme soit respectée… Encore faut-il qu'elle paraisse respectable ! Eh bien, toutes ces paroles méritées, je m'étais dit qu'elles vous sembleraient sévères, et au lieu de vous les infliger, je venais vous demander… Mais à quoi bon vous parler de ces choses maintenant ! Votre attitude me crée de nouveaux devoirs, et aussi de nouveaux droits.

— Vous êtes jaloux ? dit Julie avec cet intolérable persiflage qui la rendait si cruellement insolente.

Marcel éprouva une douleur horrible. Que pouvait-il répondre à cette femme ? Quoi qu'il eût à lui dire, il ne parviendrait pas à le lui faire comprendre ! Elle ne voulait pas, – hélas ! elle ne pouvait pas ! Ce n'était pas, comme il le supposait tout à l'heure, une enfant rebelle, c'était une femme méchante, réfractaire aux bons sentiments comme à toute discipline.

— Non, reprit-il en se calmant par la force de sa volonté ; je ne suis pas jaloux, mais je ne veux pas qu'on plaisante avec l'honneur et la dignité de mon nom. Il ne convient pas qu'un jeune homme reste seul avec vous si tard ; il ne convient pas que vous lui permettiez de vous parler publiquement, comme il le faisait tantôt, au retour du Bois… – Julie rougit de colère et déchira l'ourlet du mouchoir qu'elle pétrissait entre ses doigts. – II ne convient pas que vos cheveux soient de cette couleur tapageuse.

— Monsieur, fit Julie en reculant vers la porte de sa chambre comme une bête fauve vaincue.

— Vous m'entendrez, continua Marcel en étendant la main pour la retenir. Je veux que vous soyez une femme honorée, et

puisque vous n'avez pas su comprendre ce qu'il faut faire pour cela…

— Vous me l'apprendrez ? Je vous remercie de votre sollicitude, mais je n'ai pas besoin de maître.

— La loi vous en a donné un cependant ! fit Avellin, perdant enfin patience.

— Ce n'est pas ce qu'elle a fait de mieux ! répliqua Julie. Mais ce qu'a fait la loi, elle peut le défaire. La séparation existe…

— La séparation ! répéta Marcel atterré.

— N'est-ce pas ce que nous avons de mieux à attendre ? reprit la jeune femme avec une rage concentrée. Vous savez bien que je ne vous aime pas ! Nous avons fait une… le mot n'est pas poli, mais il est au moins sincère ; nous avons fait une bêtise en nous mariant, tâchons de la réparer.

— Vous n'y songez pas ! s'écria Marcel. Le monde, le scandale et l'enfant ?

D'un geste élégant Julie dispersa en l'air toutes ces choses dont elle avait si peu de souci.

— Réfléchissez, monsieur, dit-elle. Vous avez la nuit pour cela : cherchez le meilleur moyen de faire prononcer…

Il l'attira violemment à lui, et la fit tomber dans un fauteuil. Elle le regarda d'un air de haine, mais n'essaya pas de résister.

— Tu ne comprends donc rien, malheureuse enfant ! lui dit-il avec véhémence. Toute méchante que tu es, tu me fais pitié, et j'ai envie de te punir comme une élève indocile…

— Oh ! vous avez toujours été pédagogue ! murmura Julie entre ses dents.

— Pour te pardonner ensuite, tant tu es inconsciente dans l'énormité de ta faute. Tu crois que la séparation te donnera la liberté ? Tu seras l'esclave de tout le monde ! Des femmes qui consentiront à te recevoir, de celles qui refuseront de le faire, des hommes qui auront cessé de te respecter, de ceux qui te témoigneront des égards exagérés. Rien ne rend plus dépendant qu'une situation fausse, et quelle serait la tienne !

Il quitta le bras qu'il tenait, et qui tomba mollement sur la robe, comme une chose inerte.

— Et puis, reprit-il en se redressant, je tuerais le premier qui se permettrait…

— Jaloux ! répéta Julie de sa voix sifflante. Mon Dieu, mon cher, que vous êtes ridicule !

Les lustres et les candélabres allumés jetaient une grande nappe de clarté sur cet homme et cette femme seuls au milieu de ce vaste logis, préparé pour des fêtes. Marcel ressentit une épouvantable sensation de désespoir et d'obscurité l'étreindre, comme s'il plongeait dans un gouffre glacé.

— Nous nous verrons demain, dit-il en passant la main sur son front envahi par le vertige.

— À vos ordres ! répondit Julie, qui se leva sans hâte et rentra chez elle.

Marcel anéanti se laissa tomber sur un siège, mais presque aussitôt le pas d'un domestique venu pour éteindre les flam-

beaux, le ramena à la réalité. Il gagna sa chambre, s'assit devant son bureau, et resta là de longues heures, perdu dans un dédale d'impossibilités.

q

Chapitre 17

Le lendemain matin, après une nuit d'insomnie, il sortit de bonne heure, afin de prendre l'air. Un instinct secret, un besoin de sympathie et de consolation le poussait vers madame Dannault ; il sut se contraindre à ne point entrer chez elle. La scène de la veille nécessitait entre Julie et lui une explication nouvelle ; à quoi bon troubler Flavie par le récit de choses pénibles auxquelles nul remède n'était actuellement possible ? Il faut savoir véritablement aimer pour avoir le courage de se priver de consolations ; aucune preuve d'amitié peut-être n'est plus forte que le silence, quand on souffre, si l'on veut ménager les sentiments de ceux qu'on aime, alors qu'on devine leur sympathie si précieuse et si efficace. Marcel passa devant la maison qu'habitait sa belle-mère, leva vers les fenêtres ses yeux rougis et battus par les tristesses de la nuit, envoyant en même temps à la veuve esseulée, à la mère qu'attendaient de nouveaux chagrins, la tendresse et la confiance de son âme dévouée.

Ses rêveries, et aussi l'habitude de ses pas, le conduisirent à la Bibliothèque : il s'en fallait de quelques minutes qu'elle ne fût ouverte : Marcel se mit à arpenter la longue cour où l'herbe verdissait entre les pavés ; la petite fontaine ornée d'un gobelet attaché par une chaîne de fer attira sur ses lèvres un triste sourire. Que

de fois, tout enfant, il avait accompagné là son père ! Aux jours des vacances, à plus d'une reprise, il s'était désaltéré au vieux petit gobelet tout bosselé par des chocs répétés contre la pierre… La vie avait changé pour lui. Avec la vie, il avait appris la souffrance ; quel abîme séparait le mari de Julie de l'enfant heureux qui passait jadis sous cette porte !

Avec une sorte de respect, il mouilla ses lèvres au gobelet, comme si celui-ci avait contenu l'eau lustrale qui purifie, puis il laissa retomber les gouttelettes brillantes, qui ressemblaient à des larmes, et la tasse de fer alla choquer la pierre, comme jadis. La porte s'ouvrait, il entra et se dirigea vers sa place accoutumée. Julie ne serait pas visible avant midi, il travaillerait jusqu'à onze heures ; dans la paix et l'effort du travail, il ne pouvait que gagner en force et en courage.

Contre toutes ses habitudes, cependant, madame Avellin s'était réveillée de bonne heure. Elle non plus n'avait guère dormi, mais la colère et la haine seules avaient tenu compagnie à son insomnie. Révoltée par nature, elle pouvait moins que tout autre admettre l'autorité de son mari, qu'elle s'était appris à considérer comme un être à peu près nul. En effet, Marcel n'avait rien de ce qui distingue un homme aux yeux d'une mondaine émérite : sa modestie, sa science profonde, son tact qui lui faisait redouter le fracas et l'étalage, toutes ces qualités si rares se retournaient contre lui dans la lutte inégale où il était incessamment attaqué. Tant qu'elle n'avait regardé personne, madame Avellin s'était bornée à dédaigner son mari. Du jour où elle avait distingué Liotais, elle avait détesté Marcel. Non qu'elle eût rêvé une autre union plus conforme à ses goûts, elle n'allait pas si loin, et si elle se fût avoué sa véritable pensée, elle eût été obligée de convenir

que toute contrainte lui paraissant intolérable, l'élu de la veille eût risqué d'être l'ennemi du lendemain de par la grâce même du mariage. Julie eût voulu être libre de coqueter avec le jeune homme, de se faire ouvertement courtiser par lui ; elle n'allait pas jusqu'à l'amour, mais elle en aimait les préliminaires.

L'entretien qu'avait troublé Marcel n'était pas le premier de ce genre. Dans la pensée de Julie, c'était également loin d'être le dernier ; elle aimait à marcher à petits pas sur le bord de l'abîme ; y tomber ? Pourquoi donc ? L'adultère est un bien gros mot ! Et puis, pour peu qu'on y réfléchisse, il doit entraîner avec lui un cortège assommant de craintes, de précautions, de menus périls, pour la plupart ridicules ; Julie avait plongé son regard dans le crime, et s'était dit que ce serait bien incommode d'être criminelle… Pourquoi se créer des embarras superflus ?

Mais écouter, blottie au fond d'une chauffeuse, les paroles passionnées d'un homme jeune et élégant, recevoir le feu de ses regards, qui faisaient passer à fleur de peau un frisson délicieux, se dire qu'en étendant la main on le jetterait à ses pieds, étendre un peu cette main assez pour la laisser baiser, trop peu pour la laisser prendre, avoir les fines jouissances de la séduction sans en connaître les périls réels, voilà ce qui plaisait à Julie, ce qu'elle n'entendait pas qu'on lui retirât.

— Je ne fais aucun mal, se disait-elle ; de quel droit alors la troublait-on dans ses plaisirs, aussi innocents à ses yeux que ceux d'une chatte qui se chauffe en ronronnant au soleil d'avril ? Se faire courtiser par Liotais, ou un autre au besoin, – mais celui-là de préférence, – c'était le complément de la toilette exquise et laborieuse qu'elle accomplissait pendant des heures, au moyen des crayons, des fards, des poudres de toute espèce ; c'était une jouis-

sance comme celle de se voir blonde alors que la nature lui avait donné des cheveux châtains ; il lui fallait pour être heureuse l'une et l'autre gourmandise : celle de sa beauté perfectionnée et celle de l'hommage rendu à cette beauté.

En troublant cet état paisible où les aspirations de la jeune femme se réalisaient sans effort, Marcel avait provoqué une terrible colère, d'autant plus intense qu'il s'y mêlait un peu de honte. Les contes de fées sont peuplés de ces monstres qui dorment au fond des cavernes, ou qui rêvent paresseusement étendus sur les grèves ; pas méchants si leur repos n'est point troublé, point voraces si leur appétit est satisfait, mais féroces si leur tranquille béatitude reçoit la moindre atteinte. Chez Julie, ce monstre s'était réveillé ; l'imprudent qui le provoquait en serait la victime. Aussi, ce jour-là, levée avant dix heures, elle s'assit devant sa toilette avec les sourcils froncés d'une Hécate irritée.

Le timbre résonna.

— Si c'est monsieur, dit brièvement Julie à sa femme de chambre, vous direz que je ne suis pas levée.

Une voix féminine se fit entendre derrière la porte, insistant pour obtenir le passage.

— C'est madame Tirouin, dit la soubrette aux écoutes.

Les traits de Julie se détendirent. C'était une amie, celle-là ! La jeune femme n'avait pas perdu le souvenir des tendresses expansives dont l'environnait en toute occasion la mielleuse personne. Bienvenue, madame Tirouin ! Vous arrivez à l'heure propice, l'heure longtemps cherchée qu'on finit par trouver, pourvu qu'on ait assez de patience.

Ce fut d'abord une mélopée insaisissable et lente, comme certaines chansons arabes. Il y avait si longtemps qu'on ne s'était vu ! La vie est si compliquée, n'est-ce pas ? Mais le temps ne devait pas paraître long à la chère mignonne ! Fort belle d'ailleurs, plus belle que jamais ! Les yeux battus ? Pourquoi ? La maladie ? Mais la maladie avec cette carnation, ces épaules merveilleuses, c'était impossible ! Des chagrins alors ? Se pouvait-il que la terre portât un fléau capable de causer du chagrin à une si douce et si charmante personne ! Le bébé ? Non ? Pas malade, le bébé ? Ah ! tant mieux ! Quoi donc alors ?

Julie se mordit les lèvres. Il est sans doute bien doux de conter ses peines ; mais quand il y a un beau jeune homme au bout de la confidence, ce jeune homme se trouvât-il là tout à fait accidentellement, comme tel était le cas, l'expansion ne peut se départir d'une certaine réserve, et alors, ce n'est plus l'expansion. Elle pressa affectueusement la main de sa visiteuse et poussa un profond soupir. Par une transition, madame Tirouin passa au sujet qui l'amenait, mais en tournant autour avant d'entrer, comme il convient à toute personne prudente.

Cette chère madame Dannault, toujours belle ? Toujours bien portante ? Étonnamment bien conservée ! On ne lui donnerait pas trente-cinq ans ! Positivement ! Belle à faire des conquêtes.

Ici Julie leva légèrement les épaules.

— Positivement ! répéta l'amie en appuyant sur chaque syllabe. Figurez-vous, chère, l'autre jour, je me promenais, je vois passer une calèche, et dedans, une belle et charmante femme, fraîche comme le matin – c'était avant déjeuner, – l'air jeune et ému, pleine de grâce ; un homme élégant l'accompagnait en lui

parlant avec une affection, oh ! très touchante, je vous assure. Ils avaient l'air de deux amoureux ! Et c'était… je vous le donne en mille !

— Ma mère ? répliqua vivement Julie, dont le visage s'empourpra. Et qui avec elle ?

— Oh ! chère, rien d'extraordinaire… votre mari, tout simplement. Quoi de plus naturel ? C'était… attendez que je me rappelle… ce devait être lundi dernier. Est-ce qu'il a déjeuné chez vous ce jour-là ? Ils revenaient d'une promenade, je pense, car madame Dannault avait au corsage une poignée de roses merveilleuses, que son mantelet cachait mal.

Le visage de Julie s'était contracté, et ses yeux, devenus tout à fait noirs, fixaient sur la pelote garnie de dentelles une épingle capriote en forme de poignard, comme si la vue de cette épingle l'eût violemment tentée.

— Vous êtes sûre que c'était mon mari ? dit-elle sans détourner son regard méchant.

— Absolument sûre. Quoi ! cela vous étonne ? Et d'ailleurs madame Dannault est une femme beaucoup trop sévère dans ses allures pour se permettre de s'afficher avec un autre qu'un parent ou un très ancien ami… Son gendre, c'est tout naturel… Il y a entre eux beaucoup d'affection, je crois ? Vous êtes une heureuse femme. On ne voit pas tous les jours un gendre et une belle-mère qui se conviennent à ce point. Mais cela ne doit pas vous surprendre ; vous rappelez-vous, chère amie, le jour de votre mariage, quand vous m'avez dit : « Tout le monde sait que je me suis mariée pour faire plaisir à ma mère ! » Pauvre mignonne, vous ne croyiez pas si bien parler !

Les insinuations avaient fait place sans effort aux accusations hardies. Madame Avellin n'avait pas bronché ; le terrible mot : « s'afficher » avait passé sans provoquer de protestation ; désormais madame Tirouin pourrait tout dire. Elle dit tout, en effet, tout ce qu'elle croyait et tout ce qu'elle savait être un mensonge.

C'était pour elle une joie intense que de verser sur cette femme pure, jusqu'alors inattaquable, la fange d'une âme grossière et plus d'une fois coupable.

Quoi de plus blessant, en vérité, pour ceux dont les fautes ne se comptent plus, que de voir se dresser comme un reproche vivant des êtres sans tache, dont la vie honorable et honorée est la critique vivante des existences troubles et malsaines ? Il y a là une disparité choquante qui ne se saurait supporter. Comme on ne peut s'élever facilement à la hauteur de ces supériorités, il est bien plus simple d'abaisser celles-ci au niveau commun ; alors la calomnie choisit son moyen.

Tantôt elle emploie les insinuations détournées, souvent répétées. – Croyez-vous ? Oh ! je ne crois pas ! Cependant les apparences… certainement… mais c'est si invraisemblable ! Songez donc ! une réputation si ancienne et si bien établie ! On me l'a affirmé pourtant, mais vous comprenez bien… Et avec de telles phrases on ébranle doucement, prudemment, sans danger pour soi-même, la bonne renommée dont était couronné comme d'une auréole l'être innocent, qui a eu le malheur de rencontrer autour de lui d'autres êtres moins innocents, et plus ambitieux.

Un autre moyen plus hardi, c'est de lancer une belle grosse calomnie, qui éclate comme un obus au milieu du calme le plus complet. D'abord on se récrie : – C'est si absurde ! Et puis, les

bonnes amies aidant, la chose ne parait plus si déraisonnable ; elle a fait son trou, on l'a répétée, – pour en rire ou s'en scandaliser d'abord, mais on l'a répétée, – d'autres, qui n'ont d'intérêt ni pour ni contre, la colportent comme une simple curiosité, un fait divers de la morale, – et un beau matin M. X... ou madame Z... se réveillent déshonorés, sans que personne ne sache pourquoi ni comment.

Se défendre ? Impossible ! Que faire contre ceux qui vous accusent sans preuves ? D'abord on ne trouve jamais l'inventeur de la calomnie. Chacun retire son épingle du jeu et déclare qu'il n'a rien su, rien entendu. Se taire ? Évidemment ! Alors on court le risque de paraître écrasé sous le poids d'une vérité cruelle ; mais cela vaut mieux encore que de se battre contre des calomniateurs insaisissables et visqueux comme ces produits de la mer qui glissent entre les doigts et qui, surpris par le filet, fondent dans l'eau chaude, sans presque laisser de traces.

C'était bien ce qu'avait cherché madame Tirouin. Détruire la supériorité de Flavie. Pensez-y donc ! Une femme qui avait vécu jusqu'alors sans faire parler d'elle ! Il fallait bien qu'il y eût quelque chose ! Ce n'était pas seulement une haine personnelle qui la poussait à sa méchante action : c'était le besoin de démolir une idole. Pour certaines gens, on croirait vraiment que l'idéal est un univers où tout le monde serait également méprisable. Cet idéal était certainement celui d'une femme qui avait renoncé à la plupart des vertus, sans avoir le courage ni d'ailleurs le besoin de faire parade de tous les vices.

Julie écoutait en silence ces attaques dirigées contre sa mère. L'amour-propre une fois mis de côté, – et le sentiment de la solidarité familiale n'avait jamais existé chez elle qu'à un état rudi-

mentaire, – elle aussi n'était pas fâchée de voir descendre un peu Flavie du piédestal désobligeant où la plaçaient bon nombre de personnes ennuyeuses.

D'ailleurs, elle se rappelait – oui, elle se rappelait – mille choses anciennes : des échanges de paroles affectueuses entre Flavie et Marcel ; le soin que prenait celui-ci de tout ce qui touchait à celle-là ; l'évidente joie qu'ils éprouvaient à se trouver ensemble : tous ces traits isolés, mais positifs et véridiques, lui apparaissaient sous un jour nouveau. Marcel, ce professeur insupportable, et Flavie, cette sempiternelle grondeuse, ce bourreau de son enfance et de sa jeunesse ! Ah ! en vérité, c'était assez drôle !

Eux réellement coupables ? Non. Elle n'y croyait pas, elle n'y crut jamais une minute. Ceux qui accusent si aisément les autres de descendre dans les bas-fonds fangeux de l'existence y sont descendus eux-mêmes et savent qu'il n'en a pas coûté grand-chose à leurs scrupules. Mais celui ou celle qui n'a pas déchu n'accepte pas si facilement la supposition de l'infamie d'autrui. Ce sentiment, qui retient sur le seuil de la calomnie tel qui l'aura peut-être franchi demain, n'est pas toujours celui de la justice ou de la générosité, c'est souvent l'ignorance du mal non encore commis. Au contraire, ceux qui ont failli éprouvent une joie immense à se dire que les autres ne valent pas mieux qu'eux ; ils leur pardonneraient volontiers, ils les aimeraient même, à condition de leur arracher préalablement le masque de vertu qui leur attire la considération. Madame Tirouin appartenait à cette seconde catégorie d'individus, Julie faisait encore partie de la première.

Aussi ne répondait-elle pas un mot aux phrases entortillées de l'amie de tout le monde, derrière lesquelles elle sentait plus que

les affirmations apparentes.

Que Flavie préférât la société de son gendre à toute autre ? qu'en lui donnant sa fille elle eût satisfait le cher vœu de son cœur ? qu'elle eût été rencontrée avec lui en voiture découverte ? Quoi d'étonnant à tout cela ? Ce qui était condamnable, c'était l'intention prêtée à ces choses innocentes, et l'on n'attaque pas une intention.

D'ailleurs, Julie n'avait point envie de l'attaquer. Sans doute Flavie aimait beaucoup Marcel ; si la jeune femme avait assez aimé son mari ou sa mère pour être jalouse de l'un d'eux, elle en eût éprouvé de la jalousie ; mais le genre de jalousie dont elle était susceptible ne se rattachait à aucun sentiment affectueux. C'est par là que madame Tirouin tenait Julie ; celle-ci, qui n'avait jamais vécu que de vanité, ne pouvait admettre près d'elle un autre rayonnement que le sien ; mais si sa mère et son mari, ces deux antagonistes de son indépendance, se liguaient contre elle, ils devenaient l'ennemi contre lequel tous les moyens de combat sont bons.

Tout en écoutant madame Tirouin, qui semblait avoir en elle un inépuisable réservoir de paroles enveloppées et perfides, Julie piquait et retirait l'épingle capriote, comme si la pelote de soie eût été un cœur humain. L'amie de tout le monde baissa la voix alors, et raconta à demi-mot des histoires honteuses.

Elles n'étaient pas très rares, les mères qui mariaient leur fille à l'élu de leur cœur. On en connaissait des exemples ailleurs que dans le roman ; pauvres jeunes et charmantes femmes, sacrifiées monstrueusement ! Quoi d'étonnant à ce que, le cœur brisé, elles étendissent les bras, cherchant autour d'elle un appui, une conso-

lation morale ! Pouvait-on exiger que l'épouse restât fidèle au serment conjugal, alors que le mari le trahissait de la façon la plus impardonnable ? Le mari s'arroge le droit de tuer l'amant, c'est fort bien ; quel droit, en échange, donne-t-on à la femme deux fois outragée dans son respect filial et dans son amour légitime ?

II n'était plus question de Flavie maintenant, mais de Julie elle-même. Madame Tirouin, qui n'avait pourtant pas eu l'excuse d'une mère coupable, plaidait à cette heure sa propre cause, avec cette inconscience des êtres dépourvus de sens moral, qui ne voient qu'eux-mêmes dans tout événement, si éloigné qu'il puisse être. Sans raconter sa propre histoire, ce qui eût été trop long et assez délicat, elle s'attendrissait sur les déceptions de la vie conjugale, et déployait des trésors d'indulgence pour les brebis égarées.

Julie songeait maintenant à de Liotais, parti la veille si pâle, si visiblement irrité ; elle se disait que son mari le provoquerait en duel sans doute… de quel droit ? Il n'avait rien fait de mal, ce garçon ; pourquoi Marcel s'en prendrait-il à un innocent ? C'est elle qui était coupable, si coupable il y avait… Coupable ! Cette idée la faisait rire ! Coupable pour avoir écouté des paroles brûlantes et sincères, pour s'être laissé baiser la main, un peu aussi le bras ; mais c'est la faute des manches à sabot, qui laissent voir la chair jusqu'à la saignée… Coupable, allons donc ! Est-ce que Flavie se croyait coupable, elle qui…

Une rougeur brûlante envahit le visage de la jeune femme, et dans son âme, elle sentit que sa mère était une sainte immaculée. Julie n'avait jamais aimé sa mère, mais depuis le berceau jusqu'à l'heure présente, elle embrassa d'un coup d'œil cette existence

austère, et comprit qu'on ne vit pas de la sorte quand on a quelque chose à se reprocher, qu'on n'accomplit pas à chaque heure des prodiges de patience et de dévouement quand l'esprit est plein de préoccupations inavouables, et qu'on ne se penche pas ainsi sur le berceau de son petit-fils quand cet être innocent…

— Je ne sais pourquoi vous me dites tout cela, fit Julie en retirant définitivement de la pelote l'épingle qu'elle posa sur la table. Vous parliez de ma mère tout à l'heure ; ce sont des accusations bien graves pour les porter si légèrement ; qu'y a-t-il au fond ? Vous l'avez rencontrée en voiture découverte avec mon mari ; je ne vois là rien d'extraordinaire ni d'inconvenant. S'il n'y a que cela…

— Il n'y a pas autre chose ! répondit madame Tirouin en tirant sur toute sa personne pour lui communiquer un air de dignité compassée. Mais le monde ne se trompe pas tant que cela dans les jugements qu'il porte…

— Le monde s'occupe de ma mère ? fit vivement Julie avec l'accent de la colère.

— Pour vous plaindre ! répliqua madame Tirouin d'un air doucereux.

La jeune femme se leva, et sa visiteuse fit de même.

— Je songerai à ce que vous m'avez dit, reprit madame Avellin d'un air assez froid. Je vous remercie de l'intention qui vous a amenée…

C'était un échec pour l'amie de tout le monde. En y regardant de plus près, elle fut persuadée qu'il n'en était rien ; elle venait de charger une mine dont l'explosion pourrait se faire attendre plus

ou moins longtemps, mais n'en était pas moins assurée. Ses protestations d'amitié désintéressée, de compassion, de tendre sollicitude s'entassèrent les unes sur les autres comme Ossa sur Pélion, et elle sortit enchantée au fond de sa savante manœuvre. En effet, n'avait-elle pas couru le risque, si Julie eût été d'une autre trempe, de se faire mettre à la porte sans cérémonie ?

Le temps avait marché ; Marcel était rentré, et la femme de chambre lui ayant fidèlement reporté le message dont elle était chargée, il avait déjeuné seul ; cependant, après avoir attendu ensuite près d'une heure, il écrivit quelques lignes sur une carte pour demander à sa femme un entretien aussi indispensable à l'un qu'à l'autre. Assis dans le salon, il attendait depuis dix minutes, lorsque la porte de la chambre de Julie s'ouvrit. Involontairement, il fit quelques pas à sa rencontre et se trouva sur le seuil du petit salon. L'endroit était mal choisi, car le même souvenir leur vint à tous deux en même temps, réveillant toutes leurs amertumes et toutes leurs colères. Ils se saluèrent comme deux étrangers.

— Eh bien, monsieur ? dit Julie en relevant la tête d'un air hautain.

Marcel l'invita du geste à s'asseoir ; elle obéit, avec un dédain inexprimable, comme si tout ce qui venait de lui ne méritait même pas d'être discuté ; il resta debout devant elle.

— Vous avez réfléchi, je pense, dit-il avec douceur, bien que son âme fût irritée jusqu'en ses replis les plus obscurs ; je n'attacherai pas d'importance à des paroles prononcées hier sous une impression trop forte pour être durable. Reprenons les choses du plus loin, voulez-vous ?

Elle écoutait, les yeux détournés de lui, et ne fit aucun mouvement ; il continua.

— Je vous ai dit que vous ne vivez pas comme le voudrait notre situation ; peut-être dois-je m'expliquer mieux. Je suis un travailleur, Julie, j'appartiens aux ouvriers de la pensée ; ni vous ni moi, par conséquent, ne devons vivre en oisifs. Je ne prétends pas vous imposer une vie austère et retirée, mais encore faut-il qu'en vous voyant, et en apprenant que vous êtes ma femme, on n'éprouve pas une surprise justifiée. Il y a des choses que ma situation intellectuelle ne peut admettre, même dans le cas où ma dignité d'époux n'en souffrirait pas… Par exemple, je ne puis pas faire courir des chevaux, je ne puis passer des nuits au jeu ; – de même, vous ne devez pas mener une vie excentrique, ni faire parler de vous comme d'une femme à la mode…

— C'est précisément la seule chose que je désire, répondit Julie d'un ton calme.

— Et la seule que je ne puisse vous accorder, riposta Marcel. Ils restèrent un instant silencieux. Il reprit ensuite : – Vous avez senti vous-même, je pense, que vous auriez tort de continuer à recevoir comme vous le faites, et de traiter avec cette familiarité le jeune homme que j'ai rencontré hier soir…

— Je n'ai aucun tort, répliqua Julie en se levant. Je ne puis supporter d'être soupçonnée, alors que je ne fais pas de mal. Nos manières de comprendre la vie sont tellement différentes que je ne vois aucun moyen de sortir de cette situation insoutenable, en dehors d'une séparation judiciaire.

Profondément blessé de cette insistance, Marcel la regarda sévèrement.

— Il faut des motifs pour une séparation, dit-il. Je pense que vous avez trop souci de votre honneur pour me donner des raisons de la demander contre vous !

— À l'amiable, alors.

— Je ne vous laisserai point une liberté dont avec les dispositions que vous montrez vous ne sauriez assurément faire qu'un mauvais usage.

— Alors, s'écria Julie blême de rage, c'est moi qui la demanderai contre vous !

— Contre moi ? répéta Marcel stupéfait. Grand Dieu ! que pourrez-vous alléguer contre moi ?

L'être méchant, indomptable et pervers qui était au fond de Julie se réveilla soudain, et comme si elle se repentait d'avoir éprouvé tantôt un bon mouvement en défendant sa mère, elle éclata avec une violence inouïe.

— Contre vous ? Oh ! c'est extrêmement simple. Alors que ma mère et vous n'avez jamais cessé d'être d'accord pour me persécuter, il faudrait être folle pour ne pas ouvrir les yeux, et reconnaître le véritable motif de votre entente !

— Julie ! fit Marcel, qui ne comprenait pas encore.

— Oui, parfaitement ! Vous pouvez faire le bon apôtre, vous ne me tromperez plus, ni elle, ni vous ! C'est ma mère que vous aimez, et comme elle n'était pas veuve, vous m'avez sacrifiée tous deux…

Marcel avait saisi les mains de la jeune femme, prêt à la jeter à genoux à ses pieds ; il la laissa aller, éperdu de douleur plus en-

core que d'indignation.

— Vous ne le croyez pas ! dit-il, pouvant à peine parler dans son émotion.

— Si, je le crois, puisque cela est ! répondit-elle en le regardant dans les yeux.

Elle mentait, elle en avait la conscience absolue, mais il lui plaisait de mentir, et de pousser jusqu'à l'exaspération cet homme toujours maître de lui-même.

— C'est infâme ! dit Marcel en la foudroyant du regard.

Elle éclata de rire. Il eut envie de la tuer, mais ce ne fut qu'un éclair.

— Je le dirai, reprit-elle ; on trouvera des preuves contre vous, et ce ne sera pas difficile, car vous ne prenez même pas les plus vulgaires précautions ; vous vous promenez en voiture ensemble…

Marcel la regardait avec une sorte d'effroi, comme un animal innomé dont il ne connaissait ni les attaques ni les défenses ; il était impuissant à lutter contre elle, sur ce terrain du mensonge et de la calomnie. Enfin il se retrouva.

— Vous venez d'insulter votre mère, dit-il ; vous lui en demanderez pardon. Quant à moi, je n'aurai garde de vous donner une liberté dont vous ne feriez que le plus mauvais usage. Aucun homme de loi ne vous prêtera son concours pour l'œuvre que vous méditez. Vous êtes folle, Julie ; le temps et la réflexion vous calmeront. En attendant, je vais prendre des conseils moi-même, car en vérité il faut se défendre de vous !

II la quitta, incapable de se contenir plus longtemps. Julie sonna, donna ordre d'atteler et fit une toilette de promenade. Elle avait besoin de prendre l'air, de se remuer, de faire quelque chose d'extraordinaire. Tout son être trop tendu lui semblait prêt à éclater.

À quatre heures, elle sortit en effet et se rendit au Bois comme de coutume. Une vibration étrange la secouait ; elle avait envie à la fois de rire et de pleurer, mais ni l'un ni l'autre n'auraient soulagé sa souffrance nerveuse. Ce qui dominait en elle, c'était la haine, une haine folle, enragée, contre sa mère et son mari. Pour leur échapper, elle eût tout donné ; mais comment faire pour leur échapper ? Elle sentait des frissons d'impatience lui parcourir le corps, pendant que sa victoria faisait lentement le tour du lac.

— Qu'a donc la petite madame Avellin ? se demanda-t-on plus d'une fois dans les groupes d'hommes, pendant qu'elle passait les sourcils froncés, le sourire distrait, rendant à peine un salut sur deux.

Au bout du lac, près du grand abri, elle aperçut de Liotais à cheval, qui l'attendait avec une inquiétude visiblement dissimulée. D'un geste elle l'appela, il vint respectueusement et se pencha vers elle. Bien des yeux les examinaient, mais elle n'y prenait pas garde, et d'ailleurs en ce moment-là peu lui importait.

— Descendez, lui dit-elle. Nous allons faire un tour à pied.

Il s'écarta et remit au groom son cheval impatient, puis rejoignit la calèche qui avait suivi la file. En l'apercevant, Julie fit arrêter, sauta sur le chemin sablonneux, et, prenant le bras du jeune homme, s'enfonça avec lui sur une allée qui gagnait les taillis.

— Pas mal exécuté, dit quelqu'un derrière eux de cette voix ni haute ni basse, qui s'entend de si loin. Un rire d'approbation répondit. Liotais voulait se retourner, mais Julie lui parlait avec vivacité, il se pencha vers elle.

— Je suis malheureuse, lui disait-elle ; vous avez vu hier soir ? Ma situation est insoutenable ! Mon mari est jaloux de vous, il me traite comme une esclave.

— Et moi, je vous adore ! murmura Liotais.

C'était vrai ! Il l'adorait ; il avait vingt-deux ans et se croyait le maître du monde.

— Vous m'aimez ? Bien sûr ? dit-elle en le regardant. Les yeux du jeune homme étaient pleins d'ivresse, elle y perdit les siens. Tout son corps continuait à vibrer comme une corde tendue à l'extrême ; son bras, serré contre la poitrine de Liotais, sentait battre un cœur ardent, affolé d'elle. Les branches se courbaient sur eux, et l'odeur âpre des alisiers la grisait comme de l'absinthe. Liotais, perdant la tête, imprima un baiser sur les lèvres qu'elle semblait lui tendre.

Au même moment parut au détour de l'allée un phaéton, conduit par son propriétaire. Le maître et le domestique examinèrent avec une égale curiosité le couple amoureux et imprudent. Liotais profondément troublé regardait droit devant lui, ne voulant pas reconnaître un homme auquel il donnait la main tous les jours. Celui-ci toucha son fouet par contenance, et le léger équipage disparut derrière les buissons de lilas.

— On nous a vus ! dit Julie effrayée. Je suis perdue ! Ce soir tout Paris saura… Mon mari est capable de vous tuer… Liotais

pensait que ceci lui était bien égal, et le dit. – Ou de me tuer, ajouta la jeune femme.

— Allons-nous-en, murmura Liotais. Aussi bien, que nous ne saurions jamais nous cacher et mentir. Et maintenant, dites, pourrions-nous vivre séparés ?

Elle ne dit rien. Une joie méchante parut sur son visage. Il serra plus étroitement le bras qui pesait sur son cœur.

— Vous m'aimez, n'est-ce pas, chère ? Je vous adore ! Il y a un an que je vous adore ! Ah ! m'avez-vous fait souffrir avec vos coquetteries ! Maintenant, vous m'appartenez. Nous allons partir, n'importe où, en Italie, en Espagne, où vous voudrez !

Julie vit passer devant elle dans une sorte de vapeur sombre le visage irrité de son mari. Elle pouvait donc lui faire du mal ? Il avait refusé la séparation qu'elle lui demandait, elle lui imposerait le scandale. Et puis, on parle de tuer et l'on ne tue pas. Les femmes croient difficilement à la persévérance de la colère chez l'homme ; mobiles elles-mêmes, elles doutent aisément des longues rancunes, et puis si l'on s'inquiétait toujours de l'avenir, quelle sécurité aurait-on en ce monde ?

Un banc se trouvait là, Julie s'y laissa tomber.

— Nous partons, n'est-ce pas ? Ce soir, tout à l'heure ? murmura Liotais éperdu, en se glissant près d'elle.

— Comme vous voudrez, répondit madame Avellin en fermant les yeux.

Il se dirigea à grands pas vers le lac et revint au bout de deux minutes.

— J'ai renvoyé votre voiture, dit-il, en faisant annoncer que vous rentrerez à pied. Gagnons Paris ; dans deux heures nous serons loin d'ici. Allons, chère amie, désormais vous n'appartenez plus qu'à moi.

Elle prit son bras et l'accompagna, avec l'impression étrange, invincible, qu'elle vibrait encore ; elle n'eut pas une seconde la pensée de l'enfant. Durant le court trajet du Bois à la maison de Liotais, elle ne vit que le visage contracté de Marcel, et toutes ses passions mauvaises se réjouirent à la pensée du coup qu'elle allait lui porter.

q

Chapitre 18

Resté seul, Avellin avait eu pour premier soin de faire prier Flavie de ne pas venir ce jour-là. Il frémissait à la pensée d'une entrevue entre elle et sa fille. Comprenant enfin la profondeur des chagrins de cette mère douloureuse, il reculait devant la nécessité de lui apprendre ce qui s'était passé, et pourtant il n'avait pas le droit de le lui cacher. Gagner du temps était encore la meilleure chose à faire ; il lui paraissait impossible que Julie un instant égarée ne revînt pas à de meilleurs sentiments. Harassé, les tempes pleines de battements, les yeux troublés par le vertige, il sortit pour ne pas être là, pour ne plus avoir devant les yeux les meubles, les tentures, les tableaux qui forçaient sa mémoire à se souvenir de scènes et de pensées pénibles. Pour être plus sûr de ne point se laisser entraîner par ses pas dans la direction du bois de Boulogne où une rencontre fortuite eût pu faire croire à Julie

qu'il la surveillait, il se mit à marcher lentement sur le boulevard extérieur dans la direction des Buttes-Chaumont.

Il marcha longtemps : les pieds lui faisaient mal ; peu à peu les enfants, qu'il avait d'abord rencontrés sous le feuillage encore à peine déroulé des jeunes platanes, avaient été remplacés par des hommes en blouse qui parlaient haut en marchant d'un pas lourd ; à mesure qu'il avançait vers les quartiers pauvres, il se trouvait au milieu de groupes plus épais, et plus pressés. L'air s'assombrissait, la poussière montait, tout devenait gris et triste… Il regarda machinalement au cadran d'une station de voitures… Huit heures ! Rien d'étonnant à ce qu'il se sentît si las ! Il marchait depuis plus de trois heures ! Il héla une calèche, et au moment de donner son adresse, une invincible répugnance le saisit. Rentrer chez lui, à cette heure tardive, trouver sa femme à table, lui parler devant les domestiques… Il indiqua la maison de madame Dannault. Un besoin de confidence qui devenait une torture s'était soudain emparé de lui, et Flavie seule pouvait l'entendre. Au moins, ils souffriraient ensemble !

Comme il passait devant la loge de la concierge, celle-ci, qui le guettait, le retint d'un signe, madame Dannault était chez sa fille ; on était venu la chercher, il y avait une demi-heure ; elle avait donné ordre de prévenir monsieur, dans le cas où monsieur viendrait. Marcel remonta dans sa voiture et se fit conduire chez lui, le cœur plein d'angoisse.

Le domestique qui lui ouvrit la porte avait l'air bouleversé ; il s'en aperçut vaguement comme en un rêve, et passa dans la salle à manger, qui était éclairée, et où les deux couverts intacts tranchaient sur la blancheur du linge damassé. La femme de chambre était là, causant avec la cuisinière, dans tout le désarroi d'une

maison frappée par un malheur subit. La première pensée de Marcel fut pour son fils.

— L'enfant ? dit-il à ces femmes troublées, qui n'osaient le regarder en face.

Flavie parut sur le seuil, portant dans ses bras Pierre qui frottait à poings fermés ses yeux gros de sommeil. Très pâle, elle paraissait plus grande que de coutume, dans la lumière atténuée ; Marcel eut une vague impression de tableau de sainteté. Elle vint à lui, et lui posant sur l'épaule la main qu'elle avait de libre, elle lui fit signe de s'asseoir. Effrayé, gardant le silence comme si quelque charme mystérieux s'accomplissait autour de lui, il s'assit ; alors, elle déposa sur ses genoux l'enfant qui se réveilla juste assez pour le prendre par le cou en l'appelant : papa.

Les femmes de service avaient disparu ; ils étaient seuls tous les trois dans la vaste pièce, irrégulièrement éclairée…

— Que se passe-t-il ? demanda Marcel à voix basse, comme s'il y avait un mort dans la maison.

Sans le quitter des yeux, passant de temps en temps sur la tête du petit garçon sa main frêle qui tremblait, Flavie parla lentement.

À sept heures et demie, la nourrice l'avait fait chercher, en la suppliant de venir ; un commissionnaire venait de faire dire par le concierge qu'il était inutile d'attendre madame, qu'elle ne rentrerait pas… Flavie était venue, avait interrogé, n'avait pu obtenir d'autre explication : la victoria était rentrée depuis longtemps avec le message de Liotais… Et en effet, à cette heure tardive, Julie n'était pas de retour…

Madame Dannault parlait bas, avec lenteur et précision. Toutes les fibres de son être étaient tendues vers un seul but, épargner le plus de souffrance possible à celui qui l'écoutait. Son récit était clair ; elle avait compris, elle ; aucun doute ne lui restait. Julie était partie, elle avait abandonné le foyer conjugal, et l'enfant ; pas une parole de blâme ne tomba des lèvres de la mère sur la fille ingrate, sur l'épouse coupable ; elle essayait, au contraire, d'atténuer la faute, de la rejeter dans l'ombre, et pour cela elle mettait entre la femme infidèle et son époux l'enfant innocent, qui venait de s'endormir sur l'épaule du père abandonné.

Marcel écoutait effaré, comprenant à peine ; la violence de son premier mouvement avait été arrêtée par le poids léger de l'enfant qu'il tenait, et stupéfié comme un homme qui vient de faire une formidable chute, il n'osait remuer. Ce qu'il ressentait de plus horrible, c'était encore de s'avouer à lui-même qu'il n'était pas extrêmement surpris.

La voix de madame Dannault s'arrêta. L'effort qu'elle faisait depuis une heure pour paraître calme, pour garder sa dignité sous l'insulte brutale transmise par les domestiques qui en étaient honteux, cet effort doublé de celui qu'il fallait encore pour épargner à Marcel un choc trop brusque, l'avait épuisée. Elle défaillait, et se rattrapa au dossier d'une chaise.

— Et maintenant, reprit-elle après un instant de silence, pendant que sa voix se mouillait de larmes trop longtemps contenues, je vous demande pardon de ne pas l'avoir mieux élevée ; je vous demande pardon pour le chagrin qu'elle apporte en votre maison, pour la tache qu'elle met à votre nom… et je vous demande grâce pour elle, car enfin, Marcel, c'est ma fille !…

Resserrant contre lui Pierre dont le sommeil était troublé, il étendit l'autre main vers Flavie ; elle s'approchait lentement, il l'attira à lui, et posant sa tête fatiguée sur le cœur qui se brisait, il pleura silencieusement pendant que les larmes de la pauvre mère coulaient sur sa tête et sur celle de l'enfant plus qu'orphelin.

q

Chapitre 19

Aux Ormes ! bien vite aux Ormes, pour y cacher la honte et l'éclat de ce scandale inouï ! Ni Marcel, ni madame Dannault ne se sentaient le courage de supporter l'attitude respectueusement compatissante des domestiques, les regards curieux des amis et connaissances, les commentaires à voix haute qui deviendraient des chuchotements à leur approche ; sans les avoir encore éprouvées, ils devinaient toutes les humiliations dont ils seraient abreuvés. Ces malheureuses victimes de la faute d'autrui baissaient la tête sous le coup d'une impitoyable réprobation, comme s'ils eussent été les coupables.

Le lendemain de la fuite de Julie, madame Dannault partit pour les Ormes, emmenant la nourrice et l'enfant ; Marcel resta deux ou trois jours de plus pour mettre l'appartement en location, envoyer cheval et voiture au Tatttsrall, congédier les domestiques, et régler les affaires de la fugitive.

Il n'avait attaché à la dot de Julie d'autre importance que celle d'une satisfaction très impersonnelle : que lui importait, à lui, travailleur, un peu plus ou un peu moins d'épaisseur à ses tapis,

de richesse dans ses meubles ? Il n'avait même pas profité des sommes considérables qui passaient dans sa maison pour faire relier plus richement les livres, ses amis, qui traînaient sur son bureau ou qui garnissaient les rayons de sa bibliothèque.

Mais maintenant il ne permettrait plus qu'un centime de cette fortune souillât ses mains ; aussi se rendit-il chez le notaire pour lui expliquer ses intentions.

Celui-ci l'écouta avec une attitude pleine d'attention et presque de respect ; dépositaire de bien des fortunes et de bien des secrets, il avait vu beaucoup d'hommes réclamer en pareil cas la plus large portion de revenus ; c'est rarement qu'il en avait vu refuser la totalité.

Lorsque Marcel eut fini de parler, le notaire lui dit, avec l'expression d'un regret qu'il ne pouvait surmonter, que madame Avellin, se prévalant des termes de son contrat, l'avait déjà prévenu d'avoir à lui réserver sa fortune tout entière ; ainsi l'époux outragé n'avait même pas le bénéfice de sa générosité : Julie par sa prévoyance lui avait enlevé jusqu'au moyen de se montrer supérieur à elle en matière d'intérêt.

— Soyez persuadé néanmoins, monsieur, ajouta le notaire, que madame Avellin connaîtra votre démarche ; je ne doute pas qu'elle n'en soit touchée.

— Elle est à Paris ? demanda Marcel ; il ne le croyait pas, tout en posant la question, car son premier soin avait été de courir chez Liotais, où il avait appris que celui-ci était parti pour une destination inconnue.

— Non, répondit le notaire ; madame Avellin n'était pas à Paris ; il n'était pas autorisé à découvrir le lieu de sa retraite…

— Et puis, pensa Marcel, à quoi cela me servirait-il de le connaître ? La ramener ? Elle n'y consentirait jamais. Tuer cet homme ? Il y avait songé d'abord avec furie, puis le second mouvement lui avait démontré la vérité : quel qu'il fût d'ailleurs, ce n'est pas cet enfant qui était le vrai coupable, c'était Julie elle-même.

Il le tuerait pourtant, une fois ou l'autre, quand il se retrouverait face à face avec lui : mais maintenant… une immense lassitude pesait sur les épaules de Marcel. Plus triste qu'irrité, plein de pitié plus que de mépris, il redoutait le mouvement, la lutte prochaine et acharnée ; il avait envie de se laisser tomber à terre et d'y mourir. Qu'avait-il fait au ciel pour mériter un tel malheur ?

Il partit donc aussi pour les Ormes.

À mesure que la distance augmentait entre Paris et lui, Marcel reprenait un peu de lui-même. Aux premières lueurs du jour, quand il retrouva les paysages connus, quand il vit les longues rangées d'arbres dans le lointain tourner autour de lui lentement comme autour d'un axe, quand les ruisseaux dans les ravins lui annoncèrent qu'il approchait du cher pays où il allait retrouver tout ce qui restait désormais pour lui de la famille, il respira plus librement, sa poitrine élargie se gonfla, il se leva de toute sa hauteur et se dit qu'après tout il vivait, il était un homme d'honneur, et que le travail ne le tromperait jamais.

C'est avec cette sensation de vie reconquise qu'il rentra au petit manoir. Flavie l'attendait dans la grande salle basse. Ce n'est

pas elle qui eût permis à un hôte cher de franchir le seuil de sa demeure sans rencontrer de bienvenue, même à cette heure matinale ! Aujourd'hui plus que jamais, alors que l'hôte était si cher et si malheureux !

Depuis son arrivée, Flavie avait aussi beaucoup réfléchi ; malgré le déchirement de cœur que lui causaient les souffrances de son gendre, elle avait éprouvé un véritable soulagement à le quitter pour un peu de temps ; en sa présence, elle se sentait trop responsable, trop accablée ; dans l'honnêteté de son âme rigoureuse, elle prenait sur elle la faute de sa fille ; la honte l'éclaboussait, il lui semblait que Marcel avait le droit de lui demander compte de la situation où Julie l'avait mis, et que s'il ne le faisait pas, c'était par pure charité.

Quand elle fut seule dans la maison de son enfance, tout son passé d'honneur et de vertu vint vers elle, l'enveloppant comme un manteau de pourpre royale. Non, ce n'est pas elle qui avait fait de Julie la femme infidèle et perverse ; jour par jour, heure par heure, Flavie remonta le cours de ses souvenirs : toute petite fille docile et soumise, pleine pour ses parents d'un respect que l'on n'apprend pas, quand on ne l'a pas en soi-même ; jeune femme résignée, esclave de ses devoirs, au point de les aimer, si douloureux qu'ils fussent, comme on aime sa cellule, par force d'habitude et contrainte de discipline… Mère droite et courageuse, elle avait lutté vingt ans contre les mauvais instincts de l'enfant indomptable : ce n'est pas elle qui lui avait appris ces choses dont le souvenir la couvrait de rougeur… Non ! Flavie pouvait regarder en face l'homme que sa fille avait trahi, car devant sa conscience, le juge le plus sévère qu'elle pût trouver, Flavie avait rempli son devoir, depuis la première heure de sa douloureuse existence jus-

qu'à ce jour où la honte et le chagrin pouvaient la briser, mais non l'humilier.

Dans ce calme de l'heure matinale, dans la clarté du grand rayon d'or qui entrait horizontalement par la large fenêtre, ils se regardèrent franchement, et ils virent dans les yeux l'un de l'autre que l'honneur avait survécu au désastre. Ils n'étaient pas humiliés ! Voilà ce qui leur donnait la force et le calme. Ce fut pour eux un inexprimable allègement ; c'est alors seulement qu'ils s'aperçurent combien le souci de l'autre avait pesé pour chacun d'eux dans le fait de leurs chagrins. Sans mot dire, Marcel attira à lui Flavie qui n'osait lui sourire, et posa sur ses cheveux un baiser d'ami. Les larmes montèrent aux yeux de la pauvre femme à cette marque de tendresse qui lui parut avoir toute la douceur d'une réconciliation. Elle réprima son émotion toutefois : ils auraient trop de peine vraiment, s'ils se laissaient gagner par les attendrissements superflus.

En quelques mots, Marcel mit sa belle-mère au courant des démarches qu'il avait faites et des résolutions qu'il avait prises ; puis il entra dans la grande bibliothèque, c'est là qu'il allait retrouver le calme et la santé de l'esprit. Flavie le suivit des yeux avec une joie grave, et referma sans bruit la porte sur lui ; qu'il travaillât seul, que rien ne troublât la concentration de ses pensées ; elle ne sentirait pas la solitude, tant qu'elle le saurait absorbé, et par là même, consolé.

Elle avait Pierre pour occuper ses journées, et les soins à lui donner la prenaient tout entière. Le petit garçon n'était pas bien portant : la nourrice, femme sensible et affectueuse, avait pris fort à cœur le malheur de la famille, et sa propre santé en avait souffert ; dès son arrivée aux Ormes, Flavie avait fait venir un

médecin de la ville voisine, et celui-ci avait insisté sur la nécessité de sevrer immédiatement l'enfant.

Madame Dannault prit donc Pierre dans sa chambre, et se consacra uniquement à lui. Vingt fois par nuit elle dut se relever pour calmer ses angoisses, pour lui donner à boire, lui parler doucement et le rendormir avec des caresses.

Combien de larmes silencieuses tombèrent sur la petite tête blonde durant ces nuits qui rappelaient à Flavie sa maternité d'autrefois ! Pendant qu'elle promenait dans la chambre, à peine éclairée par la veilleuse, son cher petit fardeau déjà lourd, dont le poids augmentait avec le sommeil envahissant, que de fois elle se dit que celui-là au moins l'aimerait ; qu'abandonné par sa mère, il devrait tout à la grand-mère si jeune encore, si bien faite pour les joies de la vie, et dont il était déjà, et pour jamais, l'unique espérance !

Qui oserait dire que Flavie ne ressentit pas une joie amère à la pensée qu'elle serait l'étoile de cette existence ?

Tout au fond du cœur de cette mère désolée brillait une faible lueur : un jour, brisée par ses épreuves, vaincue dans son orgueil, peut-être Julie chercherait-elle la paix dans le repentir ; l'enfant alors serait son interprète et son défenseur auprès du père irrité ; ce ne serait jamais la réconciliation sans doute, car il est des fautes, celles où le cœur n'a point eu de part, que rien n'efface et qu'aucun pardon ne peut amnistier ; mais ce serait le silence de la miséricorde suprême… et Julie ne serait pas tout à fait bannie du foyer de famille, puisqu'elle pourrait voir au moins sa mère et son fils.

Pendant de longues nuits Flavie pensa à ces choses, en veillant sur l'enfant dont le sommeil n'était jamais calme.

Le matin venu, elle paraissait tranquille et douce, les yeux un peu fatigués par l'insomnie, mais avec une expression de visage qui inspirait la paix rien qu'à la regarder. Marcel était loin de se douter des nuits terribles qu'elle passait. Sa chambre, à l'autre extrémité de la maison, n'était l'écho d'aucun bruit ; en voyant le petit garçon, égayé par l'heure du déjeuner matinal, lui rire et lui tendre les bras, il croyait que tout allait pour le mieux.

Tout à coup une épidémie infantile s'abattit sur le village ; avant que Marcel et Flavie en fussent même informés, Pierre était atteint. En quelques heures son teint se plomba, sa respiration s'accéléra, ses yeux prirent une expression désolée fort au-dessus de son âge ; le médecin fut appelé en hâte, et déclara qu'il n'y avait pas là de quoi s'inquiéter ; mais dès la première heure, Flavie plus clairvoyante avait perdu tout espoir ; il y avait dans l'état de l'enfant quelque chose qui échappait à l'analyse, qu'elle percevait avec son cœur plus qu'avec son esprit, et qui sonnait pour elle le glas des funérailles.

Là encore, elle essaya de ménager Marcel le plus longtemps possible ; persuadée que l'enfant allait mourir, elle se dit que le coup pour être presque soudain n'en serait pas plus dur, et que l'ignorance de l'avenir épargnerait au père bien des tortures cruelles.

Jour par jour, elle envoya son gendre travailler dans la bibliothèque, lui affirmant que pour le moment rien n'était à craindre ; toutes les deux heures environ, elle allait l'y trouver pour une minute ; elle entrait, lui disait un mot affectueux, le rassurait sur le

compte de Pierre en deux paroles, souriait et se retirait. Avellin gardait de ces apparitions l'impression d'un rayon de soleil tiède et doré, qui lui laissait dans l'âme une joie bienfaisante.

Dans ces longues séances où son esprit ramassé sur lui-même par l'effort avait parfois besoin de se détendre et de s'étirer, lui aussi fit des réflexions à la fois pénibles et consolantes. Il ne serait jamais plus seul, il le sentait ; sa vie était entrée dans un courant nouveau, qui avait pour lui la douceur d'une chose ancienne, longtemps perdue, puis retrouvée ; c'était cette vie tranquille qu'il avait toujours aimée, et où son âme entière se retrempait. Cette impression de repos et de fraîcheur était si forte que parfois il en oubliait le chagrin qui rongeait sa vie, et comme un homme mal éveillé d'un rêve pénible, il se demandait vaguement pourquoi il avait tant souffert. La réalité lui revenait bien vite ; il passait la main sur son front, pour chasser la pensée obsédante, et se replongeait avec une sorte de rage dans le travail qui fait tout oublier.

Cependant, les jours s'étaient écoulés, Pierre de plus en plus faible ne jasait plus et ne demandait rien ; le cœur plein à éclater d'une douleur sans limites, Flavie le tenait sur ses genoux, enfermé dans ses bras si tendres et si souples ; pendant de longues heures, penchée sur l'enfant, elle cherchait à lire dans ses yeux ternis les pensées flottantes de cette petite âme à peine éveillée, qui allait rentrer dans la nuit. Le docteur ne répondait plus de rien, ce qui, traduit en langage ordinaire, signifiait que tout était perdu.

— Il faut pourtant que le père le sache, se dit la pauvre femme, en baissant la tête sous le coup qui la frappait dans tout ce qui lui était cher.

La journée était tiède et douce ; le soleil pénétrait de toutes parts la maison spacieuse où les mouches bourdonnaient dans les larges corridors ; son douloureux fardeau dans les bras, Flavie gagna la bibliothèque, et frappa à la porte. Marcel se leva et vint ouvrir.

— Comment, c'est vous ? dit-il en souriant ; vous deux ? Il va donc mieux, ce mignon ?

Madame Dannault s'était assise dans un fauteuil bas, et arrangeait sur ses genoux les membres émaciés du pauvre petit être. Marcel en se penchant sur lui eut tout à coup l'intuition de la vérité.

— Comme il est maigre ! dit-il ; ses yeux se sont creusés si vite… Il n'est pas plus mal ?

Flavie regarda le père avec une pitié si tendre qu'il frémit.

— Si, il est plus mal, dit-elle d'une voix douce et faible comme la respiration du petit mourant.

Marcel s'agenouilla près d'elle et prit dans les siennes la main molle et froide qui jadis jouait si gentiment avec sa barbe et ses cheveux.

— Vous avez vu le médecin, dit-il, ce n'est pas sans remède ? Ce mal n'est pas mortel, n'est-ce pas ?

Flavie continuait à le regarder de ses yeux sans larmes, dilatés par la douleur et la tendresse.

— Si, mon ami, le mal est mortel, répondit la même voix lente et basse.

— Mortel ? Mon beau petit garçon ? C'est impossible ! cria le père effaré, se rejetant en arrière. Si vite ! Vous vous trompez !

— Il y a huit jours que je n'ai plus d'espoir, fit-elle en reportant les yeux sur l'enfant.

Celui-ci la regardait depuis quelques instants avec une intensité extraordinaire. Quelque chose comme un sourire passa sur son doux visage ; il étendit le bras pour attirer à lui la face aimée que depuis un mois il voyait toujours au-dessus de la sienne. Flavie s'inclina, tout en le remontant vers elle, et reçut le baiser des petites lèvres décolorées. Avec un retour de son ancienne gaieté mutine, Pierre chercha son père du regard, et du geste l'attira à lui. Marcel, vaincu par la douleur, l'embrassa avec une tendresse désolée et craintive. Ainsi que jadis, Pierre le nomma, puis regardant Flavie : – Maman ! dit-il d'un air content, comme si ces caresses lui eussent apporté le soulagement. Puis il ferma les yeux et s'endormit d'un sommeil fiévreux. Immobiles, Marcel et Flavie le regardèrent sans se parler. C'était donc la fin de leur rêve ? Le père s'était dit que son fils le continuerait dans la vie, que, semblable à lui, élevé par lui, il rachèterait la faute de la mère ; combien d'espérances orgueilleuses le savant n'avait-il pas entassées sur la tête de cet enfant ! Et combien de retours de tendresse l'époux délaissé n'avait-il pas attendus du petit être aimé de lui ! C'est à présent seulement qu'Avellin sentait de quel amour il avait aimé son fils. Tout cela était perdu, évanoui ; tout s'en allait avec le souffle décroissant de ces lèvres pâlies.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt ? murmura Marcel avec tristesse.

— Pour vous épargner du chagrin, répondit humblement Flavie, croyant à un reproche.

— Et vous avez porté ce chagrin seule ? répliqua-t-il.

Elle leva les yeux et vit qu'il ne lui reprochait rien ; ramenant son regard sur Pierre, elle dévora silencieusement ses larmes, de peur de troubler le sommeil, l'avant-dernier, du pauvre petit être charmant.

Dans la maison silencieuse, où personne ne dormait, bien qu'aucun bruit ne se fît entendre, ils passèrent tous deux la nuit solennelle, la dernière nuit d'un être mortel sur la terre. Pierre avait été remis dans son berceau, tiré au milieu de la vaste chambre ; il voyait et entendait encore par moments ; aussi Flavie, qui tenait dans la sienne la petite main déjà glacée, ne cessait de lui parler avec tendresse ; elle voulait que, jusqu'à la dernière minute, il ne fût pas abandonné ; tout petit qu'il était, il sentait peut-être la douceur des dernières caresses ! Au lever du jour, quand les clartés du matin filtrèrent entre les volets, la respiration de l'enfant s'arrêta, et Flavie se tut.

— Ô mon fils, cria Marcel, mon unique enfant !

Madame Dannault, penchée sur le berceau, releva la tête et regarda son gendre avec des yeux où la douleur humaine avait mis son dernier mot. Oui, l'enfant unique ! Jamais plus Marcel n'entendrait une voix l'appeler : Mon père ! Aucun sacrifice, aucun dévouement ne rendrait la famille à cet homme qui venait de perdre son fils.

— Ô Julie ! pensa la mère avec un déchirement de cœur qui dépassait toutes ses anciennes angoisses.

Et cette fois encore, courbant la tête, humiliée et blessée au plus profond de son âme, Flavie sentit la faute de sa fille l'écraser comme une montagne. La voix de Marcel la tira de sa torpeur.

— Vous ne me quitterez pas, vous, au moins ? lui disait-il avec une sorte de colère.

— Jamais ! répondit-elle avec l'élan éperdu d'un être poursuivi qui trouve un refuge.

Au-dessus du corps de Pierre, dont le doux visage avait pris une sérénité adorable, ils se saisirent les mains dans une étreinte désespérée.

q

Chapitre 20

Le soleil inondait de lumière le petit cimetière où ils s'étaient rencontrés un jour ; sous le porche, les rosiers plantés par le père de Flavie étendaient leurs grappes multiflores comme une pluie d'étoiles ; rien que des roses blanches à peine teintées sur le bord d'un pâle carmin ; sur les tombes, des roses, et sur le petit cercueil couvert d'un drap blanc des roses encore, des lys et de longues branches de quarantaine, semblables à des quenouilles de vierges.

Pauvre petit Pierre ! on ne pouvait plus lui donner que des fleurs, mais juin naissant avait vidé pour lui sa corbeille sur la terre chaude et féconde. La vie ruisselait dans le gai cimetière, les insectes bourdonnaient au dehors, et soudain étourdis se précipi-

taient follement à l'intérieur de l'église, pour en ressortir aussi vite ; c'était un mouvement perpétuel d'atomes brillants, de choses ailées, vives, confuses, frémissantes, qui allaient et venaient, montaient et descendaient, comme pour narguer l'immobilité de la mort.

Au fond de l'abside, les cierges brûlaient avec une lueur vieillotte, dans la demi-obscurité des lourdes voûtes romanes, et le froid du sépulcre tombait sur les épaules frissonnantes des assistants.

Le cercueil mignon reparut sous le porche enguirlandé, et ce fut comme un soulagement pour ceux qui le suivaient de revenir à la lumière et à la chaleur. Petit Pierre serait bien mieux que sous les dalles, dans la grande tombe de famille ouverte depuis l'aurore à toutes les clartés du jour ; le soleil l'avait chauffée, les papillons curieux s'y égaraient à toute minute, comme des fleurs secouées par le vent ; et tout autour, tant de chèvrefeuilles, tant de clématites ! Toute la neige des pommiers d'avril semblait avoir refleuri dans le cimetière pour fêter la bienvenue de l'enfant.

Au fond du caveau, qui ne doit plus revoir jamais la lumière du jour, on descend le cercueil si petit, et déjà si grand, – car le père et Flavie font en ce moment la réflexion, chacun de son côté, que de son vivant, Pierre semblait bien plus petit, – on jette les roses par poignées, par brassées, jusqu'à ce que le cercueil en soit tout à fait recouvert ; puis quatre hommes posent la dalle de granit… Inutile de la sceller, son poids suffit à fermer la tombe ; encore des roses, qui s'amoncellent sur la pierre comme une pyramide embaumée. La foule s'en va lentement, en causant, à travers les tombes chargées de fleurs, et le marbrier venu tout ex-

près de la ville demande poliment, son chapeau à la main, quel nom faut-il graver sur la dalle.

— Pierre Avellin, répond Marcel.

— C'est tout ? Il ne faut pas mettre : fils de…

— C'est tout ! répète Marcel en se détournant. Au moins, ceux qui viendront ne sauront pas que l'enfant abandonné était le fils de cette femme coupable qui l'oublie, là-bas, avec son amant, quelque part, en Italie ou ailleurs…

Le soir venu, Marcel et Flavie quittent leur dîner sans y avoir touché, et s'en vont dans la sombre bibliothèque ; l'air tiède et parfumé du dehors leur fait peur ; il rappelle trop la dalle nouvellement posée, car il sent les roses. C'est dans la vaste pièce où le père a appris que son fils allait mourir qu'il est bon de se réunir pour parler de lui, et se rappeler comme il était beau, doux, intelligent.

— Vous souvenez-vous, Flavie, quand il a parlé pour la première fois ?

Oui, elle s'en souvient ! Elle se rappelle aussi ses craintes : si Julie allait être jalouse de l'affection de l'enfant ! Hélas ! Julie n'en était pas jalouse ! Mais Flavie pense à cela tout bas.

— Vous rappelez-vous, Marcel, ce jour où vous êtes venu nous chercher à Bagatelle ? Il commençait à marcher !

Marcel ne l'a pas oublié ; c'est ce jour-là que le malheur s'est abattu sur lui, mais Flavie n'y songe pas, elle n'a de souvenirs que pour Pierre… Et tous deux, ils parlent ainsi tout bas dans le crépuscule qui devient la nuit, avec l'enfant entre eux, présent

comme s'il dormait au lieu d'être couché sous les roses déjà flétries… Présent à jamais dans leurs âmes, lien entre eux, indestructible, inoubliable… Et dans leur deuil partagé, ils éprouvent une vague impression, bizarre, presque consolante, comme s'ils étaient le père et la mère de l'enfant perdu.

q

Chapitre 21

Les jours s'écoulèrent, semblables à eux-mêmes, dans la solitude et la paix attristée des Ormes. Julie avait été informée par l'entremise du notaire de l'événement par lequel elle était déliée de ce devoir maternel qui lui avait si peu pesé. Elle n'avait rien répondu : que pouvait-elle répondre ? Et le silence s'était fait sur son nom, qui n'était jamais prononcé, silence plus cruel que la mort.

Aux Ormes, on parlait, au contraire, de l'enfant envolé ; à toute heure son nom était sur les lèvres de quelqu'un, serviteurs ou maîtres, car la grâce frêle du petit garçon lui avait gagné tous les cœurs. On parlait de lui dans le village avec une commisération exempte de jalousie : tous les enfants frappés du même mal avaient survécu dans les chaumières ; seul, l'héritier du petit château avait succombé. À ce souvenir, les mères devenues graves regardaient avec une sorte de reconnaissance les groupes mal peignés, mal débarbouillés, qui célébraient avec un renouveau de cris et de rires les joies de la convalescence. La nourrice partit et rejoignit sa famille, où ses propres enfants l'attendaient pour lui faire fête. Désormais Marcel et Flavie, servis par les vieux domestiques de la vieille maison, restaient seuls, mais pas isolés.

L'isolement, chose toute relative, était banni de leurs pensées et de leurs sentiments. On se sent très souvent isolé dans les foules, dans les bals, dans les repas de famille. Pour que la douloureuse sensation d'abandon vous tombe sur le cœur, annihilant toute émotion joyeuse, il suffit d'un souvenir, ou de la vue de l'intimité des autres ; mais tel qui vit seul ne se sent jamais isolé, pourvu qu'il sache au plus profond de son âme que quelqu'un bien loin, ou tout près, l'aime et pense à lui avec sollicitude.

Marcel sentait la tendresse de Flavie l'environner à toute heure du jour. Dans les moindres détails de leur vie, dans ses paroles, dans son silence, il reconnaissait le dévouement constant, la préoccupation incessante de son bien-être matériel et moral. Elle respectait son travail quand il était dans la bibliothèque, elle respectait ses pensées quand il restait muet pendant des heures, et il jouissait indiciblement à cette déférence attentive qui s'adressait à son œuvre plus qu'à lui.

Lorsque, fatigué de la longue étude, il venait à elle pour chercher quelque délassement, il la trouvait toujours prête à lui parler, munie à son intention de récits ou de détails intéressants ; à point nommé, lorsque l'esprit fatigué de Marcel s'acharnait à résoudre quelque difficulté, en apparence insurmontable, le piano lointain, effleuré très doucement par une main discrète, lui rappelait qu'il travaillait depuis trop longtemps, et qu'un peu de repos lui serait bon…

Ah ! les heures délicieuses qu'il passait alors au fond d'un fauteuil, dans le grand salon frais et parfumé par l'odeur du parterre, pendant que Flavie jouait sans se retourner, s'arrêtant de temps à autre pendant quelques instants, comme si elle cherchait

à deviner ce qu'il aimerait à entendre et reprenant toujours avec le morceau qu'il eût choisi lui-même, si elle l'avait consulté !

Une réserve instinctive les empêchait de se rechercher autant qu'ils l'eussent désiré.

Ils étaient convenus, par une sorte d'entente tacite, de ne se retrouver qu'aux repas, pendant une courte promenade aux environs du déjeuner, et le soir, avant et après le dîner. C'est cette heure de repos qui était pour eux la plus douce de la journée, et peu à peu ils la prolongèrent sans s'en apercevoir. Ils sortaient à l'heure où le soleil disparaissait derrière les collines, et le plus souvent ils montaient jusqu'à la lande où jadis Flavie venait s'asseoir, lorsqu'elle se sentait le plus misérable.

C'est là, sous le ciel changeant qui s'assombrissait par degrés, qu'ils causaient avec une douceur infinie. Rarement ils parlaient d'eux-mêmes, et pourtant chaque jour ils se sentaient descendre plus avant au cœur l'un de l'autre ; ils avaient tant souffert pour les mêmes causes qu'ils n'avaient pas besoin de s'expliquer pour se comprendre : un regard, un sourire, achevait leur pensée. Lorsque le ciel bleu se piquait d'étoiles, ils reprenaient le chemin du manoir ; parfois ils rencontraient un paysan qui regagnait sa demeure et les saluait en passant ; ils rentraient, se disaient bonsoir en se donnant la main et retournaient chacun à son travail ou à sa méditation.

Juillet et août s'étaient écoulés ainsi ; l'intimité devenait entre eux plus étroite et plus silencieuse ; ils en étaient arrivés à souffrir de la séparation qu'ils s'imposaient volontairement pendant le jour.

Leur présence leur était douce et nécessaire comme la chaleur du soleil aux fleurs de l'été ; même lorsque le souvenir de l'enfant perdu faisait monter les larmes aux yeux de Flavie, même lorsqu'un détail infime ramenait l'ombre de Julie devant les yeux de Marcel, ils aimaient à être ensemble ; séparés, ils souffraient vaguement, comme on souffre aux malaises de l'automne, quand la bise vous pénètre sans que rien parvienne à vous réchauffer ; ensemble, les chagrins portés silencieusement leur paraissaient plus légers.

Pendant une semaine, ils se virent beaucoup ; Avellin, qui venait de terminer un travail important, sentait la nécessité de se donner des vacances : il ne connaissait guère en réalité le pays charmant qu'ils habitaient, et demanda à le visiter. Ce fut une joie pour madame Dannault que de lui en montrer les beautés inconnues : les landes désertes, les vieux monastères, les ruisseaux ensevelis entre deux collines boisées, les falaises qui dominaient l'Océan de si haut qu'on en perdait le sentiment des distances. Plus d'une fois, entraînés par leurs excursions lointaines, ils revinrent tard ; alors que le ciel était déjà sombre et que les constellations s'y dessinaient comme des clous d'or capricieusement semés, ils regagnèrent lentement les Ormes, dont les feux brillant à travers les arbres semblaient leur souhaiter la bienvenue en clignotant dans l'ombre.

Tout à coup, sans s'être concertés, ils renoncèrent à ces promenades lointaines ; une crise de travail acharné avait repris Marcel, et Flavie semblait poussée par le remords d'avoir perdu quelques journées, tant elle mettait d'ardeur à vérifier le contenu de ses nombreuses armoires. Leur manière de se parler n'était pas changée cependant : au contraire, leurs paroles banales res-

piraient une inexprimable tendresse, comme si le son de leur voix devait racheter toute leur apparente froideur.

Le silence tomba sur ces propos tout à coup, comme la foudre, et les amis éprouvés eurent presque peur l'un de l'autre. Quelque chose d'impalpable et de muet les avait avertis… de quoi ? Ils n'eussent su ni voulu le dire. Marcel s'avisa tout à coup qu'il était indiscret en acceptant pour si longtemps l'hospitalité de Flavie. Elle avait beau être bonne, elle finirait par s'ennuyer de le garder éternellement. D'ailleurs, il avait besoin d'aller à Paris, pour donner son livre à l'impression. C'est ce qu'il lui dit un soir, brusquement. Elle leva sur lui ses beaux yeux calmes, où trembla soudain une flamme mystérieuse, et ne fit pas d'objection. Marcel voulait partir le lendemain soir ; on le conduirait à la station pour le train de nuit, rien n'était plus facile. Quand reviendrait-il ? Avellin, pris de court, s'embarrassa dans sa réponse ; prochainement, sans doute. Madame Dannault inclina la tête en signe d'approbation, et quelques instants après ils se levèrent pour se dire bonsoir, puis restèrent silencieux l'un devant l'autre.

— Jouez-moi donc cette sonate, vous savez ? dit tout à coup Marcel.

Flavie ouvrit le volume à la page qu'ils aimaient et joua jusqu'à la fin de la sonate sans s'arrêter. Quand elle eut terminé, Marcel s'approcha et lui tendit la main.

— Je vous remercie, lui dit-il, à demain.

— À demain, répondit-elle.

Il serra brièvement les doigts qu'il tenait, et la quitta sans ajouter une parole.

Chapitre 22

Vers quatre heures du matin, Flavie se leva du lit où elle n'avait pu sommeiller une seule minute, et courut à la fenêtre qu'elle ouvrit toute grande. En même temps que la clarté grise encore mystérieuse, l'air entra dans la chambre, agitant les rideaux avec un léger bruit, comme un battement d'ailes ; un instant madame Dannault resta comme interdite, aspirant la fraîcheur, puis elle appuya son front sur le montant de la croisée, et sans regarder au dehors inclina la tête pour mieux voir en elle-même.

Durant cette nuit d'été, qui ne lui avait point semblé longue, elle avait essayé de revivre sa vie, de creuser dans le passé pour y chercher une arme contre le présent : elle n'avait trouvé là que désillusions et deuils. Elle était saisie maintenant dans des bras plus forts que sa volonté : semblable à une branche emportée par un torrent, elle se sentait confusément franchir des obstacles, qui autrement l'eussent brisée : le passé disparaissait derrière un nuage, le présent seul existait… et l'avenir ? Elle essaya de regarder l'avenir, et ne vit rien devant elle ; rien, pas même le gouffre. La vie s'arrêtait à cette heure matinale où le silence régnait encore sur la campagne endormie, où le cœur effrayé de Flavie battait dans la poitrine si haut qu'elle l'entendait distinctement. Qu'arriverait-il demain, tout à l'heure ? Elle n'en savait rien, ne pouvait rien prévoir.

On ne vit pas ainsi ! se dit-elle, essayant de se reprendre. Autour d'elle rien ne portait secours à sa détresse ; dans cette

chambre close, elle avait trop pensé, trop lutté pendant la nuit qui venait de s'écouler pour que son cerveau fatigué ne lui refusât pas la puissance de la réflexion. Elle passa rapidement une robe, jeta sur ses épaules un fichu de dentelle ; dans le vestibule, elle prit un large chapeau de paille, et, sans bruit, – comme le jour où toute petite fille elle était allée secrètement chercher son livre oublié, – elle se glissa hors de la maison.

Dans le jardin, elle respira. C'était quelque chose de ne plus être sous ce toit qui l'étouffait. Lentement, comme si elle suivait les détours de sa pensée invisible, elle marcha devant elle, guidée par un instinct secret. Tout lui était cher, aux Ormes, mais quelques endroits plus que le reste.

Sous ce ciel fleur de lin, si pâle qu'il semblait gris, et que le jour près de naître bleuissait de plus en plus, Flavie voyait ses souvenirs d'enfance s'effacer peu à peu, comme des visions que la lumière décolore : toutes ces choses qui jusque-là avaient charmé sa vie perdaient leur accent et leur valeur, telles que les fleurs fanées qui tombent en poussière au fond des tiroirs où la main veut les retrouver. Autre chose avait remplacé ces chères reliques d'autrefois, soudain devenues insignifiantes ; quelque chose se levait derrière l'esprit troublé de Flavie, de même que le soleil se lèverait tout à l'heure derrière les collines. Quoi ? Elle n'osait y penser, elle ne voulait pas y penser, et pourtant elle sentait son âme s'embraser d'une tiédeur pénétrante : ainsi tout à l'heure les rayons d'or brûleraient les rochers encore glacés de la fraîcheur nocturne.

En même temps qu'elle sentait mollir son être intérieur, Flavie se débattait contre elle-même avec une sourde angoisse, et pour tromper sa souffrance elle gravissait rapidement la pente de la

lande où elle retrouverait son vieux siège de granit. Elle montait vite, et sans reprendre haleine, fuyant devant la réalité qu'elle sentait derrière elle, prête à toucher les plis de son vêtement. Quoi ! ces joies pures, cet abandon de sa personnalité, cette ardeur du sacrifice, c'était une raillerie du destin, un piège de l'existence ? Il fallait arracher tout cela de sa vie, le fouler aux pieds avec le mépris superbe des âmes hautaines, le renier à la face du ciel, et dire : Ce n'est pas vrai, je ne l'ai pas ressenti ! Était-ce là l'avenir ?

Flavie s'en détournait comme d'un breuvage trop amer, ne pouvant se résoudre à regarder en face cette coupe où le désespoir aurait versé tout son fiel. Non ! l'avenir ne pouvait pas être la négation douloureuse de tout ce qui avait depuis deux ans grandi son cœur, épuré ses pensées, soulevé au-dessus de la terre son âme soudain devenue ailée ! Toujours marchant vite, comme poursuivie, elle arriva au haut de la colline, et s'arrêta devant l'incomparable majesté du monde endormi.

Sous la hêtrée, les oiseaux s'éveillaient peut-être ; ici, on ne les entendait pas ; ni grillons, ni cigales ne troublaient le silence de cette heure auguste ; l'herbe rare et courte était sèche comme à midi ; seules les muettes fourmis commençaient leurs pèlerinages sur le sol d'une couleur indécise. Au zénith, quelques nuages se doraient à peine ; au levant, les flocons légers de vapeur étaient encore d'un gris très doux. Rien ne remuait sur le plateau ; le vent s'était tu, pas un souffle n'agitait les bruyères au pied des rochers entourés de mousse. Le silence et l'immobilité, quels consolateurs pour les âmes enfiévrées ! Les mains de Flavie se joignirent et retombèrent devant elle ; debout, tournée vers l'endroit où le soleil allait paraître, elle écouta, l'oreille tendue…

rien ! Elle sentit une grande paix descendre sur elle. C'est là qu'elle allait plonger au fond de sa conscience pour en rapporter la perle inconnue qui remplacerait désormais ses trésors en poussière.

Elle voulait penser ; les yeux fixés sur l'orient qui se dorait de plus en plus, elle voulait obliger son esprit à scruter, à peser… impossible ; elle ne pouvait que sentir. Ce qu'elle sentait ? Une indicible douceur, un abandon de sa volonté, une tendresse inouïe, qui l'envahissait tout entière, un amour sans bornes pour tout ce qui lui tenait de près ou de loin. Son cœur se fondait au souvenir de l'enfant mort, et elle l'aimait non pas avec le regret de ce qui n'est plus, mais avec l'ardente joie qu'on apporte à chérir un être vivant. Rien n'était mort, rien n'était perdu ; Flavie aimait tout autour d'elle : les rosiers qui portaient des roses pour la tombe de Pierre, le pays où elle avait ouvert les yeux, la maison qui l'avait vue naître, les vieux serviteurs dévoués… Plus encore, elle aimait le ciel qui l'enveloppait maintenant d'un reflet de pourpre, l'air parfumé qui gonflait sa poitrine, l'été si doux, la verdure éclatante, la vie elle-même qui brûlait en elle avec une intensité passionnée… Un coup de canon lointain secoua l'espace et mourut en vibrations insensibles ; c'était l'heure où le premier rayon frappait les blanches voiles des navires dans le port prochain… En même temps le disque du soleil parut à l'horizon, et monta dans le ciel, si vite qu'il semblait vouloir conquérir l'immensité, et dans un nimbe de lumière, Marcel se montra au bord du plateau.

— Flavie ! cria-t-il d'une voix si profonde et si ardente qu'elle ne pouvait plus s'y méprendre.

Elle comprit tout à coup qu'elle l'attendait, que depuis la veille elle n'avait pensé qu'à lui, vécu que de lui, et que s'il n'était pas venu, la joie qui la transfigurait tout à l'heure eût croulé en ruine ; elle le regarda dans une sorte d'éblouissement.

— C'est vrai ! reprit-il pendant que le soleil les inondait de chaleur et de lumière, jetant sur eux et autour d'eux une indescriptible splendeur ; c'est vrai ! À quoi bon nous mentir ? pourquoi vivre dans le trouble et la crainte ? Nous ne l'avons pas cherché, nous ne l'avons pas voulu : dans nos âmes innocentes de toute mauvaise pensée, c'est un astre qui s'est levé pour éclairer notre vie… Aussi lumineux que celui-là, ajouta-t-il en étendant le bras vers l'horizon embrasé, aussi pur, aussi généreux,… et non moins inaccessible.

Ils se regardèrent longtemps, sans trouble, lisant au fond de leurs yeux sincères tout un monde de pensées nouvelles. C'était pour eux l'heure sacrée, celle qui marque l'être humain au sceau de l'honneur ou de la honte ; ils n'eurent pas l'ombre d'une hésitation.

Il indiqua du geste à Flavie le siège de rochers, elle s'y assit, et lui auprès, assez loin pourtant pour ne pouvoir effleurer même de la main les plis qui tombaient autour d'elle.

— C'était vous ! reprit-il pendant qu'elle lui souriait avec une douceur timide. Comment n'ai-je pas compris d'abord que c'était vous ! Mon respect était si grand qu'il n'eût osé même vous nommer, et vous n'étiez pas libre alors. J'aimais votre voix, votre présence, votre maison, tout ce qui était vous ou une émanation de vous ! J'ai cru follement que ce qui venait de vous vous ressemblerait. Mais dites, vous le savez bien, je n'ai aimé que vous ?

— Je ne sais pas ! fit Flavie, mais je vous crois.

— Je me suis cruellement trompé, dit Marcel en détournant son visage assombri, et j'ai payé cher l'erreur de ma vie ; l'irrémédiable est entre nous ; peut-être le destin sera-t-il apaisé par le châtiment qu'il nous impose ! Mais ni vous ni moi n'avons à rougir de ce qui fait notre gloire ; nous nous aimons, nous ne serons jamais l'un à l'autre ; qu'importe ? N'avons-nous pas assez de joies rien que dans la douceur de nous aimer ?

Madame Dannault couvrit son visage de ses mains tremblantes. Les mots lui déchiraient le cœur ; elle eût voulu ressentir les émotions sans les exprimer.

— C'est épouvantable ! murmura-t-elle. Pensez qui vous êtes, pensez qui je suis !

— J'ai pensé à tout, reprit Avellin d'un ton calme qui prouvait sa décision. Je sais que suivant les lois du monde nous sommes des êtres monstrueux ; mais je sais aussi que nous étions faits l'un pour l'autre, et que rien ne nous empêchera de nous chérir. Supposez que je parte pour n'importe où, et que vous restiez ici, – personne n'aura rien à dire ; nous nous aimerons de loin, nous souffrirons comme des damnés, nous nous écrirons des lettres menteuses où nous parlerons de tout excepté de ce que chacun de nous voudrait savoir... Voilà le rêve de la perfection, n'est-ce pas ? Qui nous saura gré de notre sacrifice ? Personne, puisque personne n'en aura connaissance. Mais supposez que quelqu'un vienne à savoir la vérité, qui nous saura gré de nous être séparés, d'avoir renoncé à la vraie joie de la vie, cet échange de pensées et de sentiments qui est le fond de toute affection sérieuse ? Nous nous aimons, et si grande que soit la distance qui pourra nous sé-

parer, nous n'en serons pas moins des monstres d'iniquité, pour avoir osé nous aimer, une heure, une minute… celle-ci !

Flavie écoutait, la tête un peu inclinée en avant ; elle sentait qu'il avait raison, que ce qui semblait changé depuis un instant ne l'était pas en réalité ; qu'ils s'aimaient depuis longtemps, de tout temps, peut-être ! Que le jour où elle l'avait vu pour la première fois, elle lui avait donné toute la tendresse de son âme, qu'un nom différent ne changeait pas l'essence du sentiment qu'elle avait toujours ressenti pour lui, et que si ce nom nouveau rendait le sentiment criminel, monstrueux, hors nature, c'était là une chose à laquelle elle ne pouvait rien, ni Marcel non plus.

— Vous n'avez pas dormi cette nuit, reprit-il, et moi pas davantage ; poussés par le même besoin de fraîcheur et d'espace, nous avons quitté la maison séparément ; nous devions nous retrouver ici, c'est juste et naturel. Écoutez-moi, Flavie, nous avons assez souffert, vous et moi, nous n'avons pas à porter le nouveau fardeau de chagrins chimériques ; nous ne nous séparerons pas ; nous vivrons côte à côte sans jamais confondre nos existences autrement que par les plus hautes pensées. Je ne toucherai plus votre main, jamais, jamais, entendez-vous ? Il ne faut pas qu'en nous regardant nous ayons à rougir de la complicité la plus involontaire… Jamais, Flavie ! et si vous saviez comme je vous aime !

Elle le regarda, et il vit qu'elle aussi l'aimait à ne pas pouvoir sonder la profondeur de son amour.

— Si nous étions des êtres ordinaires, continua-t-il, ce que nous avons résolu serait impossible ; si nous n'avions pas une longue habitude de la résignation silencieuse, nous ne saurions contenir nos révoltes. Nous serons tristes parfois, Flavie ; nous

serait-il possible de ne rien regretter ? Mais cela ne vaut-il pas mieux que de nous en aller dans la vie, misérables, abandonnés l'un de l'autre, ballottés par le hasard, mis en péril par les rencontres ? Après tout, si vous ne vous sentez pas le courage d'accepter la lutte silencieuse, si vous le voulez, je m'en irai… Mais que de peines alors…

— Restez, dit Flavie d'une voix grave. Si vous avez du courage, j'en aurai.

— Restons alors ! répondit Marcel.

Il se leva et tendit les bras vers le ciel, où le jour resplendissait dans toute sa gloire. Les bruits de la vie résonnaient partout avec une intensité joyeuse ; dans les pâturages, les bêtes s'entr'appelaient, la roue du moulin tournait sous la chute d'eau, les oiseaux jasaient à perdre haleine dans tous les arbres de l'heureuse vallée. La cloche de l'église sonnait la messe matinale ; autour d'eux, tout vivait et vibrait. Un vol de papillons blancs se montra au-dessus du sentier qui conduisait au plateau, passa lentement devant eux en battant des ailes et se dispersa dans le ciel bleu, comme s'il emportait leurs craintes, leurs chagrins et leurs larmes dans l'incommensurable éther.

— C'est la vie, reprit Marcel qui les avait suivis du regard. Après un temps plus ou moins court, que reste-t-il de nos angoisses ? Rien ! pas même une fumée. Ce qui reste, c'est le travail. C'est l'effort constant sur nous-mêmes, c'est l'être moral que nous avons été, qui a aimé, qui a souffert, qui a été bon et grand… C'est notre influence sur ceux qui sont là et sur ceux qui viendront… Ô Flavie, aimé de vous, dans cette intimité profonde et

immatérielle, combien je vois plus clair dans mon âme et dans celle des hommes ! Comme je me sens meilleur et plus digne !

Inconsciemment Flavie lui tendait les deux mains…

— Non, dit-il en reculant très légèrement ; non, pas même cela… que rien, rien au monde ne trouble la paix que nous cherchons…

Rougissante, elle se leva et voulut détourner son visage ; il passa devant elle, afin de rencontrer ses yeux.

— Ne vous troublez pas, dit-il, vous n'avez à rougir de rien, et vous ne rougirez jamais ni devant personne, ni devant vous-même. Vous êtes la meilleure et la plus sainte des femmes. Ne pleurez pas, Flavie, je ne dois pas essuyer vos larmes…

Elle sécha ses yeux et le regarda avec un sourire.

— Merci, continua-t-il, voilà ce qui me consolera de tout.

Un grand recueillement les enveloppait comme dans un temple ; ils descendaient en eux-mêmes avec une sorte de respect, se trouvant bons et sacrés. La grandeur de leur passion égalait celle de leur renoncement ; ce n'était pas parce qu'ils s'aimaient trop peu qu'ils faisaient si peu de cas des joies passagères, c'était parce qu'ils s'aimaient au-delà de tout ce qui est fragile et mortel. En vérité, Marcel l'avait dit, des esprits vulgaires n'eussent pas réussi dans cette voie, mais ils ne l'eussent pas tenté. Il fallait, pour concevoir le projet d'une telle existence, autant de force que pour l'exécuter.

Ils regagnèrent le petit château dans une sorte d'extase paisible ; ce n'était pas une ivresse, car ils voyaient clair dans leurs

âmes comme au fond du ruisseau qui passait gaiement sous l'arche du vieux pont ; c'était la sérénité des joies immortelles sur lesquelles les événements et le temps n'ont plus de pouvoir. Sur le seuil, ils échangèrent un regard et un sourire, et se séparèrent dans la clarté dorée d'un rayon horizontal, qui pénétrait jusqu'au fond du sombre escalier de chêne.

q

Chapitre 23

Quelques heures plus tard, ils se rejoignirent dans la salle à manger ; c'est avec un nouveau sourire qu'ils s'abordèrent. Brisés par leur nuit d'insomnie, ils avaient, chacun de son côté, subi une détente nerveuse qui avait amené le sommeil : c'est au sortir de ce repos, qui semblait avoir mis un temps déjà considérable entre leur rencontre matinale et le moment présent, qu'ils se retrouvaient avec une joie profonde. C'est ainsi qu'ils passeraient leur vie désormais, se quittant pour se réunir bientôt, sûrs l'un de l'autre, et sûrs du lendemain. Ils n'avaient guère envie de se parler ; cependant Marcel entama une conversation, car il comprenait les dangers du silence, dans la situation tendue à laquelle ils n'avaient pas eu le temps de s'accoutumer. Comme ils terminaient leur repas, le piéton passa sous la fenêtre, et l'instant d'après Agathe entra avec le courrier du matin.

Il y avait une lettre pour Marcel et une autre pour Flavie ; ils les décachetèrent, et après les avoir lues, les échangèrent du même geste. Le notaire de la famille priait madame Dannault et M. Avellin de passer le plus tôt possible à l'étude pour affaire les

concernant. Au bas de chaque feuille, le mot urgent,écrit en grosses lettres, était souligné.

— Il faut aller voir ce que c'est, dit Marcel en se levant.

Le cœur de Flavie s'était serré. Après avoir vécu dans le rêve pendant quelques instants, elle trouvait bien dur d'être ainsi rejetée dans la vie réelle. Il lui semblait qu'en quittant les Ormes, elle quittait la paix et le bonheur.

— Nous partirons ce soir, reprit Avellin ; ce doit être quelque chose de sérieux.

C'était un lundi, malheureusement ; à mesure qu'ils se rapprochaient des bords de la mer, les stations étaient plus peuplées de Parisiens qui rentraient de leur excursion dominicale aux plages où leurs familles passaient l'été. Il faisait nuit noire quand ils passèrent à Lisieux, où les attendaient les voyageurs venus de Trouville et des villages environnants ; là, leur wagon fut pris d'assaut ; en un clin d'œil, toutes les places furent occupées. Ce n'est qu'au moment où le train se remettait en marche que ceux qui allaient passer cinq heures ensemble s'entre-regardèrent.

— Tiens ! Avellin ! dit un monsieur décoré. Vous fréquentez donc aussi les plages ? Je croyais que vous les aviez en horreur !

— Pas l'hiver ! reprit Marcel avec un demi-sourire : je ne les déteste que lorsqu'elles sont peuplées.

— Eh ! mais elles ne seraient pas supportables sans cela ! Où étiez-vous ?

— Dans le Cotentin, répondit le jeune savant avec une répugnance instinctive.

— Vous avez donc des amis par là, ou des propriétés ? continua le bavard indiscret.

Les compagnons montés en même temps que lui regardaient curieusement Flavie, qui pensait à tout autre chose.

— J'étais chez ma belle-mère, répliqua brièvement Marcel avec un semblant de geste qui indiquait vaguement madame Dannault.

Le silence se fit dans le wagon. Tout le monde connaissait plus ou moins l'histoire de la disparition de Julie, et chacun sait combien sont intéressants les gens auxquels il est arrivé « quelque chose ». Sous ce nom générique « quelque chose » on comprend les accidents et les malheurs de tout genre, depuis celui d'avoir perdu son portefeuille un jour de coupons, jusqu'à celui d'avoir passé sous une voiture. L'accident d'Avellin se trouvait entre les deux, avec l'assaisonnement du scandale, ce qui en relevait infiniment la cote.

Madame Dannault était aussi fort intéressante. Si jeune ! Sous sa voilette elle ne paraissait pas trente ans. Peste ! la jolie belle-mère ! Il avait de la chance, Avellin ! Et puis, c'était gentil à elle d'être restée bien avec son gendre ; c'est assez rare en soi, une belle-mère qui est bien avec son gendre ; mais quand sa fille a fait un tour pareil, c'est tout à fait charmant. Les regards de ces six hommes se posaient tour à tour sur Flavie, qui ne dit pas un mot jusqu'à Paris. Lorsque le train s'arrêta dans la gare, elle descendit avec l'aide de Marcel ; ils n'avaient point de bagages, aussi passèrent-ils rapidement au milieu de la foule pour gagner, Flavie son domicile, Avellin un hôtel où il prendrait un pied-à-terre, car

il était bien décidé à ne point rentrer dans l'appartement du parc Monceau.

À une heure, Marcel vint chercher madame Dannault pour se rendre chez le notaire. Sans vouloir se l'avouer réciproquement, ils avaient peur de ce qui les attendait, et ils avaient besoin d'être ensemble pour se soutenir si c'était nécessaire.

Le notaire les fit entrer dans son cabinet avec une solennité inquiétante ; visiblement ennuyé d'avoir à leur apprendre des nouvelles pénibles, il eût préféré les voir séparément ; cependant, après mille périphrases, entrecoupées de réflexions préparatoires, quand il eut amené Flavie et son gendre au dernier paroxysme de l'inquiétude nerveuse, il tendit à celui-ci un papier émanant d'une chancellerie espagnole, avec la traduction française épinglée au-dessous. C'était l'acte de décès de Julie Avellin, née Dannault, morte à Madrid la semaine précédente, d'une fluxion de poitrine, ajoutait un certificat de médecin, enregistré au consulat de France.

Marcel resta pétrifié, saisi à la fois de pitié et de douleur, mais celle-ci moins pour la coupable morte que pour celle qui allait encore avoir à souffrir à son sujet. En ce moment, il n'eut qu'une pensée : Flavie pleurerait sa fille ; si peu que celle-ci l'eût jamais mérité, c'était un chagrin pour la pauvre mère, chagrin violent, injuste. Il n'eut pas un instant la pensée que la mort de sa femme lui rendait la liberté ! La liberté ! Et qu'en pouvait-il faire maintenant ? Si quelqu'un lui en eût parlé, il eût haussé les épaules de dédain. Quelle liberté dégagerait Flavie des liens qui l'enchaînaient ? Quelle mort pouvait obtenir que Julie n'eût pas été sa femme ? Il est des situations sans remède, sans issue ; la leur était de celles-là.

Il fallut bien informer madame Dannault de ce que contenait le papier espagnol. Le choc fut terrible pour elle ; mais elle savait surmonter ses impressions ; elle aurait le temps de pleurer quand elle serait seule. D'autres complications se présentaient. Julie n'avait pas laissé de testament ; son fils étant mort avant elle, sa fortune remontait en entier à sa mère. Ainsi les précautions de M. Dannault pour avantager sa fille de toute la part disponible se trouvaient déjouées par la mort. Mais il y avait autre chose : le corps de la jeune femme enterré à Madrid avait été embaumé par les soins – ici le notaire hésita – d'un ami, qui se déclarait prêt à le rendre à la famille, si tel était le désir de celle-ci.

Flavie, qui avait baissé la tête avec un retour de cet ancien sentiment d'humiliation qui la prenait au souvenir de sa fille, regarda vivement Marcel. Celui-ci, très pâle, eut un instant peine à desserrer les dents ; quand il parla, ce fut d'une voix lasse et lente, qui trahissait chez lui un trouble profond. – Non, le corps ne serait pas rendu à la famille ; pour sa part, il ne le réclamait pas ; quant à cet ami… cet ami qui avait pris tant de soins, était-il à Paris ? Le notaire n'en savait rien, ou ne voulait pas le savoir. Marcel se dit que s'informer de ce qu'il désirait apprendre serait la chose la plus facile du monde, et n'insista pas davantage. Après quelques paroles de bienséance, il emmena madame Dannault, toujours muette et sans larmes. C'est chez elle, dans la solitude de l'appartement désert si grand et si sonore, avec les tapis et les rideaux absents, qu'Avellin laissa parler sa justice et sa colère. Julie était morte, c'était la seule chose dont on pût lui savoir gré.

— Vous la pleurerez, et ce sera fort naturel, dit-il, sans éviter le regard que lui jetait Flavie, et qui semblait lui demander grâce ; je comprends votre douleur, et je ferai de mon mieux pour la res-

pecter, mais ne me demandez pas de la partager. C'est elle, – je le lui pardonne, puisqu'elle n'est plus, mais c'est elle qui est la cause de notre malheur éternel. Si grave qu'ait été sa faute en s'enfuyant avec cet homme, elle en avait commis auparavant une bien plus grande, celle de m'épouser sans amour, par pure coquetterie, et, j'en suis persuadé maintenant, pour la méchante satisfaction d'accaparer mes sentiments, alors que la sympathie qui me poussait vers vous était de toute évidence. J'ai beaucoup pensé à ces choses, Flavie ; je n'aimais pas Julie, je n'aurais jamais eu la pensée de l'épouser si elle ne m'avait pas fait croire que je lui plaisais ; ce que j'aimais, ou plutôt ce que j'ai cru aimer en elle, c'était vous… Elle l'avait pressenti, et voilà ce qu'elle ne pouvait souffrir.

Il secoua douloureusement la tête et s'éloigna.

Le jugement était sévère, mais madame Dannault, tout en adressant à sa fille morte la tendresse et l'inépuisable compassion de son cœur de mère, ne put s'empêcher de reconnaître qu'il était juste. Julie avait passé sur la terre sans y faire de bien, sans y causer de joie ; en vieillissant, elle eût porté la peine de ses fautes, car le monde laisse aux égoïstes le soin de se punir eux-mêmes ; il n'aime que les dons brillants de la jeunesse et de la beauté ; à ceux qui ont perdu ceux-là sans acquérir des qualités plus solides, il n'accorde que le dédain et la risée. Julie n'aurait jamais pu se résigner à vieillir… Heureux ceux qui meurent jeunes !…

Madame Dannault se voyait obligée de rester quelques jours à Paris ; elle s'y soumit sans trop de répugnance. Ce brusque retour aux duretés de la vie pratique l'avait arrachée à un rêve si doux, si élevé, qu'elle frémissait intérieurement à l'idée d'emporter aux

Ormes des pensées si peu compatibles avec celles qu'elle venait d'y laisser. Après cette épreuve, Flavie avait besoin de voir un visage ami qui ne fût pas celui de Marcel ; elle se sentait en dehors du monde, et voulait essayer de se rattacher à quelque bouée dans le vaste océan où elle perdait pied. Marcel l'avait trop envahie, trop dominée… Elle écrivit à madame Lenoissy.

Celle-ci arriva sans se faire attendre. Depuis la fuite de madame Avellin, elle avait écrit à son amie deux ou trois billets très courts pour l'assurer de son amitié, et proposer ses services en cas de besoin. Dès le premier coup d'œil, elle vit combien sa jeune amie – car pour elle madame Dannault était toujours la jeune femme qu'elle avait vue grandir et se transformer – avait dû subir d'épreuves en ces temps derniers. Avec sa perspicacité de femme âgée, elle découvrit, sous l'empreinte récente des chagrins nouveaux, une élévation sereine, une confiance en l'avenir qui décelaient autre chose que des sentiments ordinaires. Le son de voix avec lequel Flavie, s'oubliant un jour, cessa de nommer Avellin son gendre, pour lui donner le nom de Marcel, cet indice si vague prit aux yeux de la vieille femme expérimentée l'importance d'un jet de lumière. Elle se souvint tout à coup de la grâce émue de Flavie aux temps qui avaient précédé le mariage, et d'un seul coup elle comprit la situation étrange, sans précédent, où se trouvaient ces deux êtres honnêtes, pour qui leur honnêteté même serait un piège de plus.

Après le départ de Julie, le monde avait beaucoup jasé. Madame Tirouin ne s'était pas fait faute de raconter, de sa dernière conversation avec la jeune femme, tout ce qui lui paraissait bon à dire. La façon un peu dédaigneuse dont madame Avellin elle-même avait parlé de sa mère, les railleries que, dans son monde à

elle, elle n'épargnait pas aux prédilections intellectuelles de son mari, la fréquence des visites que celui-ci faisait jadis à sa belle-mère, tout cela formait un ensemble de menus faits qui, pour peu qu'on y mît de bonne volonté, devenait écrasant.

Le départ de Flavie pour les Ormes, avec l'enfant et son père, – si naturel que nulle autre solution ne pouvait s'offrir à l'esprit sous le coup du premier choc, – s'était transformé en une pierre de plus dont les bonnes âmes pouvaient se servir pour lapider, quand bon leur semblerait, ceux qui ne leur avaient pas demandé conseil, et qui avaient dignement gardé pour eux le secret de leurs chagrins de famille.

Paris est une ville immense, et chacun répète à son tour que c'est l'endroit où tout peut le mieux se cacher ; soit, à condition qu'on renonce à vivre dans le monde. Mais sitôt qu'on fait partie d'un certain monde, on est la propriété de ce monde, on est à sa merci, et il vous demande compte de vos actions. Aucune société de province n'est plus féroce et plus indiscrète dans ses investigations que la société qui s'honore de vous compter parmi ses membres.

Lorsqu'en province une réunion d'âmes charitables a fait à madame X… l'honneur de s'occuper de sa vertu, ces âmes charitables se mettent en campagne, interrogent ici, espionnent là, écrivent ailleurs, prennent des renseignements, et, s'il n'y a rien, arrivent forcément, à leur regret peut-être, mais inévitablement, à la conclusion qu'il n'y a rien. Les âmes charitables de Paris ne prennent point tant de peines, car leurs investigations seraient autrement difficiles à conduire ; elles condamnenta prioriet sans appel tout ce qui leur paraît singulier ou ce qui simplement leur déplaît ; comme la vertu ne se prouve pas, les calomnies ont beau

jeu. Madame Lenoissy avait vu plus d'une fois fonctionner ce système, elle en connaissait les rouages et les résultats ; elle savait comment un homme de bien qui n'a jamais conçu la pensée du mal peut se réveiller demain sous le doute des gens même les moins malveillants ; comment l'honneur d'une femme irréprochable devient un problème pour plus d'un ami, ébranlé dans sa confiance par les questions perfides et les insinuations haineuses. Elle savait que rien ne met à l'abri de ces choses, que les plus beaux et les meilleurs sont les plus exposés, qu'autour des hommes de mérite et des femmes vertueuses, s'élève un concert de féroces hurlements de jalousie, et elle se dit qu'en vérité madame Dannault était en grand danger.

La prévenir était difficile ; non que l'affection qui les liait ne fût assez forte pour résister même à une telle épreuve, mais parce que la vieille femme se sentait l'âme meurtrie du coup qu'il faudrait porter à son amie. Dévoiler à un cœur sans méfiance les noirceurs de la société, apprendre à qui a toujours vécu de devoir et d'honneur qu'on le soupçonne des plus indignes compromissions, c'est là une tâche aussi douloureuse que celle de porter le fer dans la chair vive et saine de l'homme blessé d'une balle. Et puis était-ce nécessaire ? Peut-être ces propos tomberaient-ils d'eux-mêmes. En attendant, madame Lenoissy emmena Flavie à sa maison de campagne, afin de donner à ses pensées au moins un cadre nouveau, à défaut du calme intérieur dont elle avait tant besoin.

Marcel fut d'abord heureux de voir s'éloigner madame Dannault. Il avait à remplir un devoir pénible qu'il eût malaisément pu lui dissimuler. M. de Liotais était revenu de Madrid ; en quelques mots, il lui demanda sur le terrain une rencontre que le

jeune homme lui accorda avec le contentement de celui qui paie une dette.

Quarante-huit heures ne s'étaient pas écoulées entre le moment où il avait quitté Paris et celui où il s'était rendu compte de l'étendue de sa faute, autant que du désastre que les coquetteries de Julie avaient dissimulé à ses yeux derrière un affolement de convoitises. Leur séjour en Espagne avait été un véritable enfer : lié par des liens qu'un galant homme ne saurait répudier à celle qu'il avait arrachée à son foyer, il avait compris quelle vie effroyable les attendait, alors que complices sans amour, et surtout sans amitié, ils seraient contraints de traîner leur chaîne hors de France, jusqu'à ce qu'un événement quelconque les délivrât. C'est la mort qui avait tranché la difficulté, et Liotais avait dû s'avouer avec une sorte d'horreur qu'après la première stupéfaction produite par la catastrophe, il avait ressenti un véritable soulagement. Mais quoique délivré, il ne pouvait reprendre sa place dans le monde qu'au prix d'une réparation à l'époux outragé. Aussi le cartel d'Avellin fut-il pour lui le bienvenu.

Ils se rencontrèrent dans un bois, que l'automne prochain saupoudrait déjà d'une poussière dorée ; ce fut par une brumeuse matinée qui leur faisait passer des frissons entre les épaules. Liotais était bon tireur, mais sa conscience lui faisait de cruels reproches, et la pensée qu'après avoir pris sa femme à l'homme éminent qu'il avait devant lui, il pouvait encore lui prendre la vie, paralysait sa défense et le mettait à la merci de son adversaire. À dire vrai, Liotais avait une peur horrible de tuer Avellin ; il se disait que s'il avait le malheur d'ôter la vie à cet homme de bien, dont la France s'honorait, il n'oserait plus regarder personne en face, et la pensée qu'il pouvait être tué lui-même ne venait que

bien après celle-là. Au bout d'un temps qui avait paru long aux témoins, l'épée du jeune homme sauta de sa main et tomba sur le sol. Avellin mit le pied dessus et regarda son adversaire avec ses yeux profonds, où se faisait jour un étrange sentiment de pitié.

— Vous êtes jeune, monsieur, dit Marcel, vous venez de faire une rude expérience, et la mort est entre nous…

Les témoins stupéfaits ne savaient que penser de cette dérogation aux usages. Avellin continua :

— Votre sang ni le mien ne rachèteront pas ce qui fut. Hier, je voulais vous tuer ; aujourd'hui, je me dis qu'il y aurait folie et cruauté à continuer ce combat… Néanmoins nous allons recommencer, si vous le désirez…

— Ah ! monsieur, dit Liotais humilié, si vous saviez combien je sens la grandeur de ma faute !…

Ils se saluèrent et se séparèrent pour ne jamais se revoir. Les témoins étaient des hommes sérieux ; le secret fut bien gardé, et personne n'eut connaissance de cette aventure singulière.

À partir de ce moment, Marcel s'occupa uniquement de la publication de son livre, qu'il pressa avec une activité fébrile : on eût dit qu'il voulait oublier, à force de préoccupations extérieures, le rêve idéal des dernières semaines passées aux Ormes. Lui aussi sentait vaguement quelque chose d'hostile dans l'air qui l'entourait ; dans Paris encore dépeuplé, s'il rencontrait quelque ami partant pour la chasse, un sourire particulier, une expression ambiguë du visage le laissaient troublé pour quelques instants. Naturellement, il faisait remonter à la fuite et à la mort prématurée de sa femme tout ce qui lui semblait bizarre dans ces ren-

contres, mais il devenait de jour en jour plus nerveux ; un besoin de se quereller avec des gens assez mal élevés pour ne pas savoir le lui cacher, l'envahissait toujours davantage.

L'absence de Flavie, en outre, lui ôtait le seul élément de paix et de joie dont il eût quelque souci, et bien qu'il comprît que cette absence était nécessaire, il ne pouvait se défendre d'en souffrir. Trois semaines très douloureuses s'écoulèrent de la sorte ; enfin, au premier jour d'octobre, madame Dannault rentra à Paris ; le séjour des Ormes n'était plus guère possible en cette saison ; il fallait organiser la vie hivernale ; adieu la solitude, les longues promenades, les douces causeries, cette vie côte à côte qui leur avait donné tant d'émotions immatérielles. Mais ils auraient en échange les lectures, la musique, les expositions et les ventes de peinture, tout le mouvement intellectuel et artistique de Paris.

q

Chapitre 24

Le deuil de Flavie ne l'empêchait pas de recevoir quelques amis éprouvés, de ceux qui avaient suivi sa vie entière et qui l'aimaient en proportion des épreuves qu'elle avait si vaillamment traversées. D'autres se montrèrent à mesure que les pluies d'automne ramenaient les Parisiens chez eux ; pendant un mois, madame Dannault, qui s'étonnait de tant de politesses, fut accablée de visites féminines. Elle vit défiler chez elle des femmes qu'elle connaissait à peine et s'en étonna ; puis la pensée que les malheurs qui l'avaient frappée avaient excité la curiosité publique, lui inspira un grand dégoût pour ce monde banal, qui ne voyait

en elle qu'une pâture à conversations mondaines. Tout à coup les visites cessèrent, hors celles de ses véritables amis, peu nombreux, qui semblaient au contraire se resserrer autour d'elle pour l'empêcher de sentir la solitude. Madame Tirouin vint deux fois : la première, très douce, souple et caressante, elle ne savait trop quelles indiscrétions avait pu commettre Julie avant son départ, et elle avait peur de l'accueil que lui ferait sa victime. Lorsqu'elle se fut assurée que celle-ci ignorait tout, elle redressa la tête et prit des airs d'importance. À sa seconde visite, elle trouva Marcel près du feu de Flavie ; pinçant les lèvres d'un air de sagesse prudente, elle dit quelques paroles banales et se retira presque sur-le-champ, comme quelqu'un qui désire qu'on lui sache gré de sa discrétion.

— Pourquoi recevez-vous cette femme ? dit Marcel à Flavie, quand madame Tirouin les eut quittés. Elle ne vous aime pas, ni moi non plus. J'ai appris en congédiant les domestiques, au mois de mai, qu'elle était la dernière personne qui eût vu Julie avant son départ, et j'ai lieu de croire que, sans avoir eu une influence directe, elle n'a pas été étrangère au malheur qui nous a frappés.

— Je ne la recevrai plus, répondit madame Dannault. Elle donna des ordres à sa fidèle Agathe, et lorsque madame Tirouin se présenta derechef, la semaine suivante, elle apprit que « madame était sortie ». Deux autres tentatives eurent le même succès. Alors n'ayant plus de ménagements à garder, l'amie de tout le monde donna cours à son éloquence.

Il faut moins de temps pour saper une réputation que pour la réhabiliter : au bout d'une tournée de visites, qui prit environ huit jours, tout le cercle des relations de madame Dannault savait à n'en pas douter que Marcel était l'amant de sa belle-mère. Cette

pauvre petite madame Avellin, tant calomniée lors de sa fuite précipitée, n'avait usé que du droit de représailles, et encore, en cette occasion, poussée à bout par des circonstances… oh ! des circonstances telles que madame Tirouin aimerait mieux mourir que de les raconter. En effet, elle tenait bon et ne les racontait pas, par la raison que son imagination s'était absolument refusée à les échafauder ; et d'ailleurs, en ne précisant rien, on ne court pas risque de se compromettre.

Un soir, dans le salon tranquille de Flavie, Marcel corrigeait avec celle-ci les dernières épreuves du volume qui allait paraître, lorsque madame Lenoissy vint les surprendre. Son premier regard jeté sur les travailleurs paisibles entourés de papiers, sous la lueur discrète de la lampe, lui eût enlevé toute pensée de doute, si elle en eût eu la moindre ; la joie sincère qui éclaira en l'apercevant le doux visage de madame Dannault était une autre preuve de son innocence ; heureusement la vieille femme n'avait pas besoin de preuves matérielles pour se convaincre de la haute honorabilité de ceux qu'elle avait sous les yeux.

C'étaient de véritables accusés pour tous ; au moment de prononcer l'acte d'accusation, madame Lenoissy sentit le cœur lui manquer. Porter le trouble en de telles consciences, amener une rougeur sur les joues de cette femme si vraiment chaste, lui paraissait une action méchante, et peut-être inutile… Inutile, non ! Il faut bien aimer les gens pour avoir le courage de les affliger, mais c'est un courage parfois nécessaire. Après quelques paroles amicales, elle les enveloppa d'un regard de tendre pitié, et en quelques mots, sans périphrases inutiles, elle leur apprit ce qui se disait d'eux. Dès le début, Flavie avait détourné son visage, qu'elle tenait dans l'ombre ; Marcel, au contraire, s'était avancé

près de la lampe, et dans la pleine clarté, il se tenait sous le regard de madame Lenoissy, cherchant les yeux francs de celle-ci, qui ne les détournait pas.

— Le croyez-vous ? demanda-t-il quand elle s'arrêta.

— Si je le croyais, je ne vous parlerais pas de la sorte, répondit-elle ; mais vous êtes en danger, elle surtout. Il faut la sauver, monsieur ; elle n'a pas mérité cela. Je comprends que sa présence vous soit chère, indispensable ! Je conçois toute la profondeur du sentiment qui attache l'une à l'autre vos deux existences autrement privées de consolations ; mais il faut l'aimer assez, monsieur, pour avoir le courage de vous séparer d'elle.

Flavie s'avança vivement.

— Il n'a plus que moi, dit-elle ; sa vie est solitaire et désolée, je ne lui retirerai rien de ce qui peut l'adoucir.

Madame Lenoissy la regardait, pleine de compassion. Combien devaient-ils souffrir, ces deux êtres, que la destinée eût pu rendre si heureux ! Marcel prit dans la sienne la main de Flavie, et s'adressa à leur amie avec le calme d'une âme loyale.

— Je ne veux avec vous, dit-il, ni mentir ni louvoyer. Cette femme que vous avez vue grandir, dont vous connaissez les vertus, c'est toute ma joie. Je l'aime plus que ma vie, et mon respect pour elle est tel que depuis qu'elle le sait, je prends pour la première fois sa main entre les miennes. Jamais, je vous le jure devant elle, jamais je n'ai pensé un moment qu'elle pouvait m'appartenir. Ce n'est ni une loi, ni même un préjugé qui nous sépare, c'est le sentiment de l'impossible, de l'infranchissable ! La mère de Julie ne peut être pour moi qu'un être idéal, immatériel ; si

j'osais la regarder autrement, elle ne serait plus elle, et moi n'étant plus digne de moi-même, je perdrais sa tendresse, la seule raison de vivre qui me reste encore !

Il baisa la main qu'il tenait, comme les fidèles baisent les pieds du crucifix, puis la quitta, et reprit :

— C'est parce que je l'aime plus que ma vie que j'ai eu le courage de lui proposer cette existence invraisemblable, absurde et délicieuse que nous menons, et que nous mènerons aussi longtemps qu'elle voudra bien y consentir. Mais si vous croyez qu'elle ait à en souffrir dans sa dignité et dans son honneur, j'accepterai tout ce qu'elle voudra m'ordonner.

Flavie fit un signe de dénégation. Que lui importait l'opinion du monde ? Quel souci pouvait-elle avoir de son honneur, pourvu que Marcel l'estimât ? Madame Lenoissy les regardait, confondue. Depuis soixante ans elle avait versé bien des larmes et ressenti bien des émotions, mais ce qu'elle éprouvait à cette heure était pour elle une impression nouvelle et inouïe.

— Il faut vous séparer, dit-elle, mes chers amis, croyez-moi, c'est nécessaire. Avec le temps tout s'apaise et tout s'oublie ; mais vous avez trop l'air de braver le monde ; ce qu'on ne peut vous pardonner, c'est précisément d'être tellement au-dessus du vulgaire que ce qui suffirait à faire soupçonner autrui, n'existe même pas pour vous ! Vous n'avez pris aucune précaution, parce que vous ne méritiez aucun reproche ? Hélas ! cela ne suffit pas ; on s'est accoutumé depuis quelque temps à fouiller dans la vie privée de tout être tant soit peu supérieur, afin d'y découvrir une tare, vraie ou fausse. M. Avellin est trop envié par ceux qui n'ont pas réussi ; vous êtes, ma chère Flavie, trop riche et trop char-

mante pour ne pas exciter des jalousies impitoyables… Donnez une pâture temporaire à ce monstre, afin que satisfait il vous oublie…

Marcel se tourna vers son amie.

— Tout cela n'est que trop juste, lui dit-il. Je quitterai Paris.

— Non, s'écria-t-elle, c'est moi qui partirai. Vos travaux et le succès de votre réputation vous retiennent ici ; moi, je suis inutile, et, d'ailleurs, aux Ormes, je ne serai pas seule, votre souvenir m'accompagnera… Elle laissa tomber sa tête sur l'épaule de madame Lenoissy, et cacha ses larmes. – Si vous saviez combien c'est dur ! murmura-t-elle. Je n'ai jamais été heureuse, c'était le premier rayon de lumière de toute ma vie… et il faut rentrer dans l'ombre froide…

— Vous vous reverrez, répondit sa vieille amie ; dans un an ou deux on ne songera plus à vous…

Un an ou deux ! L'éternité pour quiconque souffre ! Mille fois le temps et l'occasion de mourir de chagrin ! Mais Flavie garda le silence. Deux jours après, elle retourna aux Ormes ; la vie mondaine commençait à battre son plein ; son absence ne pourrait manquer d'être commentée, et pourvu que Marcel se montrât partout, personne ne pourrait plus affirmer que leur séparation ne fût bien réelle.

q

Chapitre 25

Mais les Ormes n'étaient pas faits pour donner à madame Dannault la paix qui pour elle était le souverain bien. Trop de souvenirs douloureux la forçaient à se pencher vers le passé, la présence de Marcel avait effacé toutes les peines antérieures ; mais celui-ci lui manquant, que restait-il, sinon des douleurs ? Un découragement profond s'empara d'elle, et la jeta dans l'abattement. On prétend que la vue des objets matériels dont le souvenir se lie à celui des événements passés ravive les chagrins, et leur donne une intensité nouvelle ; c'est vrai pour certains chagrins et certains tempéraments, mais pour d'autres, plus sensitifs, plus pénétrés de leur tristesse, les objets matériels sont sans influence. De même que lorsqu'une éponge est saturée d'eau, l'Océan tout entier ne lui ferait pas absorber une goutte de plus, la douleur fait si bien partie de ces âmes, que rien ne peut plus leur donner un surcroît d'émotion. Flavie monta plus d'une fois au plateau de la lande et n'y retrouva plus ses larmes d'autrefois, qui l'avaient soulagée. Elle aurait voulu pleurer, mais les pleurs l'avaient abandonnée. Elle essaya alors de combattre et de se reprendre. Les études, le travail matériel le plus acharné, les marches forcées, la charité même, tout fut vain ; les enfants du village rappelaient le souvenir du petit garçon couché sous la longue dalle… N'était-ce pas près de son berceau qu'elle avait promis à Marcel de ne le quitter jamais ? Elle vivait constamment avec la chère présence perdue, comme avec une personne invisible, et cet élan continuel de tendresse stérile la minait autant qu'une fièvre mortelle. Marcel lui écrivait souvent ; entre les lignes de ces lettres affectueuses, mais où rien ne parlait de ce qu'ils sentaient si profondément, elle lisait la contrainte et

l'effort ; près l'un de l'autre, un regard, un sourire eussent exprimé la pensée muette qui ne devait jamais prendre corps en paroles, mais qu'il ne leur était pas interdit de deviner. Elle sentait qu'en lui écrivant ainsi il éprouvait une souffrance indicible, et en lisant ces pages pleines de choses qui ne les intéressaient réellement ni l'un ni l'autre, ses yeux secs la brûlaient comme du feu. Ce supplice arriva à un tel degré d'intensité qu'elle ne se sentit plus le courage de le supporter. Elle pria Marcel de ne plus lui écrire, ou du moins de borner sa correspondance à de brèves nouvelles de sa santé et de ses affaires. « Si vous n'êtes pas tout, – lui écrivit-elle pendant que ses larmes, évoquées enfin par ce dernier sacrifice, tombaient rapides et pressées sur la table, – j'aime mieux que vous ne soyez rien. Vous considérer comme un ami ordinaire est au-dessus de mes forces. » Il obéit, et se contenta d'envoyer plus souvent un mot par le télégraphe ; au moins, de la sorte, elle avait la preuve que peu d'heures auparavant il avait songé à elle… C'était tout ce qui leur restait de joie.

L'hiver s'était écoulé moins désolé dans ses longues tempêtes que le cœur de ces êtres exquis si bien faits pour s'aimer dans la joie. Vers la fin de mars, Flavie ne put y tenir ; les bourgeons naissants, la gaieté du printemps nouveau lui rappelaient l'année précédente avec une telle intensité de douleur et de regret qu'elle crut en mourir de chagrin. Pour fuir l'obsession de ses pensées, après avoir prévenu Marcel d'un mot, elle se dirigea vers une plage peu éloignée, absolument déserte en cette saison ; le mouvement des vagues la distrairait peut-être, ou du moins endormirait la misère de son âme.

Le temps était affreux, les embruns des lames portés par le vent de sud-ouest venaient frapper sa fenêtre dans le petit éta-

blissement, mi-hôtel, mi-auberge, où elle avait cherché un refuge. Sous la pluie qui tombait sans relâche, le toit gémissait nuit et jour, le vent s'engouffrait dans les greniers avec des hurlements d'angoisse, et la mer ne cessait de se plaindre, tantôt retirée au loin, avec du grondement sourd et craintif, tantôt tout près, déchaînée, avec des clameurs rauques et de féroces aboiements. Si horrible que ce fût, Flavie préférait cela au calme du petit château, qui semblait railler l'orage de son âme. Elle aussi se révoltait, sous la main du destin, comme les vagues éperdues qui se heurtaient avec des chocs stridents, pour retomber en lourde pluie d'écume. Elle sentait des rages la prendre, en pensant que sans les êtres vils et méchants qui l'avaient attaquée, sa vie s'écoulerait doucement dans le chemin de résignation attendrie tracé par Marcel. Plus d'une fois elle eut envie de marcher au-devant des lames et de se laisser écraser, mais la pensée de son ami l'arrêta toujours. – Ce serait le plus lâche abandon, se disait-elle, et l'instant d'après elle pleura en se disant qu'il s'était soumis bien promptement à ne plus lui écrire de vraies lettres, et qu'elle aimerait mieux maintenant toutes les souffrances que ce silence cruel.

Le ciel s'était éclairci, un rayon de lumière encore douteuse filtrait sous les nuages du côté du couchant ; elle mit son manteau, noua un foulard sur sa tête, et sortit.

La mer déferlait encore avec fureur, bien que le vent eût beaucoup perdu de sa force, mais on sentait que le lendemain le calme serait rétabli. Cette accalmie renouvela les chagrins de madame Dannault. Tout se reposerait donc autour d'elle, tout sur la terre aurait son jour de paix et de contentement ? Elle seule serait à jamais étrangère à toute joie ?

Comme elle marchait sur la grève mouillée, elle vit venir à elle une figure qu'elle connaissait bien. Immobile, incapable même de crier, elle attendit son approche ; il vint et prit sous le sien le bras de la pauvre femme éperdue.

— Vous m'avez fait peur, dit Marcel. Quand j'ai reçu votre télégramme, j'ai pensé que vous vouliez mourir… Elle le regarda, et il vit dans ses yeux qu'elle y avait songé. Moi aussi, j'ai eu envie d'en finir plus d'une fois, et ce qui m'a retenu, c'est la même pensée qui vous a arrêtée vous-même : nous n'avons pas le droit de nous abandonner réciproquement, car ce serait un assassinat en même temps qu'un suicide, la mort de l'un de nous entraînant fatalement celle de l'autre.

Il parlait très calmement, en homme qui a fait toutes ses réflexions. Elle l'examina de plus près, et vit que ses cheveux avaient presque entièrement blanchi ; chose étrange, elle en éprouva de la joie. Ils marchaient sur le sable, en se dirigeant vers la lumière ; à son bras, elle n'éprouvait plus ni trouble ni fatigue ; elle comprenait qu'il était venu la chercher pour vivre ou pour mourir.

— Nous avons cru qu'en nous séparant pour donner au monde une sorte de satisfaction, nous obtiendrions qu'on nous laissât en paix, reprit-il. C'était une erreur profonde. La semaine dernière encore quelqu'un demandait ce que vous étiez devenue ; il s'est trouvé une personne bien informée pour expliquer que vous habitez une maison isolée près de Paris et que je vais vous y rejoindre tous les soirs, pour rentrer chez moi le lendemain matin. Quand on veut trouver celui qui a inventé une calomnie, on se heurte à des impossibilités : ce n'est jamais personne, et celui qui vous la rapporte est toujours un ami qui ne le croit pas. À qui s'en

prendre alors ? Lassé de combattre des ennemis invisibles, je suis venu vous demander si vous trouvez que nous n'ayons pas assez chèrement payé le droit de ne plus nous soucier de ce qu'on dira de nous.

Flavie murmura faiblement : – Je ne veux pas être une pierre d'achoppement dans votre vie… Vous pouvez vous remarier…

D'un geste, il écarta cette idée, comme on le fait d'une spirale de fumée légère.

— Voyez-vous, reprit-il, si vaincus dans la lutte nous nous décidons à mourir ici, – il indiquait le sable fin, où les vagues déferlaient en jetant de capricieux dessins d'écume : – si c'est vous qui voulez mourir, je le veux bien ; alors, nous devenons des héros sublimes. Notre histoire est une légende ; nous aurons un mausolée magnifique où les amants des temps à venir apporteront des couronnes et des serments ; nous n'aurons plus que des mérites, quoique notre fin ait été stérile pour les autres et pour nous. Mais que nous vivions respectueux l'un de l'autre, résignés à n'être que des amis, combattant à toute heure contre le sentiment qui nous entraîne, vainqueurs de nous-mêmes, voilà ce que le monde ne peut admettre ; il ne croira jamais que nous soyons vainqueurs, là où succombent les autres ; il a sa petite moyenne, son lit de Procuste sur lequel il mesure tout ce qu'il s'arroge le droit de juger. Il eût été bien simple de ne pas nous soupçonner ; mais si une fois nous avons excité la curiosité publique, nous lui appartenons jusqu'au dernier souffle ; elle ne nous pardonnera jamais d'être en dehors des conditions ordinaires, en un mot plus grands que nature. Elle se venge en nous calomniant ; il n'y a rien là que de très simple. Eh bien, Flavie, donnez-moi courageusement la main ; nous nous sentons si fort au-dessus des autres que

cela doit nous donner du courage. Ainsi que des martyrs livrés aux bêtes dans le cirque, faisons face à la foule ; la grandeur de notre sacrifice nous emporte bien au-delà de leurs vaines clameurs, et nous planerons sur leurs têtes, portés par nos vertus !

Il se pencha vers elle et toucha délicatement du bout du doigt les bandeaux de ses cheveux, que le vent avait soulevés.

— Je suis tout blanc, Flavie, reprit-il, vos cheveux se sont argentés. Nos années ne sont pas très nombreuses, et nous sommes vieux, vieux d'esprit de corps, brisés par la lutte. Ce qui m'a fait le plus souffrir, et je sais que pour vous il en est de même, c'est d'avoir été forcé de croire à la méchanceté humaine. Il me semblait impossible que l'âme des hommes fût faite d'un si vil limon. Puis, je me suis consolé ; je me suis dit qu'au fond il y a dans ces honteuses pensées, dans ces méchantes paroles, plus de bêtise que de cruauté, plus d'indifférence que de parti pris, plus de vanité que de venin, et j'ai été pris d'une grande pitié pour ceux qui font tant de mal sans en avoir seulement conscience. Dites, Flavie, ne leur pardonnerez-vous pas comme moi ?

— Ah ! s'écria-t-elle, je pardonne tout, tout, pourvu que je vous voie sourire, et que je vous entende me parler !

Il lui sourit, avec une expression sur sa figure telle que le rayon de soleil qui, perçant tout à coup les nuages, les enveloppa de lumière en cet instant, ne répandit pas plus de clarté sur le sombre paysage.

— Et maintenant, dit-il, retournons aux Ormes, partons à l'instant : j'ai amené vos poneys et le panier ; vous dormirez ce soir sous le toit de votre enfance ; et de ce jour, Flavie, jusqu'au jour où l'un de nous aura la triste mission de fermer les yeux de son

ami, nous ne serons jamais séparés pour plus de quelques heures. Nos âmes sont jeunes, et vous verrez combien nous serons encore heureux, malgré nos luttes, malgré l'envie !

Inutile de dire que le monde prit très mal une résolution qui lui prouvait le peu de cas que ces honnêtes gens faisaient du lui. Le scandale ne fut pas énorme, par la raison que tout le mal était fait d'avance ; mais certaines femmes dont la conduite n'était même plus l'objet d'un commentaire, parce que depuis dix ans on avait épuisé à leur sujet tous les discours, déclarèrent hautement qu'elles ne recevraient plus madame Dannault. Elles n'eurent pas la peine de lui fermer leur porte, car celle-ci ne se montra plus que chez quelques amis éprouvés, pleins pour elle et pour Marcel d'admiration et de sympathie.

Lorsque le livre d'Avellin parut, il se trouva un critique, ancien favori de madame Tirouin, pour s'étonner qu'un écrivain si éminent enseignât si bien des vertus qu'il pratiquait si peu… Marcel en lisant son article eut une fois de plus pitié de la bêtise humaine.

Quinze années ont passé ; Flavie porte une magnifique couronne de cheveux blancs, mais l'éclat de son teint porte témoignage pour la fraîcheur et la jeunesse de son âme. À mesure qu'elle et son ami deviennent plus vénérables, ils sont moins sévères avec eux-mêmes et se permettent parfois la joie de feuilleter un livre côte à côte. L'union parfaite de leurs âmes les a consolés de tout.

q

Une édition

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/greville_henry_-_les_ormes/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.